







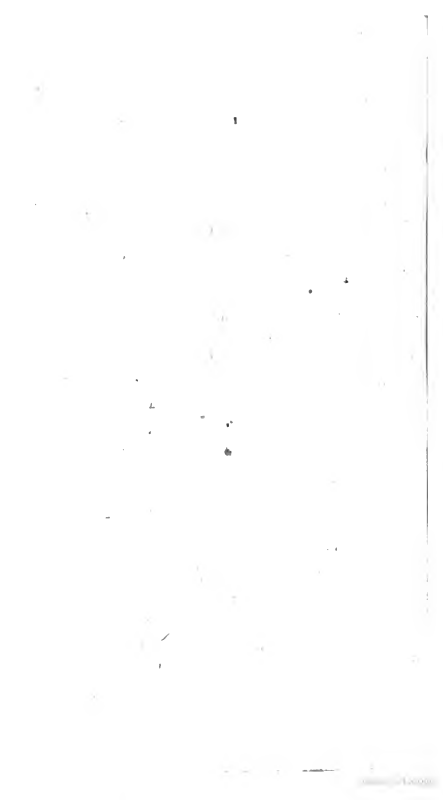
9768





T O M J O N E S.

T O M E I V.



585/33

TOM JONES,
O U
L'ENFANT TROUVÉ;
IMITÉ DE FIELDING
PAR M. DE LA PLACE.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS.

M. DCC. LXXXIV.



TOM JONES,
O U
L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE SEIZIÈME.

Contenant l'espace de cinq jours.

CHAPITRE I.

Visite peu amusante pour M. Western. Afflictions
de Sophie.

MONSIEUR Western , en arrivant
à Londres , avoit mis pied à terre dans
Piccadilly (1) , à la première hôtellerie
qu'il avoit rencontrée , et y avoit laissé
ses chevaux , pour aller s'établir lui-
même dans un logement que son hôte
lui avoit procuré , attendant Hide-Park.

(1) Quartier obscur de Londres.

C'est là que Sophie, en descendant du fiacre qui l'avoit amenée de chez lady Bellaston, demanda à se retirer dans la chambre qui lui étoit destinée : proposition qui fut si fort du goût du pere, qu'il se hâta de l'y conduire lui-même.

Leur conversation ne fut pas longue ce jour-là. Il lui apprit seulement que M. Blifil devant arriver au premier jour pour l'épouser, il la prioit de se disposer à obéir enfin, de bonne grace, à la volonté de son pere. A quoi Sophie ayant répondu par un refus un peu plus formel que ci-devant ; le pétulant Western, après mille malédictions, et autant de serments de l'y contraindre, dût-il employer la force, ferma la porte de l'appartement sur elle, et en emporta la clef dans sa poche.

Tandis que la triste Sophie, abandonnée à elle-même, se livroit à toute l'amertume de ses réflexions, son pere

vuidoit tranquillement sa bouteille avec le ministre Supple et l'hôte chez lequel il avoit laissé son équipage. Ce dernier lui avoit plu, et le mettoit au fait du train actuel de Londres : il n'étoit pas possible, suivant M. Western, qu'un homme qui logeoit les chevaux des plus grands seigneurs de la nation n'en sût pas, là-dessus, beaucoup plus qu'un autre.

Dans cette agréable société, M. Western, très content de lui-même, passa la soirée et une bonne partie du lendemain, sans qu'il arrivât rien qui mérité d'être inséré dans cette histoire. Pendant tout ce temps-là, notre Sophie demeura seule : son pere, qui avoit juré qu'elle ne sortiroit de sa prison que pour épouser Blifil, ne consentoit d'en ouvrir la porte que pour lui donner à manger.

Le surlendemain de son arrivée, et tandis qu'il déjeûnoit avec son mi-

nistre, un domestique vint annoncer un gentilhomme qui demandoit à lui parler.

Un gentilhomme ! s'écria Western ; eh ! qui diable est-ce donc ? Va , docteur, va voir qui c'est ; M. Blifil ne peut encore être arrivé... Descends, va vite, et viens me dire ce qu'il veut.

Le docteur lui apprit, en rentrant, qu'un homme de bonne mine, portant une cocarde, et ressemblant fort à un officier, disoit avoir des affaires particulières, qu'il ne pouvoit communiquer qu'à M. Western seul.

Un officier ! s'écria d'un ton plus haut le pere de Sophie : qu'est-ce qu'un homme de cette robe peut avoir à démêler avec moi ? Si c'est un billet de route ou de logement, je ne suis pas ici juge de paix ; mon pouvoir est limité dans l'étendue de mon ressort... Qu'il monte cependant, puisqu'il veut absolument me parler.

Un cavalier très richement vêtu fut alors introduit ; et , après avoir demandé la grace de pouvoir dire un mot en particulier à M. Western , lui parla en ces termes :

C'est de la part de mylord Fellamar , monsieur , que j'ai l'honneur de vous saluer : mais mon message , après ce qui se passa l'autre soir entre vous , ne vous étonne pas , sans doute.

Mylord qui ? s'écria Western : je ne connois pas ce nom-là.

Mylord Fellamar , lui dit l'officier , est disposé à tout imputer à l'effet du vin ; et le moindre aveu de votre part sur ce sujet suffira pour le satisfaire. Les tendres sentiments qu'il a voués à votre aimable fille ne lui permettent point de vous regarder avec des yeux ennemis ; et M. Western est l'homme de la terre avec lequel il voudroit le moins avoir un affront à venger. C'est un bonheur , en vérité , pour tous les

deux, que le courage de mylord soit assez bien connu pour lui permettre de laisser dans l'oubli la façon dont vous le traitâtes. Ce qu'il exige seulement est un simple aveu de votre impolitesse, et que cet aveu soit fait en ma présence..... Un mot enfin terminera tout entre vous. Vous le verrez même, dès aujourd'hui, vous rendre ses devoirs, et faire ses efforts pour obtenir de vous la grace d'être présenté à miss Western en qualité d'amant soumis.

Je n'entends pas trop bien tout ce que vous me dites, répondit Western.... J'imagine pourtant qu'il est ici question d'un lord dont lady Bellaston, ma cousine, m'a parlé. Si c'est cela... présentez mes devoirs à mylord; et dites-lui que ma fille est promise à un autre. = Peut-être, répliqua le gentilhomme, que monsieur n'est pas suffisamment instruit de la grandeur

de l'alliance que j'ai l'honneur de lui proposer. Je ne crois pas, du moins, qu'un seigneur aussi puissant et aussi illustre...

Écoutez, monsieur, interrompit Western; il faut vous parler net. Ma fille est en effet promise; mais, dût-elle ne l'être pas, rien ne pourroit m'engager à prendre un lord pour gendre: je les déteste tous, et ne veux rien avoir à démêler avec eux.

Monsieur, lui dit l'officier, si telle est votre dernière résolution, j'ai ordre de vous dire que mylord attend le plaisir de vous voir ce matin dans Hide-Park.

Vous pouvez lui dire de ma part, répondit Western, que j'ai trop d'affaires pour m'aller promener, et que je ne sors pas d'aujourd'hui.

Monsieur, reprit l'officier, vous êtes sûrement trop galant homme pour me charger sérieusement d'une telle

réponse. On ne dira jamais de vous qu'après avoir insulté un pair du royaume vous lui ayez refusé la satisfaction qu'il exige. Ses tendres sentiments pour votre fille lui faisoient ardemment désirer que cette aventure se terminât à l'amiable ; mais , dès qu'il ne peut plus vous regarder comme un pere , son honneur ne lui permet pas de passer sous silence l'indigne traitement que vous osâtes lui offrir.

Moi ! s'écria Western.... C'est un mensonge atroce : de ma vie , je ne lui offris rien.

L'officier ne fit à ceci qu'une réponse laconique , mais accompagnée de quelques remontrances manuelles , dont M. Western ne sentit pas plutôt le poids , que ce digne seigneur de paroisse se mit à parcourir très lestement tous les coins et recoins de sa chambre , en beuglant aussi haut que s'il eût désiré d'avoir toute la maison pour témoin de son agilité.

Le ministre, qui achevoit de déjeuner, accourut aux clameurs de son maître.... Juste ciel ! ah dieu ! monsieur, de quoi donc s'agit-il?... De quoi il s'agit ? répondit Western : d'un assassin, d'un diable, qui probablement n'en veut pas moins qu'à ma vie et à mon argent... Regarde ce bâton qu'il tient encore à la main : il m'assommoit avec... tandis que je lui parlois poliment...

Comment, monsieur ! lui dit froidement le capitaine, ne m'avez-vous pas donné un démenti ?

Non, sur mon honneur.... ! Je ne le crois pas, dis-je : j'ai seulement nié d'avoir insulté mylord.... Mais je ne prétendis jamais que vous eussiez menti... et vous n'auriez pas dû frapper un homme désarmé. Si j'avois eu la même arme que toi, nous aurions vu lequel des deux a le bras le plus lourd.... Mais viens, descends dans la cour :

laisse-m'en prendre un , si tu l'oses ,
et nous verrons beau jeu.

Je vois , monsieur , lui dit l'officier ,
que vous étiez peu digne de la peine
que j'ai prise ; et je vais rendre compte
de vos sentiments à mylord.... Je suis
fâché de m'être ici sali les mains.

Il sortit , en achevant ces mots ,
tandis que M. Western , à qui la co-
lere , ou peut-être la prudence , sem-
bloit avoir interdit la parole , se faisoit
tenir par son ministre.

Cependant la pauvre Sophie , qui ,
du fond de sa prison , avoit entendu
les hurlements de son pere , se tuoit
de frapper des pieds et des mains et
de crier , pour que l'on vînt à elle.
On l'entendit enfin ; et Western effrayé
des accents douloureux de notre hé-
roïne , oubliant tout-à-coup son injure ,
vola à l'appartement de sa fille.

Elle étoit à demi morte lorsqu'il
entra. Cependant , à la vue de son pere ,

elle ramassa toutes ses forces, se traîna jusqu'à lui, lui serra les mains, et lui cria d'une voix entrecoupée : Ô mon pere ! ô mon cher et très aimé pere !... ayez pitié de mes terreurs..... n'êtes-vous point blessé ?

Non , non , s'écria Western : le mal n'est pas bien grand. Le coquin croyoit m'en avoir fait davantage : mais les loix sont là ; il s'en repentira , je t'en répons...= ! Eh ! de grace , dit-elle , apprenez moi donc ce que c'est. Quel est le malheureux qui a osé vous insulter ?

Je ne sais pas son nom , répondit Western : c'est un de ces aigrefins que nous payons , je crois , uniquement pour nous battre ; mais il me le rendra bien , si tant est qu'il ait quelque chose à perdre.

Mais , encore un coup , lui dit Sophie , daignez du moins m'apprendre le sujet de la querelle.

Belle demande ! c'est toi-même. Jamais ai-je eu d'affaires , de querelles et de chagrins que pour toi?... Ah ! Sophie ! c'est à toi seule que je dois toutes mes infortunes.. Tu feras enfin mourir ton pauvre pere !... Un lord , que le ciel confonde , et dont le diable sait le nom sans doute bien micux que moi , s'avise de t'aimer ; et parceque je ne veux pas de lui pour gendre , le bourreau m'envoie un cartel !.... Allons , Sophie , allons , sois bonne fille ; mets fin aux peines de ton pere ; allons , consens à mon bonheur , en épousant celui que mon cœur t'a destiné. Il sera ici dans deux jours : promets-moi seulement de l'épouser dès qu'il sera venu , tu me rendras le plus heureux des hommes : chevaux , bijoux , carrosses , tu n'as qu'à dire , tu n'as qu'à souhaiter : la moitié de mon bien est à toi , dès l'instant même... Que dis-je ? tout est à toi , si tu le veux.

Mon pere me permettra-t-il , dit en soupirant Sophie , de lui parler un instant ?

En doutes-tu , ma fille ? ne sais-tu pas que mon plus grand plaisir est de t'entendre ?.. Oh ! parle , mon enfant ! je t'entendrai toujours avec plaisir. Ô ma Sophie ! tu ne sais pas , tu ne soupçonnes pas combien je t'aime : non , tu ne le sais pas ; car , si tu le savois , aurois-tu pu te résoudre à quitter ton pauvre pere , ton vieil et bon ami , qui n'a d'autre plaisir ni d'autre consolation que de te voir , que de t'entendre et que de prévenir les desirs de son aimable et petite Sophie ?

A ces mots , les yeux du bon homme étoient couverts de larmes ; et Sophie , en essuyant les siennes , lui répondit :

Je connois toute la tendresse que mon pere a pour moi ; le ciel m'est témoin de toute celle que je ressens pour lui : et la seule crainte de me

voir forcée de passer dans les bras de Blifil a pu m'arracher à ceux d'un pere que j'aime assez passionnément pour sacrifier mes jours mêmes à sa félicité.... Que dis-je? j'ai plus fait encore : j'ai voulu captiver et domter mon cœur; j'ai voulu le contraindre à se plier à vos desirs : j'étois presque déterminée à affronter le sort le plus affreux que je connoisse, pour signaler ma reconnoissance envers le plus tendre des peres. Mais c'est à quoi tous mes efforts n'ont pu ni ne pourront jamais atteindre..... Ici M. Western commença à froncer le sourcil ; ses yeux s'enflammerent; et sa bouche alloit tonner contre sa fille, lorsque Sophie, qui s'en apperçut, le supplia de daigner l'entendre encore un instant.

Si la vie de mon pere, s'écria-t-elle, si sa santé, si sa félicité réelle est attachée à quelque prix, et que mon sang puisse seul le payer; parlez, monsieur,

me voilà prête : je m'expose à tout, j'affronte tout, pour garantir une tête si chère !.. Oui, malgré l'horreur que m'inspire le plus détesté des amants... Oui ! pour sauver mon pere, je consentirois même d'épouser Blifil..... Mais...

Je t'ai déjà dit, interrompit Western, que mon bonheur et ma vie sont attachés à ton obéissance... Vois donc si tu veux conserver ton pere... Je suis désespéré ; je meurs enfin, si tu n'as pas pitié de moi.

Se peut-il, lui dit-elle en le regardant tendrement, que les vœux d'un si bon pere n'aient d'autre but que de me rendre misérable ? = Moi ! s'écria Western : qui, moi ?... Non, tous mes vœux sont pour te rendre heureuse. Est-il rien que je ne donnasse pour te voir au comble du bonheur ?...

Souffrez donc, interrompit Sophie, souffrez donc que je sache, souffrez

donc que je sente en quoi consiste ce bonheur que vous me souhaitez. S'il est vrai que l'opinion seule fasse notre félicité, quel sera donc mon sort, lorsque je me croirai la plus infortunée des femmes ?

Il vaut bien mieux imaginer être telle, lui dit Western, que de l'être en effet en épousant l'indigne vagabond que tu aimes.

Si vous daignez vous en fier à moi, lui dit Sophie, je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré de ne jamais épouser ni lui ni d'autres sans votre consentement. Laissez-moi consacrer ma vie uniquement à vous servir et à vous plaire ; souffrez que je sois encore votre chère Sophie, et que ma seule affaire et que mes seuls plaisirs soient de faire les vôtres.

Non, Sophie, répondit Western, on ne me trompe pas ainsi : ta tante auroit droit alors de penser ce qu'elle

ne pense déjà que trop de moi... Non, Sophie, encore un coup, présume un peu mieux de ton pere ; crois qu'il connoît assez le monde pour ne jamais compter sur la parole d'une femme en toute affaire où il sera question d'un homme.

Eh ! par où, s'écria miss Western, par où donc ai-je mérité de votre part cette cruelle défiance ? Vous manquai-je jamais dans mes promesses ? et, depuis le berceau, ne m'avez-vous pas toujours connue sincere ?

Tout cela peut être, cria Western en se levant : mais je veux et je prétends être obéi ; et tu l'épouseras, dusses-tu périr le jour même.

Ces mots, accompagnés d'un déluge de serments, d'injures et d'imprécations, épouvantèrent tellement Sophie, qu'elle tomba presque sans sentiment dans un fauteuil ; et Western, qui craignoit d'être attendri par ce

spectacle, se hâta de sortir de la chambre, dont il emporta la clef, et vint rejoindre son ministre.

C H A P I T R E I I.

Légère consolation pour Sophie.

LA maîtresse de la maison où logeoit M. Western avoit déjà conçu d'étranges idées de ses hôtes.

Cependant, comme on l'avoit assurée que ce gentilhomme étoit puissamment riche, et qu'elle tiroit un prix exorbitant de ses chambres, elle crut devoir fermer les yeux sur tout ce qui la choquoit, et, qui plus est, se taire. La prison de Sophie ne laissoit pourtant pas de l'inquiéter : ce que sa servante lui avoit appris du caractère de cette demoiselle intéressoit tous les cœurs pour elle ; mais les vrais intérêts de l'hôtesse ne lui permettoient que de la plaindre.

Quoique Sophie ne mangeât pres-

que rien, on la servoit pourtant régulièrement. Malgré tout le courroux de son pere, quelque chose qu'elle eût désirée, quelque prix qu'il en dût coûter, elle eût été dès l'instant satisfaite. Western, quoiqu'entêté, quoique bizarre, aimoit ou plutôt adoroit sa fille; et l'espoir de lui procurer le plus léger plaisir en étoit un vraiment sensible pour cet homme singulier.

L'heure du dîner arrivée, Western, qui avoit juré de ne confier à personne la clef de l'appartement de Sophie, accompagna George le garde-chasse qui lui portoit un poulet rôti, et l'attendit à la porte.

George, en mettant le plat sur la table, saisit l'occasion de présenter ses respects à sa jeune maîtresse, qu'il n'avoit pas vue depuis long-temps, et la pria instamment de ne pas, à son ordinaire, renvoyer la volaille entière à la cuisine. Je sais, dit-il, madame, que

vous n'avez rien mangé depuis deux jours : goûtez les œufs dont ce poulet est farci ; vous les aimez , et j'espère que vous en serez contente.

Quoique la douleur ne produise pas toujours les mêmes effets sur tout le monde (sur une veuve , par exemple , à qui elle aiguise l'appétit beaucoup plus que ne feroit l'air des plaines de Bansted ou de Salisbury) , il est pourtant certain , quoi qu'en pense le vulgaire , qu'une douleur réellement extrême , après s'être bien exhalée , n'est pas tout-à-fait insensible à la faim.

Sophie en fournit une preuve. Personne n'eut peut-être lieu , si l'on sent bien sa situation , d'être plus affligé qu'elle. Elle se détermina pourtant à dépecer la volaille , et ne fut pas peu étonnée d'en voir tomber une lettre contenant ce qui suit :

« M A D A M E ,

« Si j'étois moins pénétré de vos mal-
« heurs , je tâcherois , non pas de vous
« peindre les miens , mais de vous ex-
« primer l'état horrible de mon ame
« en apprenant par Honora tout ce que
« vous avez souffert. Mais si la sensi-
« bilité seule peut concevoir l'idée des
« maux que peut ressentir un cœur ten-
« dre , mon aimable Sophie n'a pas be-
« soin d'être mieux informée de l'a-
« mertume de mes peines. Est-il rien
« sur la terre qui puisse ajouter à mon
« supplice , lorsque je la sais malheu-
« reuse ? Qui , ma Sophie ! c'est de sa-
« voir que je n'en puis accuser que
« moi-même ; c'est d'avoir à m'impu-
« ter toute l'horreur de votre destinée !
« Peut-être osé-je ici trop présumer de
« moi ; mais qui peut m'envier , un si
« déplorable avantage et qui me coûte
« si cher ? Pardonnez donc , belle So-

« phie, pardonnez donc à un sentiment
« si gracieable ; pardonnez au tendre in-
« térêt qui m'enhardit à vous deman-
« der si mes conseils, si mon secours ,
« si ma présence, si mon absence, si
« ma mort même, peuvent devenir u-
« tiles à ma Sophie, et soulager ses
« maux. Pourrois-je, hélas ! jamais
« payer tout ce que je lui coûte ? Les
« vœux les plus ardents, la tendresse
« la plus pure, la soumission la plus
« respectueuse, tout enfin ce que l'a-
« mour peut inspirer de sentiments di-
« gnes d'un objet adorable peut-il in-
« demniser Sophie du sacrifice qu'elle
« feroit à ma félicité ? Ah ! s'il étoit pos-
« sible qu'elle daignât s'en contenter ,
» fuyez, fuyez, cher objet que j'adore !
« accourez dans des bras toujours ou-
« verts pour vous recevoir et vous pro-
« téger. Seule ou suivie de l'opulence
« même, ma Sophie m'est également
« chère ; je possède avec elle tous les
« trésors de l'univers !

« Si votre sagesse ordinaire juge que
« mon ardeur m'emporte un peu trop
« loin ; si ce sacrifice vous paroît trop
« grand ; s'il n'est aucun moyen de
« vous rendre la paix et de calmer le
« courroux d'un pere que de renoncer
« à moi pour jamais : chassez de votre
« cœur jusqu'à l'ombre même de la pi-
« tié ; oubliez, effacez de votre souve-
« nir un malheureux qui n'est déjà que
« trop coupable ; croyez que votre bon-
« heur m'est mille fois plus précieux
« que le mien même , que c'est mon
« cœur qui vous le dit , que c'est mon
« cœur qui vous le jure ! Mon premier
« desir (eh ! pourquoi la fortune ne le
« rempliroit-elle pas ?) mon premier
« desir , dis-je , fut de vous voir tou-
« jours , et de vous voir toujours heu-
« reuse : celui qui m'occupe aujourd'
« d'hui , c'est d'apprendre bientôt que
« vous le soyez en effet. Mais rien ne
« peut égaler mon supplice , quand je

« trouve à me reprocher que vous avez
« pu souffrir un instant pour celui qui
« sera toute sa vie, &c.

« T O M J O N E S. »

Nous nous dispensons sans scrupule de rendre compte au lecteur des sentiments de Sophie à la lecture de cette lettre ; nous augurons trop bien de lui pour ne pas laisser ce détail à son imagination. La réponse qu'elle y fit pourra paroître un jour : mais aujourd'hui la chose est impossible ; et cela par une seule raison, c'est que la pauvre fille n'avoit ni plume, ni encre, ni papier.

Le soir, tandis qu'elle réfléchissoit tout à loisir sur cette lettre, un bruit assez aigu vint tout-à-coup frapper son oreille, et interrompre ses méditations. L'une des voix qui composoient ce duo discordant étoit fort connue de Sophie. Il fallut écouter long-

temps l'autre pour reconnoître l'organe de la tante Western, qui, après avoir appris par un domestique le logement de son cher frere, venoit de descendre chez lui.

Nous allons par conséquent prendre congé de l'aimable Sophie, et, suivant notre politesse ordinaire, tenir pour quelques moments compagnie à la politique Western.

C H A P I T R E I I I.

Sophie hors de prison.

MONSIEUR Western et le ministre Supple (l'hôte étant occupé ailleurs) fumoient tranquillement leur pipe, lorsque l'on annonça l'arrivée de madame Western. Le pere de Sophie, très grand observateur du cérémonial, et sur-tout envers sa sublime sœur, qu'il respectoit malgré lui-même, se hâta de courir au-devant d'elle.

En vérité, dit-elle en se jettant

dans un large fauteuil , il n'est plus possible de voyager dans ce royaume ! les imbécilles actes du parlement ont achevé de rendre les chemins impraticables... Mais, mon frere , par quelle prédilection vous êtes-vous niché dans cet odieux quartier ? Jamais homme de condition ne mit certainement le pied ici...

Ma foi ! je n'en sais rien , répondit Western ; c'est l'hôte de mes chevaux qui me l'a enseigné : je l'ai cru assez faulx avec les seigneurs pour savoir où ils logent.

Fort bien ! lui dit la sœur. Et ma niece , que m'en apprendrez-vous ?... Auriez-vous déjà rendu vos devoirs à mylady Bellaston ?

Oh qu'oui ! répondit le vieux gentilhomme ; et votre niece est en sûreté. Elle est là-haut dans sa chambre.

Comment , mon frere ! ma niece est dans la maison , dites-vous ? Elle ignore donc mon arrivée ?

Qui diantre le lui auroit dit ? répliqua Western ; j'ai la clef de son appartement dans ma poche. Je l'ai enlevée de chez notre cousine , dès le premier soir de mon entrée à Londres ; et depuis ce temps je puis aussi bien répondre d'elle , que d'un vieux renard dans un sac.

Juste ciel ! qu'entends-je ! s'écria la sœur : je me doutois que vous auriez fait encore quelque sottise , et j'aurois bien dû m'y attendre. Quoi ! ne m'aviez-vous pas promis d'employer les voies de la douceur et de la politesse ? N'est-ce pas l'excès de votre rusticité qui a déjà forcé ma pauvre niece de quitter le pays ? Vous prétendez donc l'obliger à saisir l'occasion de prendre encore une fois la fuite ?

Brrr ! s'écria Western en jettant sa pipe dans le feu , ne nous y voilà-t-il pas encore ? Quand je m'attends à des louanges , j'éprouve de nouveau votre censure.

Comment, mon frere ! lui dit aigrement la dame, avez-vous jamais pu penser que j'approuvasse l'emprisonnement de ma niece ? Ne vous ai-je pas répété mille fois que dans un pays libre les femmes ne sont point assujetties au pouvoir arbitraire d'un pere ou d'un mari ?..... Nous sommes libres comme vous, monsieur ; et plutôt au ciel que vous fussiez aussi digne de l'être ! Si vous comptez que je doive rester encore quelques moments dans ce très respectable hôtel ; si vous voulez être avoué ici pour mon parent ; si vous croyez que je doive m'exposer à me mêler encore de vos affaires... allez ouvrir la prison de ma niece ; et qu'elle soit aussi libre que moi.

Le dos au feu, une main derriere elle, et l'autre roulant une prise de tabac dans ses doigts, l'air de la tante étoit si redoutable en prononçant cette sentence, que jamais Thalestris,

à la tête de ses Amazones , n'inspira probablement plus de terreur. Aussi monsieur son frere, qui n'étoit point du tout préparé à ce choc , en fut-il si vivement ébranlé, que jettant tout-à-coup la clef sur la table : Tenez, dit-il, tenez, madame, faites-en tout ce qu'il vous plaira ; je voulois seulement garder Sophie jusqu'à l'arrivée de Blifil, qui ne peut tarder long-temps. Mais, s'il survient quelque chose qui vous déplaie, je m'en lave les mains.

Je réponds de tout , sur ma tête ! s'écria madame Western... Je ne m'engage pourtant ici qu'à une condition expresse : ne vous mêlez de rien ; confiez aveuglément cette affaire à mes soins ; sans quoi, je pars dans le moment. Si ces préliminaires sont ratifiés par mon frere, je tenterai de protéger l'honneur de sa famille : au cas contraire, je m'en tiens à l'exacte neutralité.

Souffrez, monsieur, dit le ministre Supple en s'inclinant profondément, que je vous supplie d'en croire madame. La douceur produit souvent plus d'effets que la menace. = Quoi! s'écria le vieux gentilhomme, tu t'en mêles aussi, toi?... Ose encore prononcer un mot : je te mets à la porte.

Fi donc, mon frere! lui dit la sœur; est-ce ainsi que vous respectez le clergé? M. Supple est un homme sensé, dont vous devriez suivre les conseils, et sur-tout dans cette occasion : la terre entiere sera de son avis. Mais j'attends une réponse finale et catégorique à mes propositions. Abandonnez votre fille à ma conduite; ou chargez-vous-en pour jamais, et que je n'entende plus parler ni de vous ni de votre famille.

Eh! de grace! monsieur, s'écria Supple, daignez agréer ma médiation.....

Qui diable en a besoin ? cria Western à tue-tête : la clef n'est-elle pas sur la table ? qui l'empêche de la prendre , de faire à sa mode , et de...

Non , mon frere , interrompit à ce propos la dame ; j'insiste sur la formalité : je veux qu'elle me soit remise , avec la ratification des articles stipulés.

Eh bien , je vous la donne.... prenez-la la voilà ! s'écria Western Ne vous ai-je déjà pas confié ma fille ? n'a-t-elle pas déjà vécu des années entières avec vous ?

Plut au ciel , répondit la tante , qu'elle ne m'eût jamais quittée ! tout ceci ne seroit certainement pas arrivé.

Oh ! sans doute ! s'écria Western ; je suis toujours le seul blâmable.

Mais oui , vous l'êtes , lui dit-elle ; je vous l'ai toujours dit , et vous le redirai toujours. J'espere cependant que vous deviendrez plus docile , et que l'expérience du passé vous apprendra

à ne point détruire à l'avenir, par vos bévues, tout ce que la sagesse de mes réflexions aura pu concevoir d'avantageux pour vous... En vérité, mon frere, vous n'êtes pas fait pour ces sortes de négociations : votre système de politique est défectueux dans tous les points. J'insiste donc, encore un coup, sur la promesse que j'exige.... Allons, parlez, et songez sur-tout au passé!...

Que voulez-vous, s'écria Western en jurant, que je vous dise encore?.. Je crois, Dieu me pardonne, que vous feriez de nouveau damner le diable même...

Bravo ! bravo ! mon frere ! lui dit la dame ; vous voilà retombé dans vos louables habitudes..... Il n'est exactement plus possible de converser avec vous. J'en appelle à M. Supple, homme aussi prudent qu'équitable : qu'il dise si mes propos ont de quoi vous

fâcher. Mais votre tête est devenue si cruellement endurcie...!

Eh, madame! dit le ministre, de grace, n'irritez point monsieur!

Qu'appellez-vous irriter? reprit vivement madame Western.... J'apprends, mon petit prestolet, que vous n'êtes qu'un sot, ainsi que lui..... Mais allons, mon frère; puisque l'on s'en fie à moi, je veux bien encore entreprendre de ramener ma nièce à son devoir.,. Que vous êtes bornés, messieurs, et peu propres à traiter certains genres d'affaires! la tête d'une femme en vaut plus de mille des vôtres.

A ces mots, la redoutable Western, après avoir sonné un domestique, se fit conduire à l'appartement de Sophie.

Dès qu'elle fut sortie, et que son frère eut soigneusement fermé la porte, il soulagea son cœur en la maudissant à son aise, sans s'oublier lui-même, en s'accusant d'avoir été assez sot

pour se flatter d'être son héritier.... Il seroit cependant fâcheux, dit-il en se radoucissant, de perdre en un instant le prix d'un supplice de tant d'années ! Quelque bégueule qu'elle soit, ne risquons point à lui faire changer son testament, que je sais être en faveur de ma fille.

Le ministre approuva et loua fort cette résolution ; et M. Western, qui, dans la joie ou dans la douleur, avoit pour coutume de boire une bouteille de plus, ne tarda pas à s'en trouver si bien, que son cœur étoit déjà purgé de tout ferment de colere ou de haine lorsque madame Western rentra dans l'appartement avec Sophie. Notre jeune amante avoit sa cape et son petit chapeau. — Je l'emmene à mon hôtel, dit la tante ; car en vérité, mon frere, ces appartements ne sont pas dignes d'être habités par des êtres pensants.

Tout comme il vous plaira, ma-

dame, répondit Western : elle ne peut être en meilleures mains ; et le ministre, s'il me rend justice, vous certifiera que pendant votre absence je vous ai reconnue plus de cinquante fois pour la meilleure femme du monde.

Oh ! oui, madame, s'écria M. Supple ; c'est ce que je suis prêt d'affirmer.

Vous conviendrez aussi, mon frere, répondit madame Western, que je vous ai toujours rendu justice. Mais avouez, du moins, que vous êtes souvent un peu trop emporté. Il est vrai, cependant, qu'après quelques instants de réflexion je connois peu d'hommes plus raisonnables.

Eh bien ! ma sœur, puisque vous pensez ainsi, répondit le bon gentilhomme, je bois à vous de tout mon cœur. Je suis quelquefois un peu vif, j'en conviens : mais je n'ai pas de fiel. Sophie, sois bonne fille ; et si tu veux

que je t'aime, obéis en tout à ta tante.

Je ne doute point d'elle, répondit la tante : ma niece a déjà devant les yeux l'exemple de sa cousine Henriette, qui s'est irrévocablement perdue pour avoir négligé mes conseils.... A propos, mon frere, devineriez-vous bien qui est arrivé chez vous le jour même de votre départ pour Londres?.. Cet impudent, cet odieux faquin, avec son grand nom irlandais..... ce Fitz-Patrick ! celui qui a si indignement trompé Henriette. Il est entré sans se faire annoncer : sans quoi, Dieu sait comme je l'aurois fait éconduire ! Il m'a même, pour ainsi dire, forcée d'entendre, sur le compte de sa femme, une longue et mauvaise histoire, où je n'ai pu comprendre un mot. Mais ma réponse fut très courte : je lui remis la lettre qu'elle m'a écrite, et le chargeai d'y répondre. J'imagine que ce pied-plat va chercher à nous déterrer ici :

mais je vous prie de le congédier, car je ne saurois le sentir.

Ni moi non plus, répondit Western: mais n'en craignez rien; je n'autorisai jamais la désobéissance des filles. Bien en a pris à ce drôle-là de ne m'avoir pas rencontré à la maison! je l'aurois, morbleu! fait jeter par les fenêtres... Tu vois, Sophie, ce qu'entraîne la désobéissance!..

Eh! mon frere, interrompit la tante, pourquoi donc insulter mal-à-propos Sophie? L'exemple est dans votre famille même: pourquoi ces répétitions odieuses? Laissez-moi, encore un coup, le soin de tout ceci. Allons, allons, point de rancune. = J'y consens, répondit Western... Mais...

La tante, heureusement pour Sophie, termina cette nouvelle contestation en demandant des chaises à porteurs. Je dis heureusement, car le frere et la sœur alloient sans doute se cha-

mailler sur nouveaux frais. Le sexe seul et l'éducation avoient mis entre eux quelque différence : du reste, tous deux étoient entiers et entêtés ; tous deux aimoient passionnément Sophie ; et tous deux, au fond de l'ame , se méprisoient souverainement.

C H A P I T R E I V.

Jones reçoit des nouvelles de Sophie. Il va à la comédie avec madame Miller et Partridge.

L'ARRIVÉE de George le garde-chasse à Londres, et les services qu'il avoit promis de rendre à son ancien protecteur, consoloient fort Tom Jones. Ce fut en effet par son moyen qu'il reçut la lettre suivante, que Sophie, remise en liberté, lui avoit écrite dès le soir même de sa délivrance.

« M O N S I E U R ,

« Comme votre sincérité ne peut
« m'être suspecte, je crois vous obliger

« en vous apprenant que l'arrivée de
« ma tante a mis fin à une partie de
« mes souffrances. Je suis du moins
« avec elle, et je jouis de la liberté. Il
« est vrai qu'elle m'a fait promettre de
« n'avoir aucun commerce avec qui
« que ce soit sans son consentement,
« et que j'ai juré de garder inviolable-
« ment cette promesse. On ne m'a
« pourtant pas expressément défendu
« d'écrire ; mais je ne sens pas moins
« que c'est un oubli dont je ne puis
« me prévaloir. Ainsi, monsieur, si je
« manque aujourd'hui à la foi promi-
« se, c'est pour vous avertir que je ne
« puis désormais continuer de rece-
« voir vos lettres et moins encore y ré-
« pondre sans en faire part à ma tante.
« Toutes promesses sont sacrées pour
« moi, et comprennent tout ce que
« je sens qu'elles doivent raisonnable-
« ment sous-entendre. Cette déclara-
« tion, si vous la pesez bien, pourra

« peut-être adoucir dans votre esprit
« ce que ma résolution paroît avoir de
« trop austere. Mais pourquoi cher-
« ché-je à vous consoler ainsi? Quoi-
« que très résolue à ne pas me confor-
« mer sur certains points aux desirs de
« mon pere, il n'est pourtant pas moins
« vrai que je ne m'engagerai jamais
« ailleurs sans son consentement. La
« fermeté de ma résolution, et la cer-
« titude que je vous en donne, doivent
« donc vous faire abandonner un es-
« poir dont la fortune, peut-être, a
« rendu le succès impossible. Songez,
« monsieur, que votre propre intérêt
« l'exige; que c'est le seul moyen de
« vous réconcilier avec M. Alworthy;
« et que, s'il le faut même, j'ose vous
« en prier. Le hasard m'a rendue votre
« obligée, et vos intentions probable-
« ment bien plus encore. La fortune
« nous sera peut-être un jour moins
« contraire qu'aujourd'hui. Croyez

« pourtant que je penserai toujours sur
« votre compte conformément à votre
« mérite, et que je suis véritablement,

« MONSIEUR,

votre très humble et très
obligée servante

« SOPHIE WESTERN. »

« P. S. Encore un coup, ne m'écri-
« vez plus, je vous en prie !... du moins
« quant à présent; et recevez ceci, dont
« je n'ai pas besoin, et que je sais vous
« devoir être maintenant utile. Mais
« ne sachez gré, je vous en conjure,
« de cette bagatelle (1) qu'à la fortune
« qui l'avoit déjà fait tomber dans vos
« mains. »

Un enfant eût mis moins de temps à
épeler cette lettre, que notre héros à
la lire. Les sentiments qu'elle fit naître

(1) Ceci s'entend sans doute du billet de banque
de 100 livres sterling.

en lui étoient mêlés de joie et de douleur : il ressentoit, en un mot, tout ce que sent un honnête homme qui, en lisant le testament de son intime ami, s'y trouve gratifié d'un legs considérable. Il crut pourtant, toutes réflexions faites, avoir plutôt lieu de se réjouir que de s'affliger. Le lecteur est peut-être même étonné qu'il eût ici trouvé matière à l'affliction proprement dite : mais le lecteur n'est peut-être pas aussi amoureux que l'étoit le pauvre Jones ; et l'amour est une maladie dont les symptômes, ainsi que ceux de la consommation, flattent rarement le malade.

Ce qui le combloit de joie, c'est que sa maîtresse, après avoir recouvré sa liberté, étoit maintenant avec une femme dont le commerce étoit infiniment moins dur que celui de M. Western. Un motif de consolation plus sensible encore pour lui naissoit de la promesse

que lui faisoit Sophie de ne jamais consentir à recevoir la main d'un autre. Car, quelque désintéressée qu'il crût sa passion, et quelque généreuses que fussent ses offres dans la lettre qu'il avoit écrite, nous n'en croyons pas moins de bonne foi que l'ami Jones eût été très fâché d'apprendre qu'un autre eût épousé Sophie, quelque avantageuse que cette alliance dût être. Un degré si raffiné d'amour platonique, et si fort détaché des sens, est un don que le ciel n'accorde guere qu'aux femmes. J'en connois du moins qui se vantent de le posséder.

Tom, après avoir employé trois grandes heures à lire, à baiser, et à relire sa lettre, se trouva disposé à remplir une promesse qu'il avoit plus d'une fois faite à madame Miller ; c'étoit de l'accompagner à la comédie avec la plus jeune de ses filles et M. Partridge qu'on avoit jugé à propos de mettre de la partie.

M. Jones, qui étoit de bonne humeur, s'apprétoit à jouir de la surprise et des critiques de Partridge, ainsi que de ce pur et simple sentiment de la nature que l'art rectifie quelquefois, mais qu'il gâte encore plus souvent.

M. Jones, madame Miller, la jeune Betty et Partridge ne furent pas plutôt placés au premier rang de la première galerie, que ce dernier débuta par crier qu'il n'avoit jamais vu de plus belle maison.

Au moment où la symphonie commença : Je ne conçois pas, dit-il, que tant de musiciens jouent ensemble sans se faire détonner l'un l'autre !

A la vue du moucheur de chandelles : Voyez ! voyez, madame ! s'écria-t-il en parlant à madame Miller, n'est-ce pas là le vrai portrait de celui qui est dans nos livres de prières immédiatement avant l'office de la conjuration des poudres ?..... Eh ! pourquoi donc

tant de chandelles?... Hélas ! ajouta-t-il en soupirant, une pauvre famille en auroit largement pour tout un hiver.

Aussitôt que l'acteur parut (c'étoit HAMLET (1), prince de Danemarck), Partridge fut tout yeux et tout oreilles. Ce ne fut qu'à l'arrivée du spectre qu'il retrouva sa langue pour demander à Jones qui étoit cet homme si étrangement habillé. J'ai vu , ajouta-t-il , quelque personnage , en tapisserie ou ailleurs , qui ressemble à cela. Est-ce une vraie armure qu'il a sur le corps ? Cela doit être bien lourd ! = C'est un revenant, lui dit assez cruement Jones. = Bon ! dit Partridge en affectant un sourire , tâchez , tâchez de me persuader celui-là ! Ce n'est pas que j'en aie jamais vu ; mais celui-ci , à mon gré , n'en a pas du tout l'air... Non , non , monsieur , les esprits ne reviennent pas dans cet équipage-là.

(1) Tragédie de Shakspeare.

On le laissa dans son erreur, qui réjouit fort tout le voisinage, jusqu'à la scene entre Hamlet et le spectre. Partridge alors, frappé des attitudes naturelles de M. Garrick (1), se laissa tout-à-coup convaincre de ce qu'il venoit de nier l'instant auparavant, et commença à trembler de façon que ses genoux se frapportoient fréquemment l'un l'autre.

Qu'as-tu donc ? lui dit Tom : ce guerrier que tu vois sur le théâtre te fait-il peur ?

Oh là, monsieur ! lui dit Partridge, je vois maintenant que vous aviez raison.... Je ne crains pourtant rien : je sais que ce n'est qu'une comédie..... Et d'ailleurs si c'étoit en effet un revenant, quel mal pourroit-il faire de si loin, et parmi tant de monde ?.... Au

(1) Excellent acteur anglois dans tous les rôles, soit tragiques, soit comiques, sur-tout dans ceux d'HAMLET et de RICHARD III.

reste, si j'ai ressenti quelque crainte, je ne suis du moins pas le seul.

Qui, qui donc, s'écria Jones, oses-tu regarder ici comme aussi complètement poltron que toi ?

Poltron tant qu'il vous plaira, dit Partridge : mais si ce petit homme, sur le théâtre, n'est pas véritablement effrayé, je n'ai jamais connu la crainte... Oui, oui, suis-moi, dit-il. Oh ! je t'en souhaite ; au diantre qui s'y fie !... Miséricorde ! le petit homme le suit ! Ah ! quelle témérité !... Qu'il t'en arrive ce qu'on voudra ; c'est toi qui l'as voulu... Je te suivrais ! qui ? moi ?... Je suivrais plutôt le diable. Mais c'est peut-être lui-même : car il prend, dit-on, la figure qu'il veut.... Ah ! les voilà revenus... Arrête ici, dit-il encore. Il n'a, parbleu, été déjà que trop loin..... et plus loin que je ne voudrais aller pour tout le domaine d'Angleterre.

Jones voulut alors parler... Chut !

chut ! s'écria Partridge : mon cher monsieur , laissez-moi , je vous prie , l'entendre.

Pendant toute la tirade du spectre , Partridge fut à peindre : les yeux fixés alternativement sur l'ombre et sur Hamlet , le corps tremblant et la bouche béante , il exprimait successivement toutes les passions dont le prince de Danemarck étoit agité.

L'acte fini... Ma foi , Partridge , lui dit Tom , tu surpasses mon espérance. Tu jouis du spectacle beaucoup mieux que je ne t'en croyois capable.

Raillez , raillez , monsieur , répondit Partridge ; si le diable ne vous fait pas peur , je n'en puis mais : quant à moi , je ne rougis pas de le craindre. Je sens pourtant que tout ceci n'est pas naturel. Ce n'est pas non plus le fantôme qui m'épouvante : j'ai bien vu à la fin que c'étoit un grand homme déguisé comme cela. Mais , quand j'ai vu trem-

bler le petit homme, j'avoue que la vérité de sa terreur m'a saisi, et qu'à mon tour j'ai tant soit peu tremblé.

Et penses-tu, s'écria Tom, que ce petit homme étoit véritablement effrayé?

Comment ! monsieur, lui dit Partridge, n'avez-vous pas remarqué vous-même, quand le revenant lui a dit qu'il étoit son pere, et comment il avoit été assassiné dans le jardin ; n'avez-vous pas remarqué, dis-je, comme sa frayeur s'est dissipée par degrés, et comme sa crainte s'est changée en douleur ?..... Hélas ! il m'en seroit arrivé de même en pareil cas... Mais silence !... Ciel ! quel bruit est-ce là ?... Le voilà revenu... Oh bien, quoique je sois bien sûr que tout ceci n'est pas vrai, je ne voudrois pourtant pas être aussi près d'eux que tous ceux que j'y vois... Oui, oui, s'écria-t-il en voyant Hamlet tirer son épée du fourreau, tu peux faire le bra-

ve... A quoi sert une épée contre les gens de l'autre monde ?

Pendant le second acte, Partridge fut assez tranquille, et admira beaucoup la richesse des habillements. Il ne put pourtant s'empêcher, en observant la contenance du roi Claudius, de s'écrier : Que les physionomies sont trompeuses ! Qui croiroit, en voyant l'air de probité de cet homme-là, que c'est un assassin ? *Nulla fronti fides.*

Il demanda ensuite à Tom, si le spectre reviendrait encore. Mais celui-ci, qui vouloit jouir de sa surprise, se contenta de lui répondre que peut-être le verroit-on bientôt paroître et disparaître, en un clin d'œil, comme un trait de feu.

Partridge, quoiqu'intérieurement pénétré d'horreur, attendit pourtant ce moment avec impatience. Dès qu'il vit paroître le fantôme : = Le voilà, le voilà, monsieur ! s'écria-t-il tout

haut. = Eh bien , lui dit Jones , le petit homme te paroît-il épouvanté ? = Peut-être autant que vous me le croyez , répondit Partridge. Mais est-on maître de cela ? Pour moi , je ne voudrois pas être où est maintenant , comment l'appellez-vous ? M. Homlet , pour tous les biens du monde.... Mais , ô ciel ! qu'est devenu l'esprit ? Je crois , Dieu me pardonne , l'avoir vu fondre ou s'abîmer sous terre. = Ma foi , tu as bien vu , lui dit Jones. = Eh bien ! à la bonne heure , répondit Partridge : je suis très sûr que ce n'est qu'un jeu ; et d'ailleurs , si cela n'étoit pas , madame Miller ne riroit pas de si bon cœur.

Pour vous , monsieur , l'enfer même en personne ne vous feroit pas sourciller.... Tant pis , tant mieux. Mais voyons , voyons ceci.... Oh ! cela ne m'étonne pas ; il est poussé à bout. Mets-la , mets-là en pieces , mou

ami (1)... Si l'infame eût été ma mère, c'est ainsi que je l'aurois traitée : on ne doit rien à de telles marâtres..... Oui, va-t'en, chienne, je n'aime pas à te voir.

Notre critique fut passablement sage, jusqu'à la petite tragédie qu'Hamlet fait jouer devant le roi. Ceci dérouta Partridge : mais son maître ne l'eut pas plutôt mis au fait des projets du jeune prince, qu'il le pédagogue commença par s'applaudir de n'avoir jamais versé le sang de son prochain. Puis, en se retournant vers madame Miller : Ne trouvez-vous pas, lui dit-il, que le roi a l'air touché ? C'est pourtant un bon acteur, ajouta-t-il, et qui fait tout son possible pour le cacher. Je ne voudrois pas, pour le trône sur lequel il est assis, avoir une conscience aussi bourrelée que la sienne..... Il se

(1) Il faut avoir lu la pièce pour bien goûter tout ceci.

saue !.. Cela ne m'étonne pas... Va, tu seras cause que toutes les belles physionomies me seront désormais suspectes.

La scene des fossoyeurs attira vivement les attentions de Partridge, qui fut très surpris du grand nombre de crânes répandus sur le théâtre.

Ne vois-tu pas, lui dit Jones, que cet endroit étoit ci-devant un des plus fameux cimetières de la ville?..

Je ne m'étonne donc plus, s'écria Partridge, d'y voir des revenants : mais je ne vis jamais de fossoyeur plus maladroit. Quand j'étois clerc de ma paroisse, j'avois un ami qui, tandis que celui-ci fait une fosse, en eût expédié trois. Ce nigaud se sert de la bêche comme si de sa vie il n'avoit remué la terre... Oui, oui, maraud, chante : tu aimes sans doute mieux cela que le travail.

Monsieur, à quel propos le petit

homme va-t-il prendre cette tête ? Il est, en vérité, des gens bien hardis !.. Il paroissoit cependant, tout-à-l'heure, craindre le spectre. *Nemo omnibus horis sapit.*

Il n'arriva plus rien de remarquable pendant le reste du spectacle, à la fin duquel M. Jones demanda au pédagogue lequel des acteurs lui avoit plu davantage... La belle question ! répondit Partridge : le roi, apparemment.

En vérité, monsieur Partridge, dit madame Miller, vous n'êtes pas du goût de la ville entière, dont tous les suffrages sont pour Hamlet, que l'on regarde comme le meilleur comédien qui fut jamais. Lui ! s'écria Partridge avec un coup-d'œil méprisant : je jouerois, je vous assure, tout aussi bien que lui. Si je voyois un fantôme, je ferois tout ce qu'il a fait, et peut-être mieux encore. Vous m'allez sans doute parler de cette conversation avec sa

mere , qu'on a tant applaudie ? Eh ! quel honnête homme , en pareil cas , vis-à-vis d'une si méchante mere , n'eût pas dit et fait exactement les mêmes choses ? Je vois bien que vous vous moquez de moi : mais en vérité , madame , quoique je n'aie jamais été à la comédie à Londres , j'en ai pourtant vu dans la province. J'aime le roi , moi : quoiqu'il parle une fois plus haut que les autres , il prononce distinctement... Tout le monde peut voir que c'est un véritable acteur.

Tandis que madame Miller et Partridge étoient occupés de cette conversation , une dame monta et vint parler à Jones. C'étoit madame Fitz-Patrick. Je vous ai vu , dit-elle , de la loge où j'étois ; et comme j'ai à vous parler d'une affaire qui vous touche essentiellement , venez demain matin..... Non , non , reprit elle , venez plutôt l'après-midi chez moi , et je

vous instruirai de ce qu'il faut que vous sachiez.

Tom promit de se rendre à l'adresse qu'elle lui indiqua , et la dame partit.

C'est ainsi que se terminèrent les aventures de la comédie, où Partridge brilla , et plut beaucoup , non seulement à Jones et à madame Miller , mais encore à toutes les personnes qui avoient été à portée de l'entendre , et qui l'avoient écouté avec plus d'attention qu'elles n'en avoient accordé aux acteurs mêmes.

La crainte que lui avoit inspirée le spectre l'empêcha de se coucher cette nuit-là ; et il sua , pendant plusieurs autres , des deux ou trois heures de suite avant que de pouvoir s'endormir , tant son ame avoit été ébranlée par l'illusion du spectacle.

C H A P I T R E V.

Où l'histoire est forcée de rétrograder.

LES meilleurs peres sont rarement exempts de prédilection pour quelques uns de leurs enfans : la supériorité du mérite n'est même pas communément ce qui la détermine ; mais je crois qu'on ne peut absolument les condamner, lorsque cette supériorité décide et justifie leur choix.

En partant de ce principe, le lecteur, qui ne doit pas trouver mauvais que je regarde comme mes enfans tous les personnages agissans dans cette histoire, ne doit pas non plus condamner l'inclination particulière que je me sens pour ma Sophie ; et j'aime à me persuader que la beauté du caractère de cet enfant chéri pourra rendre cette foiblesse à-peu-près excusable aux yeux de la critique même.

C'est ce sentiment de tendresse par-

ticuliere qui ne me permet jamais , sans regret , de la perdre long-temps de vue. Je me hàterois , par conséquent , de savoir ce qui est arrivé à cette aimable créature depuis son départ de chez son pere , si je ne me croyois pas absolument obligé de rendre une courte-visite à M. Blifil.

M. Western , dans la confusion d'idées que les premieres nouvelles qu'il avoit reçues de sa fille avoient excitée dans sa tête , ayant pris sur-le-champ le parti de courir après elle , avoit tout-à-fait oublié d'informer M. Blifil de tout ce qui s'étoit passé. Ce ne fut qu'à la premiere hôtellerie qu'il rencontra sur la route , que le bon homme s'en ressouvint ; qu'il dépêcha un courier , pour apprendre à Blifil que Sophie étoit enfin retrouvée , et qu'il étoit toujours déterminé à la lui donner pour épouse , immédiatement après son arrivée à Londres , pour peu que Blifil

fût d'avis de l'y suivre au reçu de la lettre qu'il lui écrivoit.

Mais comme l'amour de ce dernier étoit d'une nature à ne pouvoir être ralenti que par un grand événement, tel, par exemple, que la ruine entière de Sophie, ce fidele amant, quoique bien convaincu d'avoir seul occasionné la fuite de sa maîtresse, n'en étoit pas plus refroidi pour elle, et ne balança pas un instant à accepter les offres de M. Western.

Il est vrai, laissant à part son avarice, qu'il se promettoit, en épousant cette fille, de satisfaire une passion qui lui étoit tout aussi chère, c'est-à-dire sa haine. Le mariage, suivant lui, étoit également propre à contenter l'amour ou la vengeance; et certains exemples nous prouvent que cette opinion est du moins du nombre de celles que l'on appelle probables. A dire vrai, si nous pouvions partir de la conduite

extérieure d'un assez bon nombre de gens mariés les uns envers les autres, nous pourrions peut-être assez vraisemblablement en conclure que la plupart d'entre eux, en s'associant ensemble, ont pu penser comme le très sage Blifil.

Il trouva pourtant un obstacle en son chemin : ce fut de la part de M. Alworthy.

Cet homme respectable, à qui l'on n'avoit pu cacher la fuite de miss Western, non plus que l'aversion décidée qu'elle avoit pour son neveu, n'avoit pas eu besoin de réfléchir long-temps pour sentir qu'on lui en avoit imposé, et pour se repentir d'avoir laissé pousser si loin les choses. Il n'avoit jamais pensé qu'en fait de mariage il fût inutile de consulter l'inclination des enfants ; il croyoit, au contraire, que le plus sûr moyen de rendre les parties heureuses étoit de les laisser présenter à

l'autel par la main de l'amour.

Blifil s'étoit d'abord attaché à dissiper les soupçons que son oncle avoit pu concevoir de sa bonne foi dans tout le cours de cette affaire ; et ses protestations ainsi que ses serments d'avoir été le premier trompé , déjà fortifiées par les déclarations précédentes de M. Western , avoient un peu tranquilisé M. Alworthy. Mais ce n'étoit pas encore assez : il falloit amener l'oncle au point de ne pas trouver mauvais que son neveu recommençât de nouveau ses poursuites ; et l'apparence seule des difficultés d'un pareil projet eût suffi pour désespérer un génie moins fertile et moins entreprenant. Mais sûr de ses talents , ce jeune homme ne connoissoit rien dans la vaste étendue du ressort de la malignité , qu'il pût croire au-dessus de ses forces.

La peinture de sa vive tendresse pour

Sophie, de l'espérance que sa persévérance pourroit peut-être la toucher un jour, fit la matière de son début. Il demanda avec instance que dans une affaire d'où dépendoit la félicité ou le malheur de sa vie, il lui fût du moins permis de tenter toutes les voies convenables pour s'en procurer le succès. Me préserve le ciel, s'écrioit-il du ton le plus tragique, de penser seulement à réussir par d'autres voies ! D'ailleurs, monsieur, ajoutoit-il en laissant tomber quelques larmes, si l'événement trompoit mon espérance, ne sera-t-il pas toujours temps ? ne serez-vous pas toujours maître de refuser votre consentement ? Voyez la lettre de M. Western ; voyez avec quelle ardeur il desire cette alliance. Les sentiments d'un père peuvent-ils vous être suspects ? Quoi ! voulez-vous que Tom, prétendez-vous qu'un scélérat m'enlève une si digne épouse ? Et la jeunesse de Sophie est-

elle donc un objet trop peu digne de la charité de monsieur Alworthy ?

Tous ces arguments ne pouvoient manquer d'être fortement secondés par Tuakum , qui insista même un peu plus que Blifil sur l'obéissance que les enfants doivent en toutes circonstances à leurs peres. Les mesures que Blifil vouloit prendre ne partoient, selon lui, que des motifs les plus chrétiens. Le pauvre jeune homme , ajoutoit-il avec emphase , n'a parlé qu'en dernier lieu de la charité, et je suis presque convaincu que c'est le premier des motifs qui le guident.

Square, s'il eût été présent, eût sans doute parlé de même, quoique sur un autre ton ; et sa morale sur la convenance des choses auroit eu très beau jeu : mais le dérangement de sa santé l'avoit conduit depuis peu de jours aux eaux de Bath.

M. Alworthy , quoiqu'avec répu-

guance, fut enfin forcé de céder aux desirs de son neveu. Je vous accompagnerai à Londres, lui dit-il, où vous serez le maître d'employer tous les moyens décents et convenables pour mériter l'affection de Sophie. Je vous déclare cependant que je me refuserai toujours à l'ombre même de la violence, et qu'elle ne sera votre épouse que de sa pleine et franche volonté.

C'est ainsi que la tendresse de M. Alworthy pour son neveu mit en cette occasion sa prudence en défaut; et c'est ainsi que la meilleure des têtes est quelquefois trahie par la foiblesse du meilleur des cœurs.

Blifil, après avoir réussi au-delà de ses espérances, ne songea plus qu'à hâter l'exécution de ses projets. Rien d'important n'arrêtoit son oncle à la campagne : il l'engagea à partir dès le lendemain; et ils arrivèrent à Londres le soir même que M. Jones se réjouis-

soit si bien à la comédie , aux dépens du bon Partridge.

Le lendemain de son arrivée , M. Blifil ne manqua pas d'aller dès le matin rendre ses devoirs à M. Western , de qui il fut très bien reçu , et qui l'assura , un peu plus qu'il ne le pouvoit peut-être , que Sophie seroit à lui dans peu de jours. Il ne vouloit pas même que le jeune amant retournât chez son oncle , jusqu'à ce qu'il l'eût présenté lui-même à madame Western , sa sœur.

C H A P I T R E V I.

Visites.

LA scientifique Western étoit occupée à lire à sa niece un traité de la prudence et de la politique matrimoniale , lorsque son frere et M. Blifil , sans s'être fait annoncer , entrèrent brusquement chez elle. Sophie , à la vue de Blifil , frémit , pâlit , et pensa s'évanouir. Sa tante , plus aguerrie , se

contenta de rougir et de s'écrier, en lançant un coup-d'œil foudroyant sur son frere : En vérité, monsieur, vos très rustiques procédés sont tous les jours pour moi de nouveaux prodiges... L'appartement d'autrui ne sera donc jamais pour vous plus sacré que le vôtre ! Et vous croirez , jusqu'à la mort, y pouvoir entrer aussi librement que chez vos manants de fermiers ! En quel siècle, en quel pays les hommes entrèrent-ils jamais si brutalement, et sur-tout à certaines heures, dans l'appartement d'une femme de condition, sans la moindre décence, et, qui pis est, sans se faire annoncer ? = Quelle peste de chicane , s'écria Western , allez-vous me chercher ? Ne semble-t-il pas que vous étiez à... = Point de vos platitudes, monsieur ! s'écria la dame en lui mettant une main sur la bouche... Vous avez effrayé ma pauvre niece, au point qu'elle ne se soutient qu'à pei-

ne..... Allez, rentrez dans votre cabinet, ma chère, et tâchez de vous remettre : j'apperçois trop combien vous en avez besoin.

A ces mots, Sophie, qui deses jours n'avoit peut-être reçu d'ordre plus agréable, se hâta de disparaître.

Parbleu ! ma sœur, s'écria Western, je crois que vous extravez. J'amene ici mon futur gendre pour faire sa cour à ma fille ; et vous la renvoyez !

Mais , mon frere, répondit-elle, il faut être un peu plus qu'extravagant, sur-tout sachant la situation des choses, pour..... J'en demande pardon à M. Blifil ; mais il sait certainement à qui imputer une réception aussi disgracieuse. Quant à moi, il ne sauroit douter du plaisir que j'aurai toujours à le voir : mais le bon sens que je lui connois ne lui auroit probablement pas permis de se présenter si cavalièrement chez des personnes à qui l'on doit quel-

ques égards, à moins que d'y avoir été ce qu'on appelle forcé par quelqu'un.

Blifil, étourdi de l'apostrophe, alloit faire succéder une sotte réponse à de très sottes révérences ; mais M. Western lui en épargna l'embarras. Oh, j'ai tort ! s'écria-t-il, j'ai tort sans doute : cela ne peut être douteux, dès que madame a prononcé..... Mais enfin nous sommes ici : ou faites révenir ma fille, ou souffrez que M. Blifil aille la voir. C'est pour cela qu'il vient à Londres ; et nous n'avons plus de temps à perdre.

Doucement , mon frere ! s'écria madame Western. M. Blifil sait, et j'en suis sûre, trop son monde, après ce qui vient d'arriver, pour prétendre revoir ma niece ce matin. Les femmes un peu bien nées sont délicates : on les choque aisément ; et les sens une fois agités se calment rarement si vite. Si M. Blifil, maître d'agir par lui-mê-

me, eût d'abord envoyé présenter ses devoirs à ma niece, en lui demandant la permission de la saluer cette après-midi ; peut-être aürois-je obtenu d'elle un consentement de le voir..... Mais c'est de quoi je désespere maintenant.

Je suis bien fâché, madame, lui dit Blifil, de ce que l'extrême tendresse dont M. Western m'honore, et dont je ne croirai jamais être assez digne, ait été cause... de ce que... = Eh, monsieur ! interrompit la dame, vous n'avez pas besoin d'excuses : ne connoissons-nous pas mon frere ?

Je m'embarrasse peu qu'on me connoisse ou non, répondit Western moitié fâché, moitié interdit... Mais quand prétendez-vous qu'il la voie ? Car enfin je vous répète encore que c'est pour cela seul qu'il vient à Londres, ainsi que M. Alworthy.

Eh bien, mon frere, que monsieur envoie demander l'heure de ma niece :

j'augure que son message, si l'on en croit mes conseils, pourroit être écouté : je suis même assez convaincue que la visite de monsieur, dans un temps mieux choisi, pourroit n'être pas refusée. = Et moi, je dis qu'elle pourroit bien l'être, répondit en jurant Western : je connois mieux le terrain que vous... Mais il y a des gens qui savent toujours mieux que d'autres... Si l'on m'eût laissé faire, Sophie seroit encore chez moi.... Je ne serois, ma foi, pas étonné de la voir encore décamper dès ce soir ; car je sais jusqu'à quel point elle déteste... = N'importe, interrompit fort à propos la tante ; je prétends que l'on rende à ma niece tout ce qui lui est dû. Je pense un peu plus sérieusement que vous à soutenir les droits de ma famille : Sophie y fait et y fera toujours honneur ; c'est moi qui vous le dis... Passez chez moi dans l'après-dînée, mon frere : vous me ferez plai-

sir ; j'aurai à vous parler de choses véritablement importantes. .. Mais il est tard ; il faut que je m'habille : M. Blifil , ainsi que vous , m'excusera sans doute. = A la bonne heure , répondit Western : mais fixez le moment où vous trouverez bon que.... = Mais , dit-elle nonchalamment , c'est ce que je ne saurois trop vous dire. Vous reviendrez dans l'après-midi.... Nous verrons.

Que diable faire avec une pareille femelle ? s'écria Western en se retournant vers Blifil. Je suis plus embarrassé avec elle , qu'un basset avec un vieux lievre. Attendons ; peut-être sera-t-elle tantôt plus traitable. = Je sens toute mon infortune , monsieur , lui dit le consterné Blifil : mais je sens également tout ce que je vous dois.

Il fit alors une profonde révérence à madame Western , qui ne demeura pas en reste ; et nos deux mécontents

partirent ; Western en jurant entre ses dents que Blifil, quoi qu'il pût arriver, verroit Sophie avant le soir.

Si le bon homme crut avoir à se plaindre de cette visite, M. Blifil en étoit encore moins satisfait. Le premier n'en imputoit rien qu'à la mauvaise humeur de sa sœur, et à sa délicatesse ordinaire sur la moindre violation des bienséances : mais Blifil voyoit un peu plus loin ; deux ou trois mots échappés à la dame avoient suffi pour lui faire soupçonner qu'il se tramoit quelque chose contre ses intérêts. Nous verrons bientôt s'il avoit tort.

C H A P I T R E V I I.

Conjuration de lady Bellaston contre Jones.

L'AMOUR avoit jetté de trop profondes racines dans le cœur du lord Fellamar, pour que la rusticité de M. Western les en eût totalement arrachées. Il est vrai que, dans la première

chaleur de son ressentiment, ce jeune lord avoit chargé le capitaine Églane d'une commission dont ce militaire avoit un peu excédé les bornes. Il en eût même révoqué l'ordre, si après avoir revu mylady Bellaston, l'après-dînée du lendemain qu'il avoit été insulté par Western, il eût pu parvenir à retrouver le capitaine. Mais ce dernier avoit été si scrupuleux à remplir ses devoirs, qu'après avoir déterré le logement du pere de Sophie, la crainte de manquer son homme l'avoit engagé à passer la nuit dans un cabaret vis-à-vis les fenêtres du pauvre Western. Églane n'avoit, par conséquent, pu recevoir la lettre par laquelle mylord le prioit de suspendre, jusqu'à nouvel ordre, la commission dont il l'avoit chargé.

Le lendemain de son projet manqué contre Sophie, le lord Fellamar, comme nous l'avons dit, ayant vu l'après-

midy mylady Bellaston, avoit été si bien instruit par elle du caractère de M. Western, que ce seigneur avoit senti toute l'absurdité du ressentiment qu'il avoit conservé contre le bon gentilhomme, et sur-tout attendu la résolution dans laquelle il persistoit encore de rechercher sa fille par les voies les plus honorables.

Il fit part de toute la violence de sa passion à mylady, qui, bien loin de l'en détourner, fortifia son espérance, en l'assurant que la famille entière, et le pere de Sophie même, lorsqu'il seroit dans un état un peu plus rassis, se trouveroient très honorés de sa recherche. Le seul obstacle que je craigne, ajouta-t-elle, ne peut naître que de la part du jeune drôle dont je vous ai déjà parlé, qui, quoique misérable et vagabond, est parvenu, je ne sais trop comment, à se faire très bien vêtir, et à passer pour une espece de personnage.....

Mais un tel adversaire n'est pas digne de vous ; et j'imagine que , sans vous compromettre , il ne seroit pas impossible de le faire enlever et embarquer sur la flotte qui doit partir au premier jour pour l'Amérique. J'en ferois d'autant moins de scrupule , que votre amour et l'honneur d'une famille respectable y sont également intéressés , et que ce malheureux est effectivement un libertin que vous préserverez sans doute d'une fin beaucoup plus funeste.

Le lord Fellamar remercia bien sincèrement mylady de la part qu'elle vouloit bien prendre à une affaire d'où dépendoit le bonheur de sa vie.

Elle lui dit alors que les inquiétudes qu'elle avoit conçues pour sa cousine l'avoient engagée à faire faire des recherches pour découvrir le logement de Tom Jones , et que le hasard lui avoit enfin procuré son adresse , qu'elle donna à mylord.

Je ne vois rien , madame , lui dit-il après l'avoir remerciée de nouveau , qui doive s'opposer au projet que vous me proposez ; et je vous promets même de songer à son exécution. Daignez pourtant, je vous en supplie, vous charger de mes propositions envers la famille de Sophie : je remets tout , et ma fortune même , entre vos mains ; trop heureux si je puis me flatter d'obtenir cette aimable fille à quelque prix que ce puisse être.

Allez , mylord , soyez tranquille , lui dit la dame : répondez - moi seulement de Jones , je vous réponds du reste. Songez sur-tout combien le temps est cher , et que vous ne sauriez trop tôt prévenir les entreprises de ce dangereux rival.

Ainsi se termina cette fatale conférence, et dont nous ne verrons que trop tôt les suites. Mais revenons auparavant à madame Western.

Aussitôt son arrivée à Londres, elle avoit envoyé faire ses très respectueux compliments à mylady, qui, charmée d'un événement si heureux dans la circonstance présente, avoit volé chez madame Western avec toute la vivacité d'une amante qui croit aller voir ce qu'elle aime. Il étoit, à son gré, beaucoup plus gracieux pour elle d'avoir à traiter avec une femme sensée et au fait du monde, qu'avec un grossier campagnard qu'elle honoroit du titre d'Iroquois.

Les deux dames furent en effet bientôt d'accord. Le seul nom du lord Fellamar suffisoit pour flatter l'ambition de la Western. La vivacité de sa tendresse pour Sophie, et la générosité des propositions de ce seigneur, acheverent d'enchanter la tante, et de la décider en faveur du lord.

Tom, à son tour, fut mis sur le tapis. Les deux dames déplorèrent éga-

lement la passion ridicule de leur parente pour un objet si peu digne d'elle ; et madame Western ne manqua pas d'en rejeter toute la faute sur la bêtise de son frere. J'espere cependant, ajouta-t-elle, que ma niece, qui réellement a de l'esprit, sacrifiera en faveur d'un amant tel que mylord Fellamar une inclination qu'elle n'auroit peut-être jamais surmontée en faveur de Blifil. Car enfin il faut rendre justice à Sophie : elle a du goût ; et ce monsieur Blifil, entre nous, est un sot animal, un paysan, qui, de même que tous nos gentilshommes casaniers, n'a rien d'humain ni de recommandable que sa fortune.

Je ne suis donc plus si surprise, dit mylady Bellaston, de l'attachement de Sophie pour M. Jones. Il est réellement aimable, et a, dit-on, des qualités que les hommes prétendent nous être chères. Croiriez-vous bien... ? ceci vous

fera rire ; j'en ris encore moi-même... croiriez-vous, dis-je, que ce petit monsieur s'est avisé de m'en conter à moi ? Rien n'est en vérité si plaisant... Vous en doutez, n'est-il pas vrai ? Tenez, voici de sa prose, et de quoi vous convaincre combien M. Tom a les inclinations élevées.

A ces mots, lady Bellaston remit à madame Western la lettre par laquelle notre héros lui faisoit des propositions de mariage, et que le lecteur, s'il en a envie, peut relire dans le quinzième livre de cette histoire.

Je suis, en vérité, confondue ! s'écria la Western après avoir lu la lettre. Voilà, je vous l'avoue, un vrai chef-d'œuvre d'impudence... Mais on pourroit faire quelque usage de cette pièce. Voudriez-vous me la confier ? Oh ! très volontiers, s'écria mylady Bellaston : faites-en tout ce qu'il vous plaira. Je ne voudrois cependant pas que vous

en fissiez part à d'autre qu'à Sophie ,
et encore faudroit-il que cela vînt à
propos.

Oh ! cela est très bon ! s'écria ma-
dame Western... Mais revenons à no-
tre amoureux. Comment reçûtes-vous
sa proposition ? comment le traitâtes-
vous ? = Comme vous eussiez fait, ma
chère, répondit en ricanant mylady.
J'ai tâté une fois du mariage, je m'en
souviens ; et c'est assez, je pense, pour
toute femme qui a le bonheur de n'être
pas née complètement imbécille.

Mylady Bellaston, qui ne doutoit
pas de l'effet que produiroit cette let-
tre, sortit fort satisfaite d'avoir encore
assuré de ce côté sa vengeance contre
le pauvre Jones.

Quelques lecteurs s'étonneront peut-
être que haïssant également Sophie ,
cette dame fût si empressée à faire réus-
sir un mariage très avantageux pour
cette jeune personne. Mais nous les

supplions de vouloir bien feuilleter le grand livre de la nature : ils trouveront vers la dernière page, en caracteres assez brouillés, que les femmes, malgré la conduite contraire des meres, des tantes, &c. en fait de mariage; pensent réellement que le plus grand des malheurs est de voir leur inclination traversée; et que jamais la haine ne peut plus efficacement s'exercer contre leurs ennemies, qu'en détruisant de ce côté tout leur espoir. Ils trouveront encore, à-peu-près vers le même endroit du livre, qu'une femme à qui un amant a été cher jusqu'à un certain point fera les trois quarts du chemin, et peut-être le reste, pour aller au diable, plutôt que de souffrir que sa rivale soit heureuse dans les bras de son infidèle.

Si ces raisons semblent encore insuffisantes, nous avouons ingénument que nous n'en connoissons point d'autres qui aient pu motiver les démarches

de cette dame ; à moins que de la supposer vendue secrètement à mylord Fellamar : ce que nous ne voyons cependant pas avoir absolument lieu de soupçonner.

C'étoit justement de cette grande affaire que madame Western étoit occupée ; c'étoit dans l'instant même qu'après une lecture préparatoire elle se disposoit à en parler mûrement à sa niece ; c'est dans ce moment, dis-je, que MM. Western et Blifil étoient entrés avec si peu de ménagement chez elle. De là sa froideur pour Blifil ; de là son indignation contre son frere ; de là enfin l'espece d'ordre qu'elle lui avoit donné de ne repasser chez elle que dans l'après-dînée.

C H A P I T R E V I I I .

Visite de M. Jones à madame Fitz-Patrick.

Nous avons dit, dans le chapitre de la comédie, que madame Fitz-Patrick

avoit prié M. Jones de passer aussi chez elle ; et il étoit trop poli pour y manquer. Mais avant que de rendre compte de cette visite, il paroît convenable, toujours conformément à notre méthode, de retourner quelques pas en arrière pour rendre raison du changement de madame Fitz-Patrick, qui, après avoir déménagé expressément pour se soustraire aux importunités de M. Jones, s'avise maintenant de lui demander une entrevue.

Cette dame, qui avoit appris par mylady Bellaston que M. Western étoit arrivé à Londres, s'étoit hâtée de l'aller voir dans son logement de Picadilly, et en avoit été assez mal reçue pour n'avoir plus conservé l'envie d'y retourner. De là un vieux domestique de madame Western avoit conduit madame Fitz-Patrick chez sa maîtresse, où elle avoit été encore un peu plus mal accueillie. De sorte qu'elle étoit reve-

nue chez elle assez bien convaincue que son projet de réconciliation avec sa famille étoit absolument avorté, et qu'il falloit renoncer pour jamais à l'espoir de se réunir avec de tels parents. Cette femme dès-lors n'avoit plus songé qu'à la vengeance ; et la rencontre de Jones à la comédie lui avoit fait naître une idée digne des sentiments dont son ame étoit remplie.

Le lecteur se rappellera peut-être aisément que M. Fitz-Patrick , avant que d'épouser sa femme à Bath , en avoit conté à madame Western ; que la haine de la tante contre la niece étoit née de cette rivalité ; et que madame Western n'avoit pu pardonner à la jeune Henriette de lui avoir enlevé un amant dont elle espéroit bientôt faire un époux.

En partant de cette haine , ainsi que d'une très parfaite connoissance du caractère de sa tante , madame Fitz-Patrick avoit imaginé que la bonne dame

pourroit ne pas être tout-à-fait insensible aux sentiments que lui témoigneroit notre héros, au cas que l'on pût le résoudre à en feindre pour elle.

Dès qu'il fut arrivé chez elle, après avoir excusé sa conduite passée envers lui sur différents motifs assez inutiles à rapporter, madame Fitz-Patrick fit part de son projet à M. Jones; et en lui en démontrant la réussite immanquable, lui prouva en même temps que s'il étoit assez scrupuleux pour refuser de se servir d'un innocent stratagème qui avoit déjà si bien réussi à M. Fitz-Patrick, il devoit renoncer à jamais revoir Sophie.

Jones, qui l'imaginoit un peu moins innocent, la remercia cependant de l'intérêt qu'elle daignoit prendre à son infortune. Ce stratagème, lui dit-il, madame, a pu réussir à M. Fitz-Patrick; mais madame Western ignoroit qu'il vous aimât. Il n'en est pas ici de

même : mon amour pour Sophie n'est malheureusement que trop connu. D'ailleurs, j'ose presque vous assurer que Sophie elle-même ne pourroit se prêter à une trahison de cette espece ; je connois trop son ame : l'idée seule de la fausseté est un crime à ses yeux.

Cette réponse parut dure : la dame en fut un instant démontée ; et Tom , en effet, avoit tort. Mais tels sont les amants ! ils ne counoissent point de bornes, quand il s'agit de louer leurs maîtresses. Jones ne pensoit pas, en louant ainsi l'une des cousines, à quel point il déplaisoit à l'autre.

En vérité, monsieur, lui dit la dame avec quelque dépit, je ne vois rien de si aisé à tromper qu'une femme d'un certain âge, sur-tout quand elle est amoureuse ; et je puis vous jurer que je connois très bien ma tante. Quelle difficulté trouvez-vous donc à feindre que le désespoir de voir la jeune irrévoca-

blement promise à Blifil a enfin fixé toutes vos idées sur la vieille ? Croyez-vous Sophie assez simple pour concevoir quelque scrupule d'une supercherie que l'amour rend toujours excusable ? N'est-ce pas justice, au contraire, que de punir cette vieille folle de tous les maux que ses parcellles causent journellement dans les familles par leurs passions tragi-comiques ? et n'est-il pas, en effet, déplorable que nos loix aient sans doute oublié de pourvoir à leur châtement ?... Je ne fus pas si scrupuleuse, je l'avoue ; et si l'idée même de la fausseté est un crime aux yeux de Sophie, j'ose encore espérer, si tant est qu'elle vous aime autant que vous l'imaginez, qu'en cette occasion elle se croira médiocrement coupable. Quoi qu'il en soit, monsieur, je vous ai dit bien amicalement ce que je pense : à vous permis de le trouver mauvais, ainsi qu'à moi de savoir à quoi m'en

tenir sur ce que je dois penser de vous.

Tom vit alors très clairement la balourdise dans laquelle il étoit tombé ; et ne chercha plus qu'à la réparer : mais il ne fit que bégayer d'assez mauvaises excuses , et que s'embarrasser de plus en plus dans ses propos. A dire vrai , je crois qu'il est toujours plus sûr de laisser tomber une impolitesse , que d'entreprendre de l'excuser. C'est un terrain marécageux , où l'on s'enfonce d'autant plus qu'on fait d'efforts pour s'en dégager ; et peu de gens en pareil cas sont aussi généreux que madame Fitz-Patrick , qui en jettant un coup-d'œil gracieux sur notre héros.... Ne vous excusez point , dit-elle ; je pardonne aisément les fautes que l'amour seul fait commettre.

Elle revint ensuite , mais insensiblement , à ses premières propositions , qu'elle fortifia de tout ce que son imagination put lui suggérer de plus spé-

cieux pour engager Tom à tenter cette grande aventure. Elle en parla même avec tant de chaleur, que notre héros, pénétrant enfin les motifs de la dame, n'en devint que plus ferme et plus en garde contre ses insinuations. J'aime Sophie, madame, ou plutôt je l'adore! dit-il avec vivacité. Mais indépendamment du succès de votre projet, que je crois impossible, l'amour que je ressens est d'un genre trop peu connu pour ne pas vous surprendre. Vous ne le croirez point, peut-être; mais l'inégalité de nos conditions me frappe au point que j'ose à peine souhaiter que Sophie puisse un jour me croire digne d'elle....

Tom s'étendit beaucoup sur cet article : un cœur vraiment généreux ne croit jamais avoir tout dit. Mais, quelque beaux que fussent ses discours, nous avons autre chose à faire. Ainsi, revenons à madame Fitz-Patrick.

Il est de jolies femmes (car je n'ose ici m'exprimer qu'en termes généraux), il est de jolies femmes, dis-je, chez lesquelles l'amour-propre est si prodigieusement étendu, qu'il tient, pour ainsi dire, à tous les objets. La vanité, seul principe de leurs pensées, seule ame de leurs actions, les accoutume insensiblement à s'adapter toutes les louanges qu'on peut donner à d'autres: peu leur importe que ce bien soit celui d'autrui; leur adresse ingénieuse ne sait pas moins l'approprier à leur usage. Vis-à-vis de cette espèce de femmes, il est presque impossible de rien dire à l'avantage d'une autre, sans qu'elles trouvent le secret de se l'appliquer à elles-mêmes... Si la beauté, dit une de ces femmes, si l'esprit, si les talents, si la gaieté de madame une telle font tant d'impression sur cet homme, que ne dois-je pas espérer, moi qui possède toutes ces qualités dans un degré infini-

ment supérieur?.. Un homme devient même souvent d'autant plus aimable aux yeux de cette espece de femmes, en exagérant l'éloge de sa maîtresse. Tandis que d'un côté il exprime l'ardeur et la générosité de ses sentiments, on réfléchit de l'autre ; on pense au plaisir qu'il y auroit d'être aimée d'un homme capable de ressentir des mouvements si vifs pour un mérite inférieur à celui dont on est tacitement convaincue d'être douée.

Quelque étrange que ceci puisse paroître à certains yeux , nous avons pourtant des exemples connus (indépendamment de celui de madame Fitz-Patrick) de la vérité d'une observation qui paroîtra peut-être un peu trop métaphysique. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette dame commença dès-lors à ressentir pour M. Jones certain je ne sais quoi, dont les symptômes se débrouillèrent plus aisément dans l'esprit de la

dame, qu'ils ne s'étoient ci-devant débrouillés dans celui de Sophie.

Il est vrai que la beauté, dans l'un comme dans l'autre sexe, est d'une puissance à laquelle on peut plus difficilement résister que bien des gens ne le pensent. On a beau nous prêcher ; nous avons beau répéter nous-mêmes, ainsi que l'écolier répète une leçon qui n'a frappé que sa mémoire, que les dehors sont ce que l'on doit le moins considérer dans les personnes, et que les charmes du dedans sont les seuls qui soient véritablement estimables ; j'ai toujours observé, à l'approche d'une grande beauté, que ces charmes intérieurs, dont la solidité se prône tant, ne brillent guere plus à nos yeux que les astres de la nuit après le lever du soleil.

Lorsque notre héros eut mis fin à des exclamations dignes de celles de Clélie même, madame Fitz-Patrick

étouffant un tendre soupir, et fixant sur la terre des yeux qui jusqu'alors l'avoient été sur l'amoureux Tom : En vérité, s'écria-t-elle, vous me percez le cœur ! mais c'est le sort des sentiments tels que les vôtres, d'être payés d'ingratitude par des ames peu faites pour en bien sentir tout le prix. Je connois ma cousine, monsieur Jones, et, sans doute, bien mieux que vous. Une femme capable de résister à tant d'amour étoit assez peu digne de le faire naître.

Madame ! s'écria Tom étonné du propos, vous ne prétendez pas, sans doute... — Je sais ce que je prétends, s'écria tout aussi haut madame Fitz-Patrick ; je sais ce que j'entends par-là. Oui, je soutiens fermement qu'il est dans le véritable amour certain pouvoir aussi triomphant qu'enchanteur ; qu'il est peu de femmes assez heureuses pour l'avoir rencontré dans le cœur

d'un amant ; qu'il en est moins encore d'assez tendres , d'assez intelligentes pour savoir connoître et apprécier toute l'étendue de leur propre félicité. Je n'entendis jamais d'amants penser et s'exprimer si généreusement que vous : vous dissipez tous les soupçons ; vous forcez le cœur à vous croire ; et celui qui balance encore est à mes yeux d'un prix bien mince.

L'air dont ceci fut dit , la vivacité des gestes , l'accord du langage et des yeux , tout inspira bientôt à Tom certains soupçons dont nous nous dispensons de faire part à nos lecteurs. Au lieu de répliquer... Je crains , dit-il , madame , en se levant , d'avoir déjà trop abusé de vos bontés par la longueur de ma visite : souffrez que je prenne congé de vous.

Point du tout , monsieur , répondi madame Fitz-Patrick... Ah ! bon dieu ! vous voyez en moi la plus sincère et la

plus compatissante de vos amies.... Mais, si vous êtes si pressé, réfléchissez du moins sur le projet dont je vous ai fait part : c'est le zèle, c'est la pitié qui l'a dicté, et je suis convaincue que vous en connoîtrez tout le mérite. Venez m'en dire des nouvelles, et le plutôt que vous pourrez.... Demain matin, par exemple, si vos affaires le permettent, ou en tout cas dans la journée..... Je vous verrai toujours avec plaisir.

Certain regard qui assaisonna cet adieu confirma M. Jones dans la résolution qu'il avoit déjà prise de ne plus revoir cette dame. Car, quelque vicieux qu'il ait pu quelquefois nous paroître dans le cours de cette histoire, son cœur et ses pensées étoient tellement à Sophie, que nulle femme sur la terre (nous le croyons du moins) n'eût pu parvenir à le rendre alors infidèle.

Cependant la fortune, qui n'étoit point de ses amiès, se préparoit à l'attaquer par un autre côté, en lui suscitant l'aventure vraiment tragique dont nous allons vous faire part.

C H A P I T R E I X.

Suite de la visite précédente.

MONSIEUR Fitz-Patrick, qui avoit été informé, par madame Western, de l'asyle qu'avoit choisi son épouse, étoit parti de Bath pour la venir chercher à Londres.

On se souvient apparemment du caractère aussi jaloux qu'emporté de ce gentilhomme; et l'on n'a peut-être pas plus oublié les soupçons qu'il avoit conçus à Upton contre Jones, lorsqu'il l'avoit surpris dans l'hôtellerie avec madame Waters.

La lettre que sa femme avoit écrite à madame Western, et qui lui avoit été remise par cette dernière, avoit a-

chevé de lui rendre M. Jones d'autant plus odieux , que madame Fitz-Patrick en avoit fait à sa tante un très beau portrait. La seule circonstance que son épouse s'étoit trouvée en même temps que Tom dans l'hôtellerie d'Upton , étoit plus que suffisante pour enflammer une aussi mauvaise tête : qu'on juge de l'effet que le concours des autres avoit été capable d'y produire.

Ce furieux , qui , en cherchant sa femme de porte en porte, rodoit depuis le grand matin dans les rues de Londres , venoit d'apprendre sa demeure , et mettoit le pied sur la porte de la maison à l'instant même où Tom se présentait pour en sortir.

Fitz-Patrick ne le reconnut pas d'abord. Mais un jeune homme assez bien mis , et qui sortoit de chez sa femme , n'étoit que trop digne de l'attention d'un époux de ce caractère. Que veniez-vous chercher dans cette maison ?

dit-il brutalement à Jones. = Je viens d'y rendre visite à une dame, répondit modérément l'autre. = Quelles affaires avez-vous avec elle? répliqua l'Irlandois. = Ah ! s'écria Tom en reconnoissant M. Fitz-Patrick, je suis charmé de vous revoir ! j'espère que le petit mal-entendu qui avoit pensé nous brouiller n'a pas laissé de rancune entre nous.

Sur mon ame ! monsieur, lui dit Fitz-Patrick, je ne me rappelle pas de vous avoir jamais vu nulle part. .. J'ignore même votre nom. = Je ne suis pas mieux instruit du vôtre, lui dit Jones ; mais nous nous sommes sûrement rencontrés à Upton, où nous eûmes une querelle assez plaisante, et que nous allons, si vous voulez, terminer dans le moment en vuidant une bouteille ensemble.

A Upton ? s'écria Fitz-Patrick.....
Ah ! sur mon ame ! c'est lui. Ne vous

appelez-vous pas Jones? = Vous l'avez dit, répondit l'autre. = Oh! parbleu! vous êtes mon homme!... Oui, je veux boire un coup avec toi; mais, en attendant, reçois celui-ci de ma part. A toi, coquin (ajouta-t-il en exécutant sa promesse)! si tu n'es pas content du bras, ceci pourra te satisfaire.

A ces mots, le redoutable Fitz-Patrick mit l'épée à la main, et attendit son homme de pied ferme.

Tom, quoiqu'assez étourdi d'une algarade si brutale, en fit pourtant de même, et, quoiqu'absolument novice au métier des armes, tomba si vigoureusement sur l'Irlandois, qu'après avoir brisé sa garde en pièces, il passa son épée au travers du corps du pauvre gentilhomme, qui, après avoir chancelé quelques pas, s'écria en tombant : J'en ai assez..... Je suis un homme mort! . /

J'ose espérer que non, s'écria Jones en courant à lui. Mais, quoi qu'il en arrive, vous ne pouvez l'imputer qu'à vous-même.

Au même instant, un tas de gens armés tomberent tout-à-coup sur lui, l'envelopperent, et lui ôterent son épée. Je ne prétends point résister, dit-il ; je vais vous suivre : mais que du moins quelqu'un de vous prenne soin du blessé.

Oui, oui, lui répondit l'un d'entre eux ; on aura soin de lui ; il ne vivra peut-être pas deux heures. Quant à vous, mon cher monsieur, vous avez un mois de répit en attendant la session (1) et ce qui en pourra résulter. Peste soit de lui ! dit un autre : il a prévenu son voyage ; ce n'étoit pas tout-à-fait pour Tyburn qu'il étoit destiné.

Le pauvre Tom essuya mille autres mauvais propos de cette canaille, qui

(1) Où l'on juge les criminels.

n'étoit autre que la troupe employée par mylord Fellamar pour l'enlever et le faire conduire à la flotte. Ces misérables, qui s'étoient embusqués au coin de la rue, l'avoient suivi de l'œil chez madame Fitz-Patrick, et n'attendoient que sa sortie pour faire leur coup, lorsque ce malheureux incident étoit arrivé.

L'officier de cette digne troupe conçut très sagement qu'il ne lui restoit autre chose à faire que de remettre son prisonnier dans les mains du magistrat de la police. Et c'est ce qui fut exécuté.

Le connétable, voyant Tom assez richement vêtu, et apprenant qu'il s'agissoit d'un duel, le traita poliment, et envoya même, à la requisition du prisonnier, savoir des nouvelles du blessé, qui pour lors étoit dans une taverne entre les mains d'un chirurgien. Le rapport fut que la blessure étoit mor-

telle , et qu'on ne voyoit nul espoir de sauver l'Irlandois. Sur quoi le connétable ayant notifié à Jones qu'il falloit aller chez un commissaire : J'irai partout où vous voudrez , répondit-il ; mon sort m'est fort indifférent : car , quoique bien certain de n'être pas coupable aux yeux des loix , le poids du sang que j'ai versé n'en est pas moins un fardeau cruel pour mon cœur.

Après toutes ces formalités , qui demanderent du temps , Tom fut conduit si tard à Newgate (1) , qu'il remit au lendemain à envoyer chercher Partridge ; et attendu qu'il étoit sept heures du matin avant que Jones eût pu goûter un instant de sommeil , il en étoit bien douze lorsque le pauvre pédagogue , mortellement effrayé du malheur de son maître , arriva à la prison. Il pleuroit à chaudes larmes en abordant son cher Tom ; et sa terreur étoit d'au-

(1) Fameuse prison de Londres.

tant plus grande, qu'ayant ouï dire que M. Fitz-Patrick étoit mort de sa blessure, le timide Partridge appréhendoit à chaque instant de le voir à ses trousses. Il se ressouvint enfin qu'il avoit une lettre, parvenue dès la veille jusqu'en ses mains par le ministère du garde-chasse, et qu'il falloit remettre au prisonnier. Tom se hâta d'en rompre le cachet, et y lut ces mots :

« Vous ne devez cette lettre qu'à un
« événement qui, je l'avoue, m'a fort
« surprise. Ma tante vient de me mon-
« trer une des vôtres à mylady Bellas-
« ton, où vous lui proposez de l'épou-
« ser ; et je suis bien convaincue qu'elle
« est de votre main. Ce qui m'étonne
« davantage, c'est qu'elle soit datée du
« jour même où vous prétendiez être
« si inquiet et si touché de mes mal-
« heurs..... Je laisse cette matière à
« vos réflexions. Tout ce que je desire

« maintenant , c'est què votre nom ne
« vienne jamais aux oreilles de S. W. »

Dans la situation actuelle de Jones , nous osons présumer que Tuakum , après lui avoir vu lire cette lettre , auroit peut-être eu pitié de son sort. Mais, quelque à plaindre qu'il puisse être , nous ne sommes pas moins forcés de le quitter pour mettre fin au seizieme livre de cette histoire.

FIN DU LIVRE SEIZIEME.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Contenant trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction.

QUAND un auteur comique a rendu ses principaux personnages aussi heureux qu'ils puissent l'être, et que l'auteur tragique a conduit les siens au dernier période du malheur, tous deux sont satisfaits, tous deux croient leur tâche remplie.

Si nous étions de caractère un peu tragique, le lecteur avoueroit sans doute que nous ne sommes pas loin du but, puisqu'il ne seroit pas aisé au noir héros de Milton même, ou à quelqu'un de messieurs ses suffragants sur terre, d'imaginer une situation plus cruelle et plus désespérante que celle où nous

avons laissé le pauvre Tom dans le dernier chapitre de cette histoire. Quant à Sophie, la meilleure femme du monde ne souhaiteroit sûrement pas plus de maux à sa plus odieuse rivale, que ceux dont nous pouvons la supposer accablée. Que nous resteroit-il donc à faire pour achever la tragédie? Deux ou trois meurtres tout au plus, quelques vieux vers ronflants et rhabillés à la moderne... Par terre, applaudissez.

Mais, si nous voulions parvenir à tirer nos acteurs chéris de l'abîme d'infortunes où les voilà plongés, et les amener vraisemblablement au port de la félicité, c'est une autre besogne, et si difficile en effet, que nous pourrions trembler de l'entreprendre.

S'il ne s'agissoit que de Sophie, il est assez probable que nous pourrions, en fin de cause, lui trouver un époux ; nous Blifil, par exemple, mylord Fel-lamar, ou quelque autre. Mais quant

au pauvre Jones, le poids de ses calamités, graces à son imprudence, est devenu si lourd, il a si peu d'amis, et ses ennemis sont devenus si redoutables, que nous désespérons absolument de pouvoir l'amener à bien.

Tout ce que nous pouvons promettre à nos lecteurs, c'est que, malgré toute l'amitié qu'on peut nous croire pour ce garçon, dont malheureusement nous avons fait notre héros, nous ne lui prêterons aucun de ces secours surnaturels dont nos adroits confreres savent toujours si bien tirer parti dans le moindre petit embarras pour le soulagement de leurs principaux acteurs. Si M. Jones ne trouve pas le secret de se tirer tout naturellement d'affaire, nous ne ferons en sa faveur aucune violence à la vérité, non plus qu'à la dignité de l'histoire. Nous aimerions mille fois mieux (cela paroîtra cependant un peu anglois), nous aimerions mieux,

dis-je, avoir à raconter sa fin lamentable à Tyburn, que de manquer à nos devoirs d'historien en trompant la foi des lecteurs.

Les anciens, en pareil cas, étoient bien plus à l'aise : leur mythologie, que le vulgaire eût tremblé de révoquer en doute, leur offroit toujours des moyens infailibles pour remettre sur pied leurs héros favoris. Toutes les divinités du paganisme étoient esclaves des auteurs, et toujours prêtes à leurs moindres ordres. Plus leur intervention étoit surprenante, plus le spectateur ou le lecteur crédule en paroisoit frappé.

Heureux anciens, que vous aviez beau jeu ! Vous eussiez plutôt transporté votre ami d'un hémisphere à l'autre, et l'en eussiez ramené sain et sauf avec plus de facilité que n'en trouve un malheureux moderne pour délivrer vraisemblablement son héros des fers du plus mince geolier.

Les Arabes, les Persans, tous les Asiatiques ont le même avantage en écrivant ces contes merveilleux que j'ai vu lire avec tant de plaisir : leurs fées, leurs génies en font seuls tous les frais ; la puissance de ces êtres chimériques est pour eux un article de foi ; l'alcoran même les consacre. Mais ces ressources nous sont absolument interdites : les moyens naturels sont les seuls qui nous soient permis. Essayons donc ce que nous pouvons faire en faveur de l'ami Jones, quoiqu'à ne vous point mentir, quelque chose nous souffle à l'oreille qu'il n'est pas tout-à-fait encore au comble de son infortune, et que la plus terrible nouvelle qu'il ait jamais reçue soit peut-être sur le point de lui être annoncée.

C H A P I T R E I I.

Conduite généreuse de madame Miller.

MONSIEUR Alworthy et madame Miller étoient à déjeuner ensemble, lorsque M. Blifil, qui étoit sorti dès le matin, s'écria tout-à-coup en rentrant : Ô mon cher oncle ! quelles tristes nouvelles je suis forcé de vous apprendre ! et que je crains d'augmenter vos regrets !.... Ciel ! se peut-il qu'un pareil scélérat ait tant éprouvé vos bontés !..

De quoi s'agit-il, mon enfant ? lui dit l'oncle. Je crains d'en avoir obligé plus d'un dans le cours de ma vie ; mais la charité ferme les yeux sur les vices de son objet, pour ne voir et n'adopter que ses besoins. = Ah monsieur ! c'est sans doute par une direction secrète de la providence, que le mot d'adoption vient de sortir de votre bouche... Votre fils adoptif, hélas ! ce Tom Jones, ce malheureux que vous

avez nourri dans votre sein, vient de prouver qu'il étoit en effet le plus infâme de tous les hommes.

Par tout ce que la probité révere, interrompit à haute voix madame Miller, ce que vous dites n'est pas vrai : M. Jones n'est ni ne fut jamais un scélérat : ses vertus me sont bien connues ; et si tout autre, en ma présence, avoit osé parler ainsi de lui, cette eau bouillante lui auroit déjà dégrassé la face.

M. Alworthy fut fort surpris de cette vivacité. Mais madame Miller, sans lui donner le temps d'ouvrir la bouche : Ah ! de grace, monsieur, s'écria-t-elle, ne soyez pas irrité contre moi. L'offre du monde entier ne me feroit pas risquer de vous déplaire : mais je n'ai pu souffrir que l'on parlât ainsi de M. Jones.

J'avoue, madame, répondit gravement M. Alworthy, que je suis étonné de vous voir défendre avec tant de

chaleur un homme que probablement vous ne connoissez pas.

Je le connois, monsieur ! s'écria-t-elle ; en vérité, je le connois ; et je serois la plus méprisable des femmes, si je ne m'en trouvois pas honorée. C'est lui qui a sauvé ma famille ; c'est à lui que j'en dois une reconnaissance éternelle.... Ciel ! daigne l'en récompenser, daigne confondre ses ennemis ! Je sais, je vois enfin qu'il en a de bien dangereux ; et je crois pénétrer leurs projets.

Vous me surprenez de plus en plus, madame, lui dit M. Alworthy : mais vous vous trompez sans doute ; et c'est d'un autre apparemment que vous croyez parler. Vous ne sauriez avoir des obligations de ce genre à l'homme dont il s'agit ici.

Pardonnez-moi, monsieur ! répondit-elle, je lui en ai d'essentielles : c'est le sauveur de ma famille !.... Daignez

m'en croire, mon cher monsieur ; on l'a perdu, on vous a trompé ; on vous trompe encore : cela ne peut être autrement. Non ! il n'est pas possible qu'un cœur tel que celui de M. Jones ait pu véritablement vous manquer au point de mériter votre haine. Vous l'aviez cru digne de vos bontés ; vous m'en aviez mille fois fait l'éloge ; vous l'aimiez : donc il en étoit digne. Sans la malice de ses ennemis, vous l'aimeriez sans doute encore ; vous ne souffririez pas, du moins, qu'on osât à vos yeux le traiter d'infâme. Non, encore un coup, mon cher monsieur, mon digne et respectable ami ! ces noms affreux ne sont pas faits pour lui ; il a mieux mérité de vous. Ah ! que n'avez-vous pu l'entendre ! que n'avez-vous pu être témoin invisible de tout ce qu'il m'a dit de vous ! Ah dieu ! que vous seriez mieux convaincu des sentiments respectueux, de la vive tendresse que

cet infortuné ressent toujours pour son cher bienfaiteur ! Votre nom même ne sortit jamais devant moi de sa bouche, qu'avec respect et vénération. Je l'ai vu, monsieur, oui, je l'ai vu, dans cette chambre même, à deux genoux, prosterné sur la terre, implorer pour vous, en pleurant, tout ce que le ciel peut répandre de faveurs sur la tête d'un juste..... J'aime ma fille, vous le savez : mais ce pauvre garçon vous aime encore mille fois davantage.

J'apperçois maintenant, dit Blifil avec cette espece de ricanement hypocrite dont l'enfer a doué ses mignons, je vois clairement que madame connoît parfaitement le vertueux monsieur dont il s'agit. Mon oncle trouvera sans doute encore plus d'une de ses connoissances à Londres, chez qui M. Jones aura été raconter ses douleurs. Quant à moi, je vois, par les propos détournés de madame, qu'il

m'a peu ménagé.... Mais , en vérité , je le lui pardonne.

Puisse le ciel en dire autant de vous , monsieur ! s'écria madame Miller : nous avons souvent plus besoin de sa clémence que nous ne le pensons.

Madame , dit M. Alworthy avec quelque émotion , la façon dont vous traitez mon neveu me paroît un peu dure , et ne sauroit , en vérité , m'être agréable. Si celui qui vous a si méchamment prévenu contre lui croit adoucir par-là mon ressentiment , il se trompe aussi fortement que vous. Sachez même , madame , que le jeune homme ici présent a peut-être été l'avocat le plus chaud de l'ingrat dont vous prenez aujourd'hui la défense. Ceci , certifié par moi , doit , je crois , vous convaincre enfin du mauvais cœur et de la lâcheté de votre client.

On vous trompe , monsieur ! répondit madame Miller ; et dussé-je être au

moment d'expirer, je vous répéteroïs encore que l'on vous trompe indignement. Je ne prétends cependant pas que le pauvre opprimé soit absolument exempt de foiblesses ; mais elles n'ont d'autre principe que la jeunesse et la légèreté, dont l'âge le corrigera, et qui d'ailleurs sont dès à présent balancées par un cœur si généreux, si droit et si vraiment sincère, que le ciel, après le vôtre, n'en forma peut-être jamais qui puisse lui être comparé.

En vérité, madame, s'écria M. Alworthy, si quelqu'un m'eût rapporté ceci de vous, je ne l'aurois pas cru! = Et moi, monsieur, s'écria aussi la bonne femme, je vous garantis que vous me croirez, lorsque vous m'aurez entendue, lorsque je vous aurai appris, car je ne veux rien vous cacher, tout ce que l'honneur et la probité m'obligent de vous dire ; et bien loin d'en être offensé (je connois trop combien vous

êtes juste), vous conviendrez, j'en suis bien sûre, que je serois indigne de la vie, si je rendois moins hautement justice à M. Jones.

Eh bien, madame, il faut vous satisfaire ; dit M. Alworthy : je verrai même avec plaisir par quels moyens il est possible, d'excuser une conduite que je trouvois, je vous l'avoue, inexcusable. Après cette promesse, permettez maintenant à mon neveu d'achever ce qu'il avoit à nous dire, et dont son début me fait présumer l'importance. Peut-être ce nouveau trait de M. Jones suffira-t-il pour vous ouvrir les yeux.

L'hôtesse, en se taisant, laissa à M. Blifil la liberté de s'exprimer ainsi :

Si mon oncle n'est pas offensé des emportemens de madame Miller, il peut être bien convaincu que, pour ce qui me touche, je n'en conserve aucun ressentiment. Je n'imaginois pourtant

pas que vos boutés pour elle dussent l'autoriser jusqu'au point.... = Fort bien, mon enfant, interrompit M. Alworthy : mais qu'aviez-vous à nous apprendre ? Qu'a-t-il fait encore de nouveau ? Parlez, je vous en prie. Qu'a-t-il fait ? = Ah monsieur ! s'écria en soupirant Blifil, quoi qu'en dise madame, vous ne l'eussiez jamais appris par moi, s'il eût été possible de vous cacher ce que tout le monde sait maintenant. Hélas ! il a tué un homme... Je ne dis pas assassiné... la loi ne l'envisagera peut-être pas ainsi... et je l'aime encore assez pour conserver cet espoir.

M. Alworthy, surpris et consterné de la nouvelle, leva les yeux au ciel, garda quelque temps le silence ; puis, en se retournant vers madame Miller : Eh bien, madame, s'écria-t-il, que me direz-vous maintenant ?

Que je ne fus jamais ni plus saisie, ni plus affligée, répondit-elle en sou-

pirant... Mais si le fait est vrai, je gagerois encore ma tête, que le mort, et quel qu'il puisse être, avoit tort. Tout fourmille ici de bandits, dont l'occupation favorite est d'insulter les jeunes gens. Il a sans doute été poussé à bout : car, de tous ceux qui logerent jamais chez moi, M. Tom est le plus doux, le plus affable, et le moins querelleur. Tout le monde l'aimoit; et quiconque l'a connu, n'en a jamais dit que du bien....

Tandis qu'elle donnoit ainsi carrière aux effusions de son cœur, quelqu'un qui frappoit à la porte mit fin à la conversation. La bonne hôtesse, presumant que ce pouvoit être une visite pour M. Alworthy, se hâta de se retirer en prenant par la main sa petite fille, dont les yeux étoient baignés de larmes, à cause des mauvaises nouvelles qu'elle venoit d'entendre de M. Jones, qui l'appelloit sa petite femme,

lui donnoit beaucoup de bonbons, et jouoit souvent avec elle.

Quelques lecteurs ne seront probablement point fâchés de ces petits détails, que nous nous plaçons quelquefois à rapporter, à l'exemple de Plutarque, l'un de nos plus estimables confreres en fait de narrations historiques. D'autres nous les pardonneront peut-être en faveur du reste. En tout cas, ils peuvent s'en venger : un auteur courageux, en se livrant à son génie, n'a rien de mieux à faire que de s'attendre à tout.

CHAPITRE III.

Visite de M. Western à M. Alworthy.

MADAME Miller ne faisoit que de sortir, lorsque M. Western entra en criant comme un forcené : Quoi ! ces coquins de porteurs ne sont pas satisfaits lorsqu'un honnête gentilhomme leur donne encore douze sous pards-

sus le marché convenu ! Tout est arabe, tout est juif, tout est frippon dans cette ville, tout conspire à la fois pour rançonner impunément la noblesse de la campagne..... Que la peste les creve tous, et moi-même, si j'y remets jamais le pied !...

Lorsque ce petit mouvement de colère fut calmé, il se rappella tout-à-coup qu'il en avoit un autre à exprimer sur le même ton. Eh bien, dit-il, voilà de belle besogne sur le tapis ! Nos chiens ont pris le change ; nous comptons chasser un renard, c'est maintenant à un bléreau que nous avons affaire.

Eh ! de grace, mon cher voisin ! lui dit M. Alworthy, laissez la métaphore, et parlez un peu plus clairement.

Volontiers, dit Western. Sachez donc que le bâtard de quelqu'un (je ne sais pas trop de qui) nous a diablement tracassés... et qu'un autre, bâtard sans doute, car c'est un lord, en veut main-

tenant à ma fille. Mais au diantre si j'y consens ! Ces beaux messieurs ont assez ruiné la nation : mes terres ne passeront jamais la mer pour aller à Hanovre.

Vous m'étonnez, mon cher ami ! lui dit M. Alworthy. = Eh parbleu, j'en suis étonné moi-même, répondit Western. Je fus hier au soir chez ma sœur, qui m'en avoit prié. Qui pensez-vous que j'y trouvai ? Une chambre toute pleine de femmes !... Mylady cousine Bellaston, mylady Betty, mylady Catherine, et mylady je n'en sais rien. Au diable si l'on me rattrape jamais dans un pareil chenil ! j'aimerois mieux, comme certain Acton, être changé en lievre, chassé et mangé par mes chiens. Jamais homme, en effet, ne fut poursuivi, harcelé, tiraillé, comme je le fus hier par cette maudite meute ! Si je m'échappois d'un côté, j'étois coupé de l'autre ; si je retournois sur mes pas,

une autre me happoit. Oh ! c'est le plus grand parti del'Angleterre, disoit l'une des cousines (ici, M. Western essayoit de les contrefaire). C'est le mariage du monde le plus avantageux, crioit une autre qui se disoit cousine aussi (car il faut que vous sachiez qu'elles l'étoient toutes, et j'en connois à peine deux). Certainement, disoit la grosse mylady Bellaston, il faudroit être plus qu'imbécille pour refuser une alliance aussi honorable que....

Je commence à vous entendre, lui dit M. Alworthy. C'est apparemment un parti proposé pour miss Western, qui se trouve du goût de la famille, et qui n'est point du vôtre ?

Du mien ! s'écria le pere : il s'en faut, parbleu, bien ! C'est un lord ! vous dis-je ; et vous savez que je déteste ces gens-là un peu plus que la galle... Et oui, oui, ma fille est pour leur nez ! Ils n'ont qu'à s'y attendre !.. D'ailleurs, ne suis-

je pas engagé avec vous? n'avez-vous pas ma parole? ai-je jamais rompu un marché fait?...

Quant à cet article, mon cher voisin, répondit M. Alworthy, je vous affranchis de toute espece d'engagement. Un contrat ne devoit jamais lier celui qui ne peut le remplir à son terme ni acquérir le pouvoir de l'exécuter dans la suite.

Eh ! qui vous dit que je sois dans ce cas, monsieur? répliqua Western. Je vais dans l'instant vous prouver que je l'ai, ce pouvoir. Venez tout-à-l'heure avec moi chercher les dispenses nécessaires; nous irons de là chez ma sœur, d'où je prétends bon gré mal gré retirer ma fille; et de là nous verrons qui sera le maître... Oui, monsieur, elle épousera Blifil, ou je vous l'enferme au pain et à l'eau pour le reste de ses jours.

Voulez-vous bien m'entendre? lui

dit M. Alworthy. = Apparemment, répondit l'autre ; parlez ; je vous écoute.

Soyez certain , monsieur , lui dit le premier , que , sans chercher à flatter ni vous ni la jeune demoiselle , jamais proposition ne me fut plus agréable que celle d'une alliance entre nos deux familles : votre voisinage , notre ancienne amitié , auroient suffi pour me la rendre chère. Quant à miss Western , non seulement le concours des sentimens unanimes de quiconque la connoît , mais mes propres lumieres la peignoient à mes yeux comme un trésor inestimable pour un époux digne d'elle. Je ne parlerai point de ses qualités personnelles , rien ne peut les apprécier ; la bonté de son caractere , sa douceur , sa modestie , sont au-dessus de mes éloges. Il en est une cependant chez cette aimable fille , qui , en la rapprochant des anges mêmes , la met au-

dessus de son sexe bien plus éminemment encore : qualité peu brillante à la vérité pour les yeux du vulgaire, mais précieuse aux yeux du sage, et si peu remarquée dans le monde, que, manquant de termes pour vous l'exprimer, je suis forcé d'user ici de négatives. Je ne la vis jamais, quelque favorable qu'en fût l'occasion, chercher à faire briller son esprit, soit par la vivacité de ses réponses, soit par ce qu'on appelle d'éclatantes saillies. Nulles prétentions en elle à cet égard, bien moins encore à ce genre de réputation qui ne s'acquiert que par le grand savoir secondé par l'expérience ; affectation toujours insupportable, sur-tout dans une jeune personne de son sexe, et presque aussi ridicule que les grimaces de son sapajou. Point de sentiments décisifs, point d'opinions exclusives, point de critiques recherchées. Soumise aux lumières des hommes, je ne

la vis jamais avec eux que modeste , attentive à leurs décisions , toujours disciple dans son maintien , n'affectant jamais l'air de maître. Tuakum et Square dispuoient un jour ensemble sur une matiere à portée de tout le monde : pardonnez - le moi , mon ami , je voulus éprouver Sophie ; je la priai de prononcer entre eux , ou du moins de ne nous point cacher son sentiment. Daignez m'en dispenser , dit-elle avec un sourire aussi fin qu'agréable ; je n'insulterai ni à l'un ni à l'autre jusqu'au point de me ranger de son côté. Je ne dis plus qu'un mot , mon ami ; c'est que votre fille n'ayant jamais , du moins en ma présence , marqué rien d'apprêté , ni qui ne partît de la plus belle ame , est effectivement tout ce qu'elle paroît être.

Ici , Bliûl ne put retenir un soupir. Sur quoi M. Western , pleurant de joie d'entendre si bien louer sa fille , lui dit

en bégayant : Console-toi, mon fils : va, tu l'auras ; elle est à toi, te dis-je, dût-elle être cent fois plus parfaite encore !

Croyez donc, cher ami, reprit M. Alworthy, que le mérite de Sophie, indépendamment de sa fortune, que je sais être très considérable, est ce qui m'a fait embrasser votre proposition avec plus d'ardeur. J'aspirois après l'instant de voir entrer dans ma famille un trésor si précieux. Mais s'il est permis d'aspirer après un bien suprême, la probité défend de se le procurer par des voies ou injustes ou violentes. Si les loix ne s'opposent point aux consentements forcés que les peres arrachent à leurs enfants, et sur-tout lorsqu'il s'agit du mariage, c'est un défaut dans ces mêmes loix, dont quiconque hait l'injustice et l'oppression ne croit jamais avoir droit d'abuser : l'exacte probité doit toujours suppléer à la né-

gligence ou à l'oubli du législateur. Nous sommes malheureusement dans le cas, mon ami ! Pouvons-nous, sans être barbares ; que dis-je ! pouvons-nous, sans impiété, forcer une femme à embrasser un état, à s'imposer des devoirs dont elle devient aussi comptable envers les hommes qu'envers, le ciel même ? Pouvons-nous l'accabler, contre son gré, d'un joug trop difficile à supporter, et la priver en même temps des secours qui lui rendroient le fardeau moins pénible ? Briserons-nous son cœur, dans l'instant où les devoirs que nous en exigeons peuvent à peine être remplis par le secours de ce cœur même ? Parlons avec franchise : quant à moi, je pense fermement que des parents capables de cet excès de cruauté se rendent responsables de tous les maux qui peuvent s'en ensuivre.

Ce que je vous ai dit de mon estime pour Sophie doit vous prouver, mon

cher voisin, avec quelle douleur j'ai d'abord entrevu son éloignement pour mon neveu. Ce soupçon n'est aujourd'hui que trop changé en certitude : ainsi ne trouvez pas mauvais si, en conservant toute la reconnoissance que je dois à vos bontés, je perds maintenant toute espece d'idée d'une alliance aussi utile qu'honorable pour M. Blifil et pour moi.

Monsieur ! répondit Western avec un air que ces derniers mots avoient glacé, je vous ai entendu patiemment, j'espere qu'on m'entendra de même ; et si je ne répons point à tout, prenez que je n'aurai rien dit. D'abord, répondez à ceci... Est-elle ma fille, ou ne l'est-elle pas?... Est-elle ma fille ? Répondez à cela. Un pere est, dit-on, bien éclairé lorsqu'il connoît bien ses enfants. Mais mon titre n'est pas douteux : elle est ma fille ; car j'en mettrois le doigt au feu. Or, si je suis son pere,

ne dois-je pas gouverner mon enfant ? me pouvez-vous contester celui-là ? Et si je dois gouverner mon enfant , n'est-ce pas sur-tout dans les choses les plus importantes ?... Qu'ai-je exigé d'elle au surplus ? que lui ai-je demandé pour moi ? Rien que je sache , ou dont elle puisse se plaindre.... Je la prie au contraire de prendre dès-à-présent la moitié de mon bien , et le reste après ma mort. Et pourquoi cela ? Uniquement pour la rendre heureuse. Qu'a-t-on donc à me dire ? Si je prétendois me marier moi-même , passe ; on pourroit se plaindre , on pourroit crier. Mais , au contraire , encore un coup , j'offre de me lier , et de façon à ne pas trouver une servante pour épouse : que diable prétend-on de plus ? Je suis , dit-on , un barbare , un tyran , je n'aime point ma fille... Brrr ! moi qui verrois périr le monde entier , moi qui sacrifierois tous mes chevaux , mes chiens , même

les plus chéris, pour sauver une égratignure à Sophie... Ma foi, mon cher Alworthy, excusez-moi, si vous voulez ; mais vos propos m'étonnent ! Libre à vous de vous en fâcher ; mais, sans mentir, je vous croyois plus sage.

M. Alworthy ne répondit à cette apostrophe que par un de ces sourires dont le mépris, et bien moins encore la malice, n'altérèrent jamais la pureté. Si tant est que les anges rient quelquefois des absurdités humaines, c'est ainsi qu'en rioit M. Alworthy.

Blini, prenant la parole à son tour : Je serois, dit-il en soupirant, au désespoir d'employer en cette occasion la moindre violence. Ma conscience, qui me la reprocheroit envers toute autre, me l'interdit bien plus encore envers une femme que j'aime. Quelle que soit sa cruauté pour moi, ma passion n'en sera pas moins pure, et j'attendrai tout de ma persévérance. Les femmes,

à ce que j'ai vu dans plus d'un livre, y deviennent enfin sensibles ; et tout espoir ne m'est peut-être pas encore ravi.

Quant au lord dont M. Western nous parle, il n'est point de son goût ; et j'ose même me flatter qu'il ne plaît pas mieux à sa fille. Que dis-je ? hélas ! j'en suis trop assuré : je suis trop convaincu que cet indigne et trop coupable Jones occupe encore tout son cœur.
= Tu as raison, tu as raison, mon fils, interrompit M. Western.

De moins, reprit Blifil, quand elle connoitra les crimes de ce malheureux, dût la loi ne point l'envoyer au supplice, j'ose espérer qu'un assassin... = Quoi ! quoi ! s'écria Western, il a commis un meurtre ?.. Ah le chien ! nous le verrons donc bientôt danser à Tyburn !.... J'en suis, parbleu, charmé !

Mon enfant, dit M. Alworthy à Bli-

fil, cette passion funeste que vous nourrissez encore me chagrine au-delà de toute expression. Il n'est rien que je n'exécutasse pour vous procurer un bonheur pur et sans remords...

Je ne veux rien de plus ; interrompit Blifil : mon cher oncle me connoît trop pour craindre que tout autre bonheur ait droit de me flatter.

Écrivez-lui donc , j'y consens , dit M. Alworthy ; essayez même de la voir , si tant est qu'elle le permette.... Mais nulle ombre de violence ! J'insiste sur ce point : plus de prison , plus de menaces ; rien enfin qui puisse ou l'effrayer ou la contraindre.

Blifil et Western promirent à M. Alworthy tout ce qu'il voulut. Le père de Sophie s'informa et se réjouit fort du malheur de Jones , dont il comptoit pour le coup n'avoir plus rien à redouter. Il sortit enfin , après avoir engagé M. Alworthy à venir dîner avec lui à

son auberge, où il comptoit être seul, attendu qu'il avoit envoyé le ministre Supple exécuter quelques commissions un peu loin de chez lui.

M. Alworthy, après le départ de Western, résuma avec son neveu tout ce qui venoit d'être dit, et l'exhorta avec une tendresse vraiment paternelle à bien sonder son cœur sur une passion dont il ne prévoyoit pour lui que des suites peu gracieuses. Le lecteur peut aisément imaginer les réponses de M. Blifil : l'importance des matieres qui nous appellent, et sur-tout l'ennui d'avoir si long-temps perdu de vue notre héroïne, ne nous permettent pas d'écouter davantage un amant que nous ne plaignons pas outre mesure.

C H A P I T R E I V.

Scene singuliere entre Sophie et madame Western.

LE dîner étoit à peine fini entre la tante et la niece, que la premiere, qui avoit déjà notifié ses intentions à l'autre, lui apprit que mylord Fellamar devoit la venir voir dans le cours de l'après-dînée. Sophie, effrayée de cette nouvelle, après avoir en vain prié sa tante de lui sauver cette visite, se borna enfin à la supplier de ne pas la laisser seule avec lui. Une pareille demande ne pouvoit manquer d'exciter la curiosité de madame Western, et fournit à Sophie l'occasion d'apprendre à sa tante ce qu'elle avoit déjà éprouvé, et ce qu'elle avoit encore à craindre de la témérité d'un amant si redoutable.

Ciel ! s'écria madame Western, ce que j'entends est-il possible ! = Oui, madame, répondit Sophie interdite

et levant à peine les yeux : mon pere heureusement parut alors. .

Je suis pétrifiée; je suis anéantie et confondue, dit en soupirant la Western : jamais femme de notre nom n'essuya de pareils outrages. Oh ! comme j'aurois arraché les yeux d'un prince même assez audacieux pour prendre avec moi de moindres libertés !..... Non ! cela n'est point possible : vous vous trompez, Sophie ; et ce roman n'est sans doute inventé que pour m'indigner contre lui. = Ôtez-moi votre estime, madame, répondit la niece, si vous me croyez capable d'un mensonge. Je vous ai dit la vérité : je vous l'atteste encore...

Eh bien, je l'aurois poignardé ! s'écria madame Western.. Mais ses intentions pouvoient-elles être en effet criminelles?... Non, cela ne se peut, encore un coup ; il ne l'eût point osé... D'ailleurs ses propositions me le prou-

vent : elles sont à la fois et honorables et généreuses. Dans quel siècle serions-nous donc ? J'ai eu des amants comme une autre , et je ne parle pas de loin : malgré ma répugnance pour le mariage , j'en ai même eu plus d'un. Mais jamais le plus téméraire n'osa s'émanciper jusqu'à ce point ; jamais mortel ne baisa que ma joue : toute femme qui se respecte accorde à peine davantage à son mari ; et je sens même tout ce qu'il m'en eût coûté pour m'y résoudre....

En ce cas , dit Sophie , ma chère tante me permettra peut-être une réflexion que je crois naturelle. Vous convenez d'avoir eu plusieurs amants ; vous me le cacheriez en vain , c'est un fait qui se présume de lui-même : vous les avez tous refusés , et cela n'est pas plus douteux. Mais avouez aussi que , dans le nombre , il en étoit tout au moins un dont le rang auroit eu droit

de flatter la vanité de toute autre femme. = Vous l'avez dit, chere Sophie, répondit la tante ; je me suis vue plus d'une fois maîtresse d'accepter un titre très éminent. = Eh ! pourquoi donc, reprit Sophie, ne voulez-vous pas que j'en refuse autant aujourd'hui ? = Il est vrai, mon enfant, dit madame Western, que j'ai refusé un grand seigneur ; mais il n'égalait pas celui qui se présente maintenant pour vous.... Non ; quoique le mien fût très illustre, je crois que le vôtre.... Oui, oui, le vôtre a droit de l'emporter...

Mais, madame, interrompit la niece, vous avez eu, je le sais, d'autres partis en main : vous en avez rejeté un, deux, trois, et peut-être plus, dont la fortune étoit considérable. = J'en conviens, répondit modestement la tante. = Eh bien, madame, pourquoi ne pourrois-je pas, après avoir refusé celui-ci, en espérer un autre, et peut-

être meilleur ? Vous êtes jeune encore ,
 ma tante, et ne seriez certainement pas
 femme à vous livrer au premier venu.
 Je suis très jeune , moi : pourquoi voudriez - vous que je désespérasse de ma fortune ? = Eh bien , ma chere , lui dit en se radoucissant madame Western , qu'induissez - vous de tout ceci ? = Je vous supplie uniquement, répondit Sophie , de ne pas me laisser tantôt seule avec le lord Fellamar : accordez - moi cette grace , et je recevrai sa visite , si tant est que vous croyiez que je le doive après l'outrage qu'il m'a fait.

Il faut vous satisfaire, lui dit la tante. Vous savez , Sophie , combien je vous aime , et que je ne puis rien vous refuser. Ah ! que vous connoissez bien la flexibilité ou plutôt la foiblesse de mon caractere ! Je ne fus pourtant pas toujours la même ; on m'accusa d'un peu de cruauté : la fiere Parthénisse étoit mon nom ; et j'ai cassé mille car-

reaux de vitres remplis de vers farcis de cette fameuse épithete. Je ne fus jamais tout-à-fait aussi bien que vous, mon enfant, et j'en suis presque convaincue : je sais pourtant que je vous ressemblois. Mais tout change dans ce bas monde ! Les états, les empires même, comme le dit fort bien Tulle Cicéron dans ses apophthegmes, ont aussi leurs décroissements.

La bonne tante se laissa ainsi aller sur son propre chapitre, sur ses conquêtes et sur sa cruauté, pendant près de trois quarts d'heure, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée du lord, qui, après une visite très ennuyeuse, et durant laquelle madame Western ne quitta point la chambre, prit le parti de s'en aller, aussi peu satisfait de la tante que de l'aimable niece. Car madame Western étoit de si bonne humeur, que toutes les idées de Sophie étoient maintenant trouvées justes ; et qu'il étoit

même de très bonne politique, suivant la disposition présente de cette dame, de tenir la bride un peu haute à un amant du caractère de mylord Fellamar.

Ainsi notre héroïne, au moyen d'un peu de flatterie, sinon tout-à-fait innocente, du moins assez peu criminelle, obtint enfin quelque tranquillité. Laissons-la dans cette situation pour retourner à M. Jones, dont l'état actuel semble ne pouvoir devenir plus déplorable. •

C H A P I T R E V.

Madame Miller et M. Nightingale visitent Jones
dans sa prison.

Dès que M. Alworthy et son neveu furent partis pour aller dîner chez M. Western, madame Miller courut chez son gendre pour lui apprendre l'accident arrivé à son ami Jones. Mais il en étoit déjà informé par Partridge : car

Tom, on s'en souvient sans doute, en sortant de chez madame Miller, avoit pris un appartement dans la même maison où logeoit M. Nightingale.

La bonne femme trouva sa fille très affligée du malheur de M. Jones, et se hâta, après l'avoir consolée, de son mieux, de se rendre à Newgate, où M. Nightingale étoit arrivé avant elle.

Les sentiments d'un véritable ami sont si consolants pour les infortunés, que le malheur même dont nous gémissons semble perdre son amertume vis-à-vis le plaisir de retrouver fideles ceux sur lesquels nous comptions. Quoi qu'en disent certains philosophes, le manque de sensibilité chez les hommes n'est pas si commun qu'on le pense. De toutes les passions celle qui rétrécit, qui endurecit le plus notre ame, c'est l'envie. Nos yeux, et j'en suis bien fâché, s'élèvent rarement sur un objet plus grand, meilleur, plus éclairé, ou

plus heureux que nous, sans que notre amour-propre en soit un peu blessé ; tandis que nos inférieurs intéressent assez communément notre pitié. Quoiqu'il en soit, j'ai toujours remarqué que la plupart des ruptures arrivées entre les anciens et les meilleurs amis n'ont eu d'autre principe que l'envie : vice honteux, foiblesse méprisable, et dont peu d'hommes oseroient cependant se vanter d'être exempts ! Mais brisons sur une matière trop humiliante pour l'amour propre, et ne nous faisons point haïr nous-mêmes.

Soit que la fortune appréhendât que Tom ne succombât sous le poids de son adversité, soit qu'elle crût devoir un peu se relâcher de sa rigueur à son égard, il se sentit moins malheureux à la vue de deux vrais amis, et qui plus est, d'un serviteur fidèle. Car Partridge, malgré tous ses défauts, aimoit véritablement Tom ; et quoiquela crainte

l'eût sans doute empêché de risquer pour lui jusqu'à sa propre vie, nous croyons pourtant fermement que tout l'or de la banque n'eût pu tenter le pédagogue jusqu'au point d'abandonner ou de trahir son maître.

Tandis que Jones exprimoit à ses amis tout le plaisir qu'il avoit de les voir, Partridge vint lui apprendre que M. Fitz-Patrick, malgré le premier sentiment du chirurgien, étoit encore vivant. Sur quoi Tom ayant laissé échapper un profond soupir.... Pourquoi donc, ami, lui dit Nightingale, vous laisser accabler pour un accident dont les suites ne peuvent jamais être dangereuses pour vous? car je vous connois assez pour être sûr que vous n'avez aucuns reproches à vous faire. Si votre ennemi meurt, eh bien! vous n'avez employé qu'une défense légitime contre un furieux qui menaçoit vos jours. Les informations ne peuvent que

vous justifier : vous sortirez en donnant caution ; et le reste n'est rien qu'une pure formalité dont le moindre des chicaneurs se chargeroit pour moins d'une guinée.

Allons, allons, cher Tom ! s'écria madame Miller, rappelez tout votre courage : je suis sûre que vous n'étiez pas l'agresseur ; je l'ai dit de même à M. Alworthy ; et je suis convaincue qu'il verra bientôt que je n'ai dit que la vérité.

Quellé que soit ma destinée, répondit tristement Jones, je regarderai toujours le malheur d'avoir versé du sang humain, comme la plus grande infortune dont mon cœur pût jamais gémir... Mais je ressens une autre peine qui ne le déchire pas moins... Ô madame Miller ! j'ai perdu pour jamais tout ce que j'avois ici-bas de plus cher !...

Ceci ne peut regarder qu'une maîtresse, répondit-elle. Mais allons, al-

lons , courage encore un coup , j'en sais là-dessus plus qu'on ne pense (elle avoit raison , Partridge avoit tout dégoisé) , et les choses ne vont peut-être pas si mal qu'on pourroit le penser. Quoi qu'il en soit , je ne donnerois pas un schelling des espérances de Blifil

En vérité , ma chere dame , lui dit Jones , vous ignorez la véritable cause de mes larmes. Si vous saviez bien mon histoire , vous perdriez tout espoir de me consoler. Blifil ne m'inquiete guere ; c'est moi seul qui me suis perdu !..

Ne désespérez de rien , répliqua l'hôtesse : vous ignorez ce que peut une femme ; et , si je puis vous être utile , comptez sur moi ; me voilà prête à tout tenter. Mon fils , mon cher Nightingale , qui vient d'être assez généreux pour me dire qu'il se croit autant votre obligé que moi-même , sait que c'est mon devoir. Faut-il aller de ce pas chez votre amante ? Faut-il aller ailleurs ? Par-

lez, dictez-moi mon message; j'en dirai tout, je ferai tout ce que vous desirez.

Ô la meilleure et la plus respectable des femmes! s'écria Jones en lui serrant la main, ne me parlez jamais de votre reconnaissance... Mais il est une grâce que vous pouvez peut-être m'accorder. Quoique j'ignore par quel hasard vous avez connu mon amante, j'avoue que je l'adore! Et s'il étoit possible que vous pussiez parvenir à lui remettre ce papier, je ne croirois jamais pouvoir assez m'acquitter envers vous!

Donnez, monsieur, donnez, dit madame Miller..... Si je dors avant qu'il soit remis à son adresse, que ce soit mon dernier sommeil! Consolez-vous, mon cher et jeune ami; soyez assez prudent pour profiter de vos erreurs passées; et j'ose vous promettre que l'avenir peut encore être heureux. Oui, j'espère encore vous voir uni à la plus charmante des femmes; car je

sais qu'elle est telle ; il n'est qu'une voix sur son compte.

Daignez m'en croire, madame, lui dit l'affligé Tom ; ce n'est pas en prisonnier, ce n'est pas en coupable timide, que je vais vous parler. Mon repentir ne doit rien à l'horreur de ma situation : j'avois déjà gémi de mes faiblesses ; et, malgré ce qui s'est passé chez vous, dont je vous demande cent fois pardon, ne me regardez point, de grace, comme un jeune homme endurci dans le crime. Quoiqu'entraîné dans les sentiers du vice, je déteste le vicieux ; et jamais, à l'avenir, je ne mériterai ce titre.

Madame Miller, très satisfaite d'une déclaration dont elle eût rougi de douter un instant, ne songea plus qu'à secourir son gendre qui s'appliquoit à consoler son ami ; et ils y réussirent au-delà de leurs espérances. Il est vrai que la promesse de remettre la lettre

à Sophie y contribua d'autant plus, que Tom ne voyoit aucun espoir de la lui faire rendre. George, le garde-chasse, avoit été menacé par Sophie, au cas qu'il lui en apportât d'autres, de les voir remettre toutes cachetées à M. Western; et il l'avoit dit à Partridge. Un autre motif de consolation pour notre amant étoit de trouver en madame Miller une avocate aussi zélée qu'elle l'étoit auprès de M. Alworthy, dans les bontés duquel il conservoit encore quelque légère ombre d'espoir.

Après une visite assez longue, la belle-mère et le gendre le quitterent, l'une, en lui promettant de lui rapporter bientôt des nouvelles de Sophie; l'autre, de s'informer soigneusement de l'état de M. Fitz-Patrick, et de déterrer quelques témoins de leur combat.

Laissons le dernier faire ses courses, et suivons l'hôtesse chez la belle Sophie.

C H A P I T R E V I .

Visite de madame Miller à Sophie.

L'ACCÈS auprès de miss Western n'étoit plus difficile. Sa dernière conversation avec sa tante avoit rétabli la confiance et l'amitié entre elles ; et Sophie étoit libre.

Elle étoit à sa toilette, lorsqu'on lui annonça une dame qui demandoit à lui parler.

Je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous, madame, lui dit en entrant la bonne hôtesse, et je vous prie de me pardonner cette petite importunité. Mais, lorsque vous saurez ce qui m'engage à cette démarche, j'ose me flatter.... = Parlez, madame, lui dit gracieusement Sophie quoiqu'un peu émue ; sachons, je vous prie, ce que vous exigez de moi. = Nous ne sommes passeules, madame, répliqua madame Miller à voix basse. = Sortez,

Betty, dit Sophie en parlant à sa femme de chambre.

Dès que Betty fut sortie : Je suis chargée, madame, reprit l'hôtesse, de vous remettre ce billet, de la part du plus infortuné des hommes.

Miss Western, à la vue de l'adresse, changea de couleur, hésita quelques instants... Je n'aurois jamais cru, dit-elle, qu'une physionomie comme la vôtre fût faite pour de pareils messages... Quoi qu'il en soit, et de quelque part que vienne ce billet, je ne l'ouvrirai pas.... Je serois au désespoir de soupçonner légèrement qui que ce soit : mais je ne vous connois, ni ne veux vous connoître.

Si vous daignez m'entendre un instant, répondit madame Miller, je vous apprendrai qui je suis, et par quel hasard je me trouve chargée de ce billet. — Je ne suis point curieuse, madame, lui dit Sophie en élevant un peu plus

la voix, et vous pouvez rendre la lettre à celui qui vous l'a donnée.

A ces mots, madame Miller, tombant aux pieds de miss Western, implora sa pitié dans les termes les plus touchants. = Vous m'étonnez de plus en plus ! s'écria Sophie Quel puissant intérêt peut donc ainsi vous animer en faveur de cet homme ? Je serois fâchée de croire... = Non, madame, ne croyez rien, s'écria l'autre ; ne croyez que la vérité : mais daignez l'entendre, daignez connoître les motifs qui m'intéressent pour un innocent malheureux, le plus aimable et le plus estimable des hommes.

Elle raconta alors l'histoire pathétique de M. Anderson ! Après quoi elle s'écria : Tel est, madame, tel est le caractère de celui pour qui je m'intéresse Mais c'est encore la moindre de mes obligations envers M. Jones. Il a sauvé ma fille il a sauvé mon

enfant.... il m'a sauvée moi-même !... La bonne madame Miller, fondant en larmes, raconta encore, à quelques circonstances près peu favorables à Nancy, toute l'histoire de son mariage avec M. Nightingale; et conclut en disant : Jugez maintenant, madame, si je fais rien de trop pour le meilleur, pour le plus chaud, pour le plus généreux des amis.

Sophie, qui jusques-là avoit été fort pâle, devint alors du plus beau rouge du monde. Je ne sais que vous dire, madame, s'écria-t-elle en soupirant... Votre reconnoissance est juste... Mais qu'importe pour votre ami que je lise cette lettre, puisque je suis fermement résolue de ne jamais....

Madame Miller l'interrompit ici pour renouvelles ses instances, et pour assurer Sophie qu'elle ne pouvoit absolument se résoudre à reporter la lettre toute fermée à M. Jones.

Eh bien, madame, lui dit Sophie en tremblant, je ne puis résister à la force..... Je sens bien que vous êtes maîtresse de la laisser ici malgré moi... Cependant...

Nous ne pouvons interpréter au juste ce que pensoit alors miss Western; mais madame Miller, moins embarrassée qu'elle, profita de ce moment. Elle laissa la lettre sur un coin de la toilette, et se hâta de quitter Sophie, après avoir demandé une permission de revenir dans la maison, qui ne fut ni accordée ni refusée.

Le billet ne resta sur la table que jusqu'à ce qu'on eût perdu de vue madame Miller. Sophie alors l'ouvrit et le lut.

Cette lecture ne réhabilita pourtant point notre héros dans l'esprit de son amante. Après mille aveux d'être peu digne d'elle, accompagnés de toutes les expressions du désespoir, l'affligé

Jones faisoit autant de protestations d'une fidélité éternelle, et ne se justifioit pas sur la lettre de mylady Bellaston. Il jurôit seulement, à supposer qu'il fût un jour assez heureux pour revoir Sophie, qu'il lui expliqueroit tout ce mystere de façon à se rendre digne de sa clémence. Il finissoit enfin en désavouant fortement qu'il eût jamais songé à épouser mylady Bellaston.

Plus Sophie relisoit cette lettre, plus cette énigme s'embrouilloit à ses yeux, et moins elle trouvoit jour à excuser le pauvre Tom. Elle le crut par conséquent toujours coupable. Il est vrai que son ressentiment se trouvoit si bien partagé entre lui et mylady Bellaston, que Sophie ignoroit alors lequel des deux méritoit le mieux toute sa haine.

Cette dame devoit malheureusement dîner le jour même avec la tante

Western; elles devoient toutes les trois aller à l'opéra, et de là à l'assemblée chez mylady Hachet. Sophie eût bien voulu pouvoir se dispenser de tout cela : mais elle craignoit de désobliger sa tante; et la candeur de notre héroïne ne lui avoit pas encore permis d'imaginer que l'on pût faire la malade.

Sa toilette finie, elle descendit donc, à-peu-près disposée à affronter tous les ennuis d'une telle journée. Elle fut en effet assez désagréable pour elle, surtout par les railleries piquantes qu'elle eut plus d'une fois à essuyer de la part de mylady Bellaston, et auxquelles l'abattement où se trouvoit Sophie lui permettoit peu de répondre.

Pour comble d'infortune, mylord Fellamar étoit à l'opéra: il vint d'abord à elle, et la suivit à l'assemblée. Il est vrai que la musique d'un côté, et les cartes de l'autre, sembloient devoir faire quelque espece de diversion aux

peines de cette tendre amante. Mais le lord étoit auprès d'elle : et telle est la délicatesse du sexe ! la seule présence d'un homme à prétentions , et qui n'est point aimé , suffit , en quelque endroit que puisse être cet homme , pour mettre une femme mal à son aise.

La nuit vint enfin terminer les désagrémens de cette éternelle journée. Laissons notre héroïne dans les bras du repos , si tant est qu'elle le trouve ; et suivons notre histoire , qui , si je ne me trompe , est parvenue au point de quelque grand événement.

C H A P I T R E V I I .

Scene intéressante entre M. Alworthy et madame Miller.

MADAME Miller , dans une longue conversation qu'elle eut avec M. Alworthy , à son retour du dîner chez M. Western , trouva l'occasion de lui apprendre le malheur qu'avoit eu M. Jo-

nes de perdre tout ce qu'il avoit reçu des bontés de son bienfaiteur, dès le jour même qu'il avoit été renvoyé du château. Elle ajouta à cette relation toutes les infortunes que cette perte avoit depuis causées à notre héros, et dont elle avoit été amplement instruite par le fidele historien Partridge. Elle détailla ensuite toutes les obligations qu'elle avoit à Tom, en cachant cependant certaines particularités qui pouvoient nuire à la réputation de la petite Nancy, et avec autant de soin que si elle eût parlé devant un juge expressément chargé de faire le procès à sa fille.

M. Alworthy répondit à tout cela, qu'il étoit peu de caracteres assez complètement vicieux pour être dépourvus de toutes especes de bonnes qualités. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, et quelque pervers que votre ami soit à mes yeux, j'aime votre reconnoissance;

j'oublierai même le passé : mais ne m'en parlez plus. C'est sur l'évidence même, que j'ai cru m'en devoir détacher : et je vous prie, pour la dernière fois, d'en être convaincue.

Eh bien, monsieur, je vous en crois, dit madame Miller : mais le temps, si le ciel aime la justice, dévoilera sûrement bien des choses ; et vous reconnoîtrez sans doute un jour que ce pauvre garçon méritoit cent fois mieux vos bontés que d'autres gens que je ne nomme pas.

Madame ! s'écria M. Alworthy avec émotion, je ne veux rien entendre contre la probité de mon neveu ; et s'il vous arrive jamais de vous échapper sur son compte, je quitte au même instant votre maison. J'ai bien étudié Blifil, madame ; son caractère est aussi bon que respectable : je vous répète même encore qu'il a poussé les sentiments envers votre homme jusqu'au point de se

rendre coupable, en me cachant trop long-temps des faits dont la noirceur méritoit toute mon indignation. L'ingratitude, en un mot, de votre protégé est de tous ses vices celui qui m'irrite le plus : j'ai même lieu de croire qu'il avoit un complot tout formé pour supplanter mon neveu, et me forcer à le déshériter.

Soyez certain, monsieur, s'écria madame Miller épouvantée (car, quoique la physionomie de M. Alworthy fût celle de la candeur même, son front irrité n'en inspiroit pas moins l'effroi), soyez certain, dit-elle, que je ne vous parlerai plus d'un neveu sur le compte duquel vous croyez avoir droit de penser si bien. D'ailleurs cette conduite me conviendrait très peu, sur-tout lorsqu'il s'agit d'un homme qui vous appartient de si près. Mais aussi, monsieur, vous ne devriez pas, non ! vous ne devriez pas trouver mauvais que je

fasse des vœux pour un pauvre garçon que j'aime. Car j'ose encore l'appeler ainsi devant vous ; et je ne l'eusse autrefois point osé. Combien de fois ne vous ai-je pas entendu l'appeller du tendre nom de fils ! Combien de fois ne m'avez-vous pas tenu sur son sujet tous les propos d'un père ! Non , monsieur, non , je n'oublierai jamais tout ce que vous m'avez répété mille et mille fois de sa beauté , de ses talents , de ses vertus , de son bon cœur et de sa générosité... Non , je ne saurois l'oublier : je trouve en lui tout ce que vous m'en aviez dit ; c'est dans ma propre cause que j'en ai fait l'expérience : il a secouru , il a protégé , il a sauvé ma pauvre famille..... Pardonnez à mes pleurs : hélas ! je les crois légitimes , puisqu'il a mérité votre disgrâce ; puisque votre amitié (oui , je le sais , monsieur , et j'en suis sûre) est un bien plus précieux pour lui que la vie même !.... Puis-je

trop déplorer son sort? Ah! dussiez-vous avoir un poignard tout prêt à me percer le cœur; non, je ne gémirois pas moins du malheur d'un homme que vous aimâtes autrefois, et que je veux aimer toujours.

M. Alworthy, quoiqu'un peu ému de ce discours, n'en marqua pourtant aucun ressentiment. Allons, dit-il, madame, en la prenant affectueusement par la main, parlons de votre fille. Je ne puis condamner la joie que vous inspire un mariage dont les apparences sont aussi avantageuses pour elle: mais vous savez que tout dépend ici de la réconciliation du fils avec le pere. Je connois M. Nightingale; nous avons eu jadis affaire ensemble; et je crois qu'il m'estime. Je veux lui faire une visite, et tâcher de l'amener à la raison. Je le crois fort entier, fort absolu dans ses idées. Mais, attendez du qu'il s'agit ici d'un fils unique, et que le ma-

riage est fait, peut-être pourra-t-on l'abattre; et j'y vais employer tous mes soins.

Madame Miller, en exprimant l'excès de sa reconnaissance à M. Alworthy, ne put se dispenser de retomber sur ce qu'elle devoit à Jones. C'est à lui, dit-elle, monsieur, que je dois le bonheur d'éprouver encore aujourd'hui l'effet de vos bontés pour moi dans cette grande occasion...

M. Alworthy l'arrêta; mais le cœur de ce digne seigneur n'étoit pas fait pour être choqué des effets du principe vraiment noble qui faisoit agir, et même involontairement, cette bonne femme. Nous croyons également, si le nouveau malheur qui venoit d'arriver à Tom n'eût pas réveillé l'ancien ressentiment de son bienfaiteur, que M. Alworthy eût été beaucoup plus touché du récit d'une action que la malice la plus noire ne pouvoit imputer à au-

cun motif tant soit peu suspect.

Cette conversation duroit depuis plus d'une heure , lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée de M. Blifil , et d'un autre personnage qui n'étoit rien moins que M. Dowling , ce procureur dont nous avons déjà parlé plusieurs fois , maintenant grand favori de M. Blifil , et que M. Alworthy , à la sollicitation de son neveu , avoit depuis peu fait son intendant. On l'avoit recommandé à M. Western , qui lui avoit promis chez lui le même office , dès qu'il seroit vacant ; et il étoit en attendant employé à terminer quelques affaires que ce dernier avoit à Londres.

M. Dowling ne faisoit que d'arriver dans la capitale ; et il avoit saisi cette occasion pour apporter quelque argent à M. Alworthy. Mais , comme tout ceci n'est pas digne de figurer dans notre histoire , nous laisserons ensemble l'oncle , le neveu et le procureur ,

pour passer à quelque chose de plus intéressant.

CHAPITRE VIII.

Matieres diverses.

AVANT que de rejoindre M. Jones , nous avons encore un coup-d'œil à jeter sur Sophie.

Quoique cette jeune demoiselle eût mis sa tante au point de ne plus la gêner avec la même attention , madame Western n'en étoit pourtant pas moins bien intentionnée pour le lord Fellamar. Son zele pour ce lord s'étoit même fortifié par les insinuations de mylady Bellaston , qui , affectant d'être très-satisfaite de la conduite mesurée de Sophie envers cet amant , exhortoit la tante à profiter de ces dispositions paisibles pour précipiter le mariage , et de façon que notre héroïne se trouvât tout-à-coup engagée , sans avoir eu le temps d'y réfléchir. C'étoit ainsi ,

suivant mylady Bellaston , que les trois quarts des mariages des gens de condition se faisoient tous les jours. Proposition vraie peut-être, et qui, en ce cas, peut servir à rendre raison de la tendresse mutuelle des heureux époux de ce siècle.

• Cette dame en avoit parlé sur le même ton à mylord, qui avoit adopté son sentiment; et ce jour même avoit été choisi du consentement de madame Western pour une entrevue particulière entre les deux jeunes amants.

Sophie, informée de la visite dont elle étoit menacée, prétendit en vain l'éviter : sa tante exigea cette preuve de son obéissance avec un ton si supérieur, que miss Western sentit qu'il falloit absolument se soumettre.

Si les conversations de ce genre étoient plus intéressantes, nous pourrions peut-être nous étendre sur celle-ci. Nous dirons seulement que my-

lord, après mille protestations de la tendresse la plus pure et la plus ardente, commençoit à désespérer de pouvoir obtenir une réponse de Sophie, lorsque, les yeux baissés, et d'une voix entrecoupée, elle lui dit ces mots : Rendez-vous justice, mylord; rappelez-vous vos premiers procédés, et comparez-les à votre langage.

Hélas ! s'écria-t-il, mes torts seroient-ils donc irréparables ? et ne me reste-t-il aucun espoir d'expier mon offense ? Ce que l'excès de mon amour m'a fait si mal-à-propos entreprendre, m'a-t-il donc pour jamais déshonoré dans votre esprit ? et ne suis-je plus à vos yeux qu'un insensé, qu'un extravagant, qu'un objet méprisable ?..... Parlez, madame, prononcez mon arrêt.

Mylord, lui dit Sophie, vous pourriez encore m'obliger ; vous pourriez même encore compter sur ma recon-

naissance. = Hâtez-vous, s'écria vivement l'amoureux lord, hâtez-vous, madame, de me rendre assez fortuné pour pouvoir vous obéir ! = Mylord, répliqua-t-elle les yeux toujours fixés sur son éventail, vous savez sans doute les chagrins que votre prétendue inclination pour moi m'attire depuis quelques jours ? = Pouvez-vous être assez cruelle, interrompit Fellamar, pour la traiter de prétendue ? = Oui, mylord, répondit Sophie : on n'aime point, on ne peut en effet aimer une femme qu'on persécute ; et les protestations les plus tendres sont toujours à ses yeux de nouvelles insultes. Vos prétentions sur un cœur qui ne peut être à vous causent tous mes malheurs : vous ne l'ignorez pas, mylord, et vous n'en abusez pas moins de vos avantages. = Qui ? moi, madame ! s'écria Fellamar ; moi capable de vous persécuter ! tandis que votre gloire et vos vrais intérêts sont

les seuls objets qui m'animent ! tandis que je n'ai d'autre espoir ni d'autre ambition que de mettre à vos pieds mon nom, mon rang, ma fortune et moi-même !

Eh ! c'est de là précisément, lui dit Sophie, que vous tirez ces avantages dont je me plains : ce sont tous ces objets, très indifférents à mes yeux, qui ont ébloui mes parents. Encore un coup, mylord, il n'est qu'un seul moyen de m'obliger et de regagner mon estime..... Devenez généreux ; cessez de tourmenter une innocente créature qui ne vous offensa jamais, et de conserver un espoir qui, dussé-je devenir cent fois plus malheureuse encore, ne peut jamais être rempli.

Au moment où miss Western parloit avec une fermeté qui lui étoit si peu ordinaire, la tante, en entrant tout-à-coup dans l'appartement, le teint enflammé, l'œil brûlant de colere.... Je

suis humiliée, mylord, s'écria-t-elle, et je gémis pour vous de la façon dont on ose ici vous traiter.... Sachez pourtant, mylord, que la famille entière est pénétrée de l'honneur que vous lui faites ; et vous, mademoiselle, qu'il vous sied mal d'être jusqu'à ce point rebelle à vos parents....

Ici le lord Fellamar crut devoir intercéder pour la pauvre Sophie ; mais madame Western exhala l'aigreur de son ressentiment , de façon que notre héroïne toute en larmes prit enfin le parti de se retirer dans son cabinet.

Mylord , aussi honteux que vraiment affligé de l'aventure , malgré les promesses et les encouragements qu'il reçut de madame Western, ne tarda pas à prendre congé de cette dame pour aller réfléchir un peu plus de sang froid sur le parti qu'il avoit à prendre.

Il seroit maintenant assez naturel de faire passer madame Western dans

le cabinet de sa niece , à qui vraisemblablement elle n'a pas encore dit tout ce qu'elle avoit sur le cœur : mais nous avons , par préférence , à rendre compte d'un événement fâcheux tout fraîchement arrivé , et qui seul avoit occasionné l'entrée subite et tumultueuse de cette dame dans la chambre de Sophie à l'instant même où cette fille , comme nous l'avons vu , parloit un peu haut à mylord.

Le lecteur saura donc que la nouvelle femme de chambre de Sophie avoit été recommandée par lady Bellaston , chez qui elle avoit servi. Cette fille , qui avoit eu ordre de veiller sur toutes les démarches de sa maîtresse , et qui s'en acquittoit très dignement , avoit reçu ses instructions , de qui ? le dirons-nous ? de madame Honora elle-même ! de cette fidele suivante de Sophie , qui , gagnée par les caresses de mylady Bellaston , ne connoissoit plus qu'elle sur la terre.

La tante Western avoit donc été informée par Betty de la visite de madame Miller à Sophie, et de tout ce qui s'étoit passé concernant la lettre de Jones; et cette fille, après avoir été louée et récompensée de son zèle, avoit eu ordre, au cas que la Miller revînt, de l'introduire chez la tante.

Or l'hôtesse étoit malheureusement revenue dans le temps même que Sophie étoit aux prises avec le lord; et madame Western, en lui laissant croire que sa niece l'avoit instruite de tout ce qui s'étoit passé dans la visite de la veille, n'avoit pas eu de peine à tirer de la bonne femme tout ce qu'elle avoit voulu relativement à Tom et aux projets qu'il avoit conçus. Cette découverte n'avoit pas été plutôt faite, que la tante, en changeant tout-à-coup de langage, avoit congédié madame Miller, et l'avoit assurée non seulement que Sophie ne répondroit point

à la lettre, mais qu'elle ne prétendoit plus revoir la porteuse de semblables messages, &c.

Ceci avoit d'abord ému la bile de la tante ; mais sa colere avoit été portée au comble, lorsqu'en passant dans la chambre à côté de celle où étoient les deux amants, elle avoit entendu la façon décidée dont Sophie parloit au lord Fellamar.

Ce seigneur ne fut pas plutôt sorti, que madame Western retourna chez Sophie, et l'accabla des reproches les plus amers sur l'abus de la confiance qu'on avoit daigné avoir en elle.

Voilà donc l'effet de vos promesses ! s'écria-t-elle en entrant. C'est donc ainsi, mademoiselle, que vous avez rompu tout commerce avec un homme que vous juriez encore hier de ne revoir jamais !

Moi, madame ! répondit Sophie : oh ciel ! de quoi m'accusez-vous ?

Oserez-vous nier, répliqua la tante, d'avoir reçu une lettre de lui ?

Une lettre, madame ! lui dit la niece un peu déconcertée.

Il n'est pas trop poli , mademoiselle , repartit la Western , de répéter ainsi mes propres mots.... Oui , une lettre ; oui , encore un coup , une lettre , mademoiselle.... et je prétends la voir dans le moment.

Le mensonge est indigne de moi , madame , lui dit Sophie . J'ai reçu une lettre , il est vrai ; mais sans l'avoir souhaitée : je pourrois dire même sans mon consentement.

Vous devriez du moins rougir , s'écria la tante , en osant convenir de l'avoir reçue . Mais où est-elle ? Je veux enfin et je prétends la voir.

Sophie , effrayée de cet ordre , voulut en vain trouver une réponse . Elle feignit de chercher la lettre , et jura enfin qu'elle n'étoit pas dans sa po-

che : ce qui étoit très vrai. Sur quoi la terrible Western perdant tout-à-coup patience : Finissons , mademoiselle , s'écria-t-elle. Un mot , et rien de plus... Voulez-vous épouser mylord ?

Je vous l'ai déjà dit , madame , répondit fermement Sophie..... Je ne l'épouserai jamais.

Eh bien , ingrate , lui dit la tante avec un serment très ignoble , préparez-vous à retourner dès demain chez votre pere.

Sophie , à ces mots effrayants ; essaya vainement d'apaiser , ou du moins de suspendre l'effet du courroux de madame Western. Rien ne put la toucher.

C H A P I T R E I X.

Aventures de Jones dans la prison.

TOM avoit passé tristement plus de vingt-quatre heures en attendant le retour de M. Nightingale. Ce n'est

pourtant pas que cet aimable jeune homme eût oublié son ami malheureux : tout ce temps avoit été employé à son service.

Mais ayant appris que les seuls vrais témoins du combat de Jones avec M. Fitz-Patrik étoient de l'équipage d'un vaisseau de guerre actuellement à Depfort, il s'y étoit rendu. On lui avoit dit que deux de ces gens-là, actuellement à terre, étoient à boire avec un autre personnage dans un cabaret près d'Aldersgate, où effectivement il les avoit trouvés.

En arrivant en hâte à la prison, il demanda à parler en particulier à Tom; et dès qu'ils furent seuls... Ô mon ami! dit-il en prenant Jones par la main, mes nouvelles ne sont pas bonnes : je vous le dis en gémissant; mais tel est mon devoir.... Ah ! je l'ai bien prévu, s'écria Tom, le pauvre Fitz-Patrick est mort.... J'espere encore que non,

répondit l'autre ; il vivoit ce matin : mais j'aurois tort de vous flatter ; sa blessure , si j'en crois tout ce qu'on m'a dit , n'en est pas moins mortelle. Quoi qu'il en soit, vous n'avez pourtant guere à craindre, mon cher Tom, si l'affaire est exactement telle que vous l'avez racontée. Parlez-moi donc vrai, mon ami ; c'est un autre vous-même qui vous en prie : car si vous supprimez la moindre circonstance, je tremble , je frémis de vous l'annoncer..... mais vous êtes perdu.

Ah cher ami ! que vous ai-je donc fait ? s'écria Jones , et pourquoi me percer le cœur par un si cruel soupçon ?

Calmez-vous , reprit Nightingale , vous allez tout savoir. Après les recherches les plus exactes , j'ai enfin rencontré deux de vos principaux témoins. Je vous l'apprends avec douleur : mais leur récit ne cadre point

avec le vôtre ; ils vous chargent tous deux. C'est vous, disent-ils, qui fûtes l'agresseur ; c'est vous qui portâtes le premier coup.

En ce cas, s'écria douloureusement Tom, ils sont injustes envers moi. Non seulement je fus frappé le premier ; mais, qui plus est, je jure sur mon ame de ne m'être pas attiré cette insulte. Quel intérêt ont donc ces malheureux de m'accuser si fausement ?

C'est justement ce que j'ignore ; et si vous-même n'y concevez rien ; si votre ami le plus sincère cherche en vain le motif qui les engage à vous calomnier, que pourra dire, que pourra croire un juge dont le devoir est d'être indifférent et de n'entendre que la loi ? Je les ai mille fois interrogés. Celui qui étoit avec eux, et que je crois un courtier de marine, leur a aussi représenté les conséquences d'une pareille déposition : les cruels ont toujours

persisté ; ils ont même promis de la confirmer par serment. Au nom du ciel , mon cher ami ! rappelez-vous bien toutes les circonstances de ce funeste événement ; il en est temps encore : craignez de vous y résoudre trop tard..... Je serois au désespoir de vous choquer : mais la rigueur des loix peut ne pas vous être connue. Quels que soient les motifs , elles condamnent presque toujours celui qui frappe le premier.

Hélas ! cher Nightingale , s'écria le désolé Tom , quel intérêt peut avoir un malheureux tel que moi de déguiser la vérité ? Eh ! pensez-vous d'ailleurs que je consentisse de vivre avec la réputation d'un infâme assassin ? Si j'avois autant d'amis , hélas ! que j'en ai peu , serois-je assez hardi pour les prier de protéger un criminel qui se croiroit trop indigne de leur pitié ? Croyez-moi , croyez-moi , dis-je , je

n'ai point cet espoir ; le seul qui me reste est dans un autre juge : si j'en suis digne, il me protégera.

M. Nightingale , ébranlé par la fermeté de Jones , recommençoit à le croire innocent lorsque madame Miller parut avec les mauvaises nouvelles que nous savons déjà du succès de son ambassade.

Eh bien ! s'écria dans cet instant Jones d'un ton véritablement héroïque , le sort peut maintenant épuiser sur moi sa colere : la vie n'est plus à mes yeux qu'un fardeau..... Calmez-vous , mes amis : si le ciel veut que je porte en effet la peine d'un crime involontaire , je me flatte du moins qu'il daignera peut-être un jour faire éclater mon innocence.

Cette scene se soutenoit dans le plus grand pathétique , lorsqu'un guichetier vint annoncer une dame qui vouloit parler à Jones.

Ce message l'étonna : il ne connoissoit pas de femmes de qui il dût attendre une visite dans un pareil endroit. Cependant , comme il n'avoit pas de raison pour se dispenser de la recevoir, madame Miller et M. Nightingale prirent congé de lui ; et la dame fut introduite dans le donjon du prisonnier.

Si jamais cet infortuné fut véritablement surpris , ce fut au moment que , jettant les yeux sur cette femme , il la reconnut pour madame Waters. Mais , quel que soit son étonnement , songeons d'abord à celui du lecteur , qui probablement n'attendoit pas là non plus cette dame.

On se rappellera ce qu'elle est : ses galanteries sont connues ; et l'on n'a sans doute pas oublié qu'après toutes les aventures de l'hôtellerie d'Upton , elle étoit montée en carrosse avec MM. Fitz-Patrick et Machlachland

pour se rendre avec eux à Bath.

Disons donc maintenant que M. Fitz-Patrick, veuf à regret d'une épouse vivante, avoit trouvé madame Waters aimable ; et qu'elle n'avoit pas cru devoir refuser à cet époux disgracié toutes les petites consolations qui dépendoient d'elle.

Ils étoient arrivés ensemble à Londres depuis peu de jours ; et M. Fitz-Patrick, qui n'avoit pas jugé à propos de lui rien dire de ses projets contre sa femme , encore moins de l'envie qu'il avoit de se battre avec Jónes, s'il le rencontroit , avoit gardé pour lui tous ces secrets, jusqu'au moment où on l'avoit rapporté presque mourant de sa blessure.

M. Fitz-Patrick étoit naturellement orateur , mais souvent obscur dans ses narrations. Dans une circonstance si critique , il s'étoit trouvé encore un peu moins lumineux que de coutume ;

et il avoit fallu du temps à madame Waters pour comprendre un peu clairement que celui qui avoit blessé M. Fitz-Patrick étoit ce même M. Jones qui l'avoit déjà blessée elle-même au cœur, et dont le souvenir n'étoit pas encore effacé de sa mémoire. Mais à peine avoit-elle été instruite de cet événement, et sur-tout de l'emprisonnement du pauvre Tom, que laissant M. Fitz-Patrick aux soins de sa garde, elle s'étoit hâtée d'accourir à Newgate.

L'air de gaieté qu'elle apportoit dans cette prison fut tout-à-coup déconcerté par la physionomie sombre et abattue de M. Jones, qui, dès qu'il l'aperçut, recula deux pas en arrière. Je pardonne à votre surprise, lui dit-elle en s'asseyant; vous ne m'attendiez sans doute pas dans un endroit où je crois que peu d'hommes reçoivent des visites de femmes, à moins que ce ne soit de leurs épouses..... Jugez, mon-

sieur Jones, de ce que vous pouvez sur moi ! Je n'imaginois guere, quand nous nous séparâmes à Upton , que nous dussions nous retrouver ici.

Madame , lui dit le prisonnier , je sens tout cé que je vous dois : on suit rarement les infortunés , et sur-tout jusques dans ces lieux.

Je vous proteste , s'écria-t-elle , que j'ai peine à reconnoître en vous ce même monsieur Jones qui m'avoit paru si aimable ! Quoi ! votre visage est plus triste encore que votre appartement !.... Eh ! quel est donc l'état de vos affaires ?

Je pensois, madame, en vous voyant entrer ici, que vous en étiez mieux instruite..... Bon ! interrompit-elle, vous voilà bien alarmé ! Est-ce pour avoir un peu régenté un brutal ?.. Quoi ! le mal est-il donc si grand ?

Tom parut assez peu content de cette gentillesse , et marqua le plus

grand regret de ce qui lui étoit arrivé. Sur quoi la dame en l'interrompant de nouveau : Puisque là chose , lui dit-elle , vous tient si fort au cœur , je veux vous consoler. Votre homme n'est pas mort ; et je suis à-peu-près sûre qu'il n'est pas même en danger de mourir. Son premier chirurgien , il est vrai , un ignorant qui vouloit faire le capable , a fort exagéré le mal , pour que la guérison lui fît sans doute plus d'honneur : mais le chirurgien du roi , qui depuis peu voit le malade , en pense tout différemment , et nous répond presque de lui. Le hasard le plus singulier me fait trouver logée dans la maison de votre adversaire : je l'ai vu ; il vous rend justice. Il déclare à qui veut l'entendre qu'il n'a rien à vous reprocher ; que vous vous êtes battu en brave homme , et qu'il fut de tous points l'agresseur.

Ces nouvelles inattendues ayant consolé le prisonnier , il informa ma-

dame Waters de bien des choses qu'elle savoit déjà , et lui en apprit d'autres qu'elle ignoroit ; l'aventure du manchon , par exemple , et autres particularités de sa propre histoire , sans cependant jamais nommer Sophie. Il déplora ensuite ses égarements passés , qui tous , s'écrioit-il en soupirant , avoient eu de si funestes suites , qu'il se croiroit impardonnable , si désormais il ne vivoit et ne pensoit pas mieux.

Madame Waters , à qui ce ton moral ne sembloit pas tout-à-fait de saison , en fit d'abord quelques plaisanteries , que Tom ne goûta pas davantage. La visite de cette dame , à ce que nous pouvons présumer , pouvoit avoir un autre but : il fallut qu'elle se contentât d'être catéchisée ; et enfin éconduite avec toute la politesse dont M. Jones étoit capable. Elle se consola pourtant dans l'espérance que Tom , hors de prison , reprendroit , avec la

liberté, cet ancien enjouement et cette aimable vivacité dont le souvenir étoit encore si précieux pour elle.

Ainsi le surcroît de chagrin que la visite de M. Nightingale, avoit apporté au prisonnier fut en partie effacé par celle de madame Waters. Mais il n'étoit pas moins affligé du rapport que lui avoit fait madame Miller. Ce qu'elle lui avoit appris cadroit si bien avec la lettre qu'il avoit reçue de Sophie, qu'il ne lui paroissoit plus douteux que celle dont il avoit chargé la bonne hôtesse n'eût été livrée à la tante. Par conséquent plus d'espoir : Sophie ne l'aimoit plus ; Sophie le méprisoit ; Sophie l'avoit abandonné !... Tout ce que cette idée jetta de trouble et d'ennui dans son ame ne pouvoit être égalé que par le nouveau coup de foudre que lui réservait la fortune.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Contenant environ six jours.

CHAPITRE PREMIER.

Événement tragique.

TANDIS que Tom se livroit tout entier à la noirceur de ses pensées , Partridge, l'œil égaré, la pâleur sur le front, et se soutenant à peine, vint se présenter devant lui.

Qu'as-tu ? lui dit notre héros. Jamais spectre , je crois , n'eut l'air plus effrayant que toi !

Monsieur, lui dit Partridge d'une voix altérée et tremblante, daignez ne pas vous irriter... Je n'ai point écouté la conversation que vous venez d'avoir : mais j'étois dans la chambre prochaine ; et plût au ciel que j'en eusse été bien loin ! = Que veux-tu dire ? interrompit Jones : de quoi donc s'agit-il ?

De quoi, monsieur? répondit l'autre.... Juste ciel! cette femme qui sort d'ici... ne la vîtes-vous pas à Upton?

Sans doute, lui dit Tom... Eh bien, qu'en induis-tu?

Est-ce bien vraiment avec elle que vous passâtes la nuit dans cette hôtellerie? lui dit le pédagogue en frémissant. = Hélas! s'écria Tom, pourquoi me rappeler des si coupables erreurs?... à quel propos? = De grace, monsieur, reprit Partridge, répondez-moi précisément.... Est-il bien vrai... est-il constant que ce soit avec elle que mon maître...?

Ami, que te sert-il de renouveler mes remords? Ne t'ai-je pas déjà tout avoué?

En ce cas, s'écria douloureusement Partridge, puisse le ciel avoir pitié de nous!... Ou je n'existe pas, ou cette femme est votre mere.

Glacé d'épouvante et d'horreur,

Tom, à ces mots, devint plus pâle et plus défiguré que Partridge même. Tous deux étoient debout, tous deux se regardoient d'un œil farouche, tous deux étoient muets.

Tom, enfin reprenant ses sens, n'articula qu'en bégayant : Oh ciel ! ah dieu !... Eh quoi ! se pourroit-il ?.. Parle, Partridge... Explique-toi... ou plutôt, tais-toi pour jamais....

Ah monsieur ! s'écria Partridge, le cœur me manque.... Mais, hélas ! ce que je vous dis n'est, en effet, que trop réel.... Cette femme.... oui, la même qui sort d'ici... oui, cette malheureuse est votre mere.... Que je suis malheureux moi-même de ne l'avoir pas plutôt connue ! j'aurois pu prévenir ce crime. L'enfer seul a pu tout disposer pour l'accomplissement de cette exécrationnable aventure.

C'en est fait, ami ! s'écria Tom Jones ; la fortune a résolu ma perte, et m'a

conduit, par degrés, jusqu'aux portes du désespoir. Mais dois-je en accuser la fortune? Puis-je imputer mon malheur à d'autres qu'à moi-même? Tous ceux qui me sont arrivés ne sont-ils pas des suites naturelles de mes égarements, ou plutôt de mes vices?... Ô Partridge! ce que j'apprends de toi me confond et me désespère... Quoi! madame Waters!... Mais, hélas! puis-je en douter encore? Sans doute, elle ne t'est que trop connue..... S'il te reste quelque amitié pour moi, ou plutôt si tu me crois digne encore de ta pitié, cours, vole, ~~je~~ t'en prie, tâche de ramener ici cette coupable infortunée, que je n'ose appeler ma mère!.. Juste ciel! un inceste!.. Ah! malheureux! à quel horrible sort étois-je destiné!..

Les transports de sa douleur, ou plutôt de son désespoir, furent alors si violents, que Partridge ne crut pas devoir le quitter. L'épuisement succédant

pourtant par degrés à ce premier torrent de sa passion, il revint enfin à lui-même; et après avoir appris au bon Partridge qu'il trouveroit madame Waters dans la maison où logeoit M. Fitz-Patrick, il le chargea d'aller prier cette femme de revenir à l'instant même à la prison.

S'il plaisoit au lecteur, pour ne pas trop fatiguer sa mémoire, de retourner pour un moment à la scene de l'hôtellerie d'Upton, dans le neuvieme livre de cette histoire, il verroit mieux par combien d'incidents aussi naturels que singuliers le hasard avoit empêché que Partridge et madame Waters se rencontrassent pendant un jour entier qu'ils avoient passé dans cette hôtellerie.... Que d'exemples de ce genre on voit dans le cours de la vie ! Que d'événements importants naissent à chaque instant, sous nos yeux, des circonstances les moins remarquables ! Un

œil éclairé, sans doute, en voit déjà plus d'une preuve dans cette véritable histoire.

Après deux ou trois heures de recherches, Partridge revint trouver son maître, sans avoir rencontré madame Waters ; et le malheureux Tom retomboit dans le désespoir, lorsqu'on lui apporta cette lettre.

« MONSIEUR,

« Depuis que je vous ai quitté, j'ai
« rencontré un homme qui m'a dit des
« choses qui vous concernent, et dont
« je suis aussi surprise que vivement
« pénétrée. Mais n'ayant pas le loisir
« d'entrer maintenant dans un détail
« d'une telle importance, daignez suspendre votre curiosité jusqu'à notre
« première entrevue, qui ne sera retardée que jusqu'au moment où il me
« sera possible de sortir du logis.....
« Ô monsieur Jones ! que je ne pen-

« sois guere , lorsque je passai cette
 « heureuse journée à Upton ; que je ne
 « pensois guere , hélas ! que le souve-
 « nir de ce jour fortuné dût répandre
 « une amertume affreuse sur tout le
 « reste de ma vie ! Croyez pourtant que
 « je serai toujours sincèrement votre
 « infortunée JENNY WATERS.

P. S. « De grace , ne vous laissez
 « cependant point accabler par la dou-
 « leur ! M. Fitz-Patrick va de mieux en
 « mieux ; on ne craint plus rien pour
 « sa vie. Ainsi , quels que soient les cri-
 « mes dont vous ayez à gémir , l'homi-
 « cide , du moins , ne doit plus être de
 « ce nombre. »

Tom n'eut pas plutôt parcouru cette lettre , qu'elle lui tomba des mains , et qu'il retomba lui-même dans l'état le plus affreux. Partridge , l'ayant lue à son tour , éprouva presque les mêmes mouvemens qui déchiroient son maî-

tre. La situation déplorable de ces deux hommes n'est point du ressort de la plume : je la laisse au pinceau.

Tandis que l'un et l'autre, également muets, également inanimés du moins en apparence, se regardoient peut-être sans se voir, un guichetier parut, et qui, sans faire la moindre attention à ce que leurs physionomies auroient eu de frappant pour tout autre, annonça un homme qui demandoit M. Jones. C'étoit George, le garde-chasse.

Celui-ci, à qui les spectacles d'horreurs étoient moins familiers, n'eut besoin que de jeter les yeux sur Tom pour juger de l'état de son ame. Il l'imputa d'abord à sa funeste aventure, dont les circonstances n'étoient pas racontées favorablement pour notre héros dans la famille de M. Western ; d'où il conclut que M. Fitz-Patrick étoit sans doute mort, et que son ami Jones étoit par conséquent dans le cas

de faire bientôt une mauvaise fin. Cette pensée alarma fort le garde-chasse, qui, malgré la petite infidélité qu'il avoit faite à Tom, étoit naturellement compatissant, et conservoit encore la mémoire de tout ce que ce jeune homme avoit autrefois fait pour lui.

A ce triste spectacle, George eut peine à retenir ses larmes : son attendrissement se trouva même si sincère, qu'il offrit de bon cœur au prisonnier tout ce qu'il avoit d'argent comptant dans sa poche.

Tom, sensible à cette offre, l'en remercia tendrement, et l'assura qu'il ne lui manquoit rien ; sur quoi le garde-chasse devint bien plus pressant encore. = Allons, allons, mon cher maître ! s'écria-t-il, rappelez votre courage ; tout n'est peut-être pas désespéré. Êtes-vous le premier gentilhomme qui en ait tué un autre, et qui s'en soit fort bien tiré ?

Il ne s'agit plus de cela , lui dit Partridge ; M. Fitz-Patrick n'est ni mort ni mourant. Mon maître a bien d'autres chagrins ; et tes offres de service n'y peuvent rien. = Que sais-tu ce que je puis faire ? répondit George ; s'il s'agissoit de ma jeune maîtresse , j'aurois bien quelques petites choses à dire. = Que dites-vous , monsieur George ? s'écria Jones. Ne parliez-vous pas de ma Sophie ?.. Ma Sophie ! Ah ! que dis-je ? ah malheureux ! te convient-il de profaner encore ce nom ? = J'espere encore que vous l'aurez , répondit George... Eh ! pourquoi pas ? Oui , oui , monsieur , j'ai quelque chose à vous apprendre là-dessus. Madame Western , continua-t-il , vient de ramener madame Sophie chez son pere , et cela a produit un beau tapage. Je n'ai pu trop en démêler la cause ; mais mon maître et madame Western étoient fort en colere : elle est même sortie de chez

nous en déclarant qu'elle n'y reviendrait jamais. J'ignore le fin de tout ceci : ce que je sais, c'est que tout est redevenu tranquille dans la maison dès qu'elle en a eu le nez dehors. Robin, qui a servi le pere et la fille au souper, vient de m'apprendre qu'il n'a jamais vu notre maître de si bonne humeur avec notre jeune dame. Robin prétend même que M. Western a embrassé plus d'une fois miss Sophie, en lui jurant qu'à l'avenir elle seroit plus libre, et qu'il ne l'enfermeroit plus.

J'ai cru, monsieur, continua George, que cette nouvelle pourroit vous plaire ; et je me suis dérobé de la maison, quoiqu'il soit tard, pour venir vous l'apprendre.

Je vous en remercie, lui dit Jones. Tout indigne que je me crois d'oser à l'avenir lever les yeux sur cette incomparable fille, rien ne peut soulager mes maux comme la certitude de sa félicité.

Le reste de cette conversation n'étant pas assez important pour être rapporté, nous ferons mieux d'apprendre au lecteur par quel miracle imprévu le cœur de M. Western s'étoit de nouveau réchauffé pour sa fille.

Madame Western, en lui ramenant Sophie, avoit commencé par étaler tous les honneurs et le brillant de l'alliance refusée par sa niece avec le lord Fellamar. M. Western, dont le goût pour les lords est déjà suffisamment connu, avoit pris le parti de sa fille ; et cet affront avoit tellement choqué l'orgueil de la tante, que perdant de vue toute sa politique, elle avoit insulté son frere jusqu'au point de s'en faire insulter elle-même. Dans la chaleur de cette altercation, madame Western, un peu trop vivement poussée pour soutenir long-temps la partie, avoit oublié, ou n'avoit pas eu le temps, avant son départ, d'instruire son frere

de la lettre que Sophie avoit reçue de Jones : ce qui eût certainement produit un très mauvais effet pour notre héroïne.

Dès qu'elle fut sortie, Sophie, qui, autant par nécessité que par inclination, avoit jusques-là gardé le silence, remercia son pere de l'avoir défendue contre sa tante. Cette démarche avoit enchanté le bon homme. C'étoit pour la première fois, disoit-il, que Sophie se déclaroit en sa faveur contre madame Western : son amour-propre n'avoit jamais été flatté plus à propos. Il se rappelloit d'ailleurs les promesses qu'il avoit faites à M. Alworthy de ne plus violenter sa fille. Et tout ceci, joint à l'espérance qu'il avoit conçue d'être dans peu de jours défait de Tom; ne lui laissoit plus douter que Sophie ne dût enfin se laisser bientôt gagner par la douceur.

Il n'est par conséquent plus trop

étonnant que M. Western, pendant le souper qui suivit cette scène, se fût livré tout entier à la tendresse naturelle qu'il avoit pour sa Sophie ; tendresse à laquelle elle fut si sensible, qu'elle promit en pleurant à son pere d'employer toute sa vie à lui en marquer sa reconnaissance.

C H A P I T R E I I.

Visite de M. Alworthy au vieux M. Nightingale.
Étrange découverte.

LE jour suivant, M. Alworthy, conformément à la promesse qu'il avoit faite à madame Miller, fut rendre visite au pere de M. Nightingale, sur l'esprit duquel il avoit conservé tant d'empire, qu'après une conversation très vive, le vieux Crésus avoit enfin consenti de revoir son fils.

Cette visite occasionna un événement bien singulier, un de ces hasards dont les honnêtes gens sont en droit de

conclure que la Providence intervient quelquefois dans la découverte des forfaits les plus cachés , comme pour avertir les hommes de ne pas s'écarter des sentiers de la vertu , dussent-ils se croire sûrs de marcher toujours avec quelque sorte d'impunité dans les obscurs sentiers du vice.

M. Alworthy, en entrant chez M. Nightingale, avoit entrevu dans la cour George le garde-chasse : mais à peine y avoit-il fait attention ; et George ne croyoit pas même en avoir été reconnu.

Les deux vieillards étant pourtant tombés d'accord sur l'unique objet de leur conférence, M. Alworthy demanda par quel hasard George Scagrim étoit connu de M. Nightingale, et quelles bonnes affaires pouvoient attirer un tel homme chez lui.

Quelles bonnes affaires ? répondit Nightingale. Les siennes ne sont, par-

bleu! pas mauvaises. Croiriez-vous que ce drôle-là est parvenu, en cultivant une petite ferme de 30 livres sterling, à se faire un fonds de 500 guinées, dont il m'a fait dépositaire?

Qu'entends-je! s'écria M. Alworthy. Se peut-il qu'il vous ait fait une pareille histoire?

Doucement, mon ami, lui dit l'autre : l'histoire peut être fausse ; mais je suis bien sûr, moi, d'avoir à lui l'argent dont je vous parle en cinq billets de banque que j'ai promis de lui placer avec une bonne hypothèque, ou en quelque acquisition dans le nord d'Angleterre.

Les billets, à la prière de M. Alworthy, ne furent pas plutôt produits, qu'il en marqua le plus extrême étonnement. Il les reconnut d'abord pour ceux mêmes qu'il avoit ci-devant donnés à M. Jones, et en raconta toute l'histoire au vieux Nightingale.

Les frippons, les joueurs infidèles, les banqueroutiers, les usuriers, et autres suppôts de cette immense confrérie, ont toujours la probité dans la bouche : la mauvaise foi dans les affaires de la vie n'eut jamais contre elle-même d'orateurs plus véhéments. Le vieux banquier devint furieux en apprenant la trahison du garde-chasse ; et M. Alworthy pour le calmer eut besoin de toute son éloquence.

Il fut enfin arrêté entre eux que M. Nightingale garderoit l'argent et le secret jusqu'à ce que M. Alworthy le revînt voir, sauf à amuser George sous quelque prétexte, au cas qu'il revînt lui-même dans l'intervalle, soit pour employer ou pour retirer ses billets.

A son retour chez madame Miller, M. Alworthy la trouva fort affligée des mauvaises nouvelles qu'elle avoit apprises de son ami Jones. M. Alworthy lui fit part du succès de sa visite au

vieux Nightingale, la flatta d'une réconciliation entre le pere et le fils, et par conséquent du prochain bonheur de Nancy. Il instruisit aussi l'hôtesse d'un autre événement arrivé dans la même famille, c'est-à-dire de la fuite de mademoiselle Nightingale, cousine de son gendre, avec certain jeune ministre ; événement dont le vieux Nightingale étoit touché par rapport à son frere, et que l'on ignoroit encore chez madame Miller.

Le lecteur ne sauroit douter que cette bonne femme n'écoutât tout ceci avec autant de plaisir que de reconnaissance. Mais la peine que lui causoit le malheur de son ami Tom empoisonnoit toute sa joie..... Ma fille, ma famille entiere est sur le point d'être heureuse, répétoit à chaque instant son bon cœur, et le déplorable auteur de notre félicité touche au comble de l'infortune !

M. Alworthy, après lui avoir laissé le temps de savourer ces premières nouvelles, lui dit en rentrant qu'il avoit encore quelque chose d'agréable à lui apprendre. J'ai découvert, ajouta-t-il, certain trésor assez considérable appartenant à quelqu'un que vous aimez : je crains pourtant qu'il ne soit pas en situation de pouvoir en faire usage.

Ah monsieur ! j'ose encore espérer le contraire, s'écria madame Miller, sûre qu'il s'agissoit de son ami Jones.

Je m'en flatte de même, et de tout mon cœur, lui dit M. Alworthy : mon neveu m'a pourtant dit ce matin que cette affaire prenoit un mauvais tour.

= Ah ! grand Dieu ! s'écria madame Miller... Allons, monsieur, je me tairai. Jugez pourtant de mon supplice.

= Madame, lui dit M. Alworthy, vous pouvez parler ; vous me connoissez trop pour me croire capable d'injus-

tice ou de haine envers qui que ce soit. Quant à ce jeune homme , je serois charmé qu'il se justifiât totalement, et sur-tout de cette malheureuse affaire. Vous avez vu dès long-temps ma foiblesse pour lui. Le monde , vous le savez, m'en a même blâmé ; et si je m'en suis détaché, ce n'est en vérité pas sans cause... Croyez-moi, madame : je serois ravi de m'être trompé.

L'hôtesse alloit répliquer avec toute la vivacité qu'inspirent aux bons cœurs le zèle et la reconnoissance, lorsqu'un domestique vint l'avertir que quelqu'un l'attendoit en bas pour affaires.

M. Alworthy ayant alors fait appeler Blifil, on lui dit qu'il avoit été quelque temps dans sa chambre avec la personne qui lui tenoit ordinairement compagnie ; et M. Alworthy augurant que ce ne pouvoit être que M. Dowling, ordonna qu'on le fit venir.

Dès que ce procureur fut arrivé,

M. Alworthy, sans nommer personne, lui proposa la question des billets volés, et lui demanda son avis sur la façon dont le coupable pouvoit être puni. Dowling répondit qu'il le croyoit dans le cas d'être attaqué au criminel ; mais qu'attendu la délicatesse de la matière, il la trouvoit digne d'être consultée. Il ajouta qu'étant sur le point de sortir pour une consultation qu'on alloit faire chez M. Western au sujet d'une affaire assez importante, il pourroit, avec la permission de M. Alworthy, proposer la question aux avocats.

Ils raisonnoient encore sur cette affaire, lorsque madame Miller, entr'ouvrant la porte de la chambre, et y apercevant du monde, alloit se retirer. M. Alworthy la rappella, congédia le procureur, et reçut, avec l'hôtesse, la visite et les remerciements du jeune Nightingale. Mais à peine le gendre avoit-il commencé à exprimer sa recon-

noissance, que la belle-mere, l'interrompant tout-à-coup : Ah monsieur ! s'écria-t-elle, M. Nihgtingale a de bonnes nouvelles concernant le pauvre M. Jones. Il a été voir le blessé, qui non seulement est hors de danger, mais qui déclare que c'est lui-même qui a attaqué le prisonnier... Eût-on voulu qu'il se fût laissé battre ? Monsieur Alworthy l'eût-il voulu lui-même ?.... Parlez, parlez, mon cher Nightingale ; apprenez tout à M. Alworthy.

Le gendre, en confirmant ce qu'avoit dit sa belle-mere, raconta tout ce qu'il savoit, et finit par l'éloge de M. Jones... le meilleur cœur, s'écria-t-il, le plus pacifique, et le plus généreux des hommes !

'Ajoutez, monsieur, ajoutez, dit madame Miller, avec quelle tendresse, avec quels sentiments respectueux il nous a mille fois parlé de M. Alworthy ; la reconnoissance qu'il conserve

de ses bienfaits, et le regret mortel que ce pauvre garçon témoigne à chaque instant d'avoir été assez malheureux pour déplaire à celui de tous les hommes qu'il chérit et respecte le plus.

M. Nightingale, que la vérité, l'amitié, l'estime même, échauffoient à la fois, fit alors un tableau si touchant des sentiments de Tom, que M. Alworthy, qui d'abord avoit semblé ne l'écouter que par politesse, en parut enfin ébranlé.... Pardon, monsieur ! s'écria Nightingale qui s'appercevoit de son trouble, pardon si j'ose ici présumer un peu trop de moi-même en osant toucher une matiere dont je connois toute la délicatesse. = Eh ! pourquoi cela, mon cher gendre, s'écria madame Miller : faut-il craindre, faut-il jamais rougir en attestant la vérité ?

Elle a raison, monsieur, lui dit M. Alworthy, et j'applaudis de tout mon cœur à la générosité du vôtre. Plût au

ciel que vous me crussiez digne d'avoir un jour de pareils sentiments pour moi ! Je vous dirai bien plus : ce que je viens d'entendre sur le compte de cet infortuné jeune homme me touche, hélas ! et me plaît plus que vous ne pensez : personne sur la terre ne seroit plus ravi que moi de le retrouver innocent. Votre belle-mère, que dis-je ? tous ceux qui me connoissent sont témoins que jamais un fils n'eût pu m'être plus cher. Oui, monsieur, c'étoit un fils que je voyois en lui ; c'étoit un fils dont chaque jour je rendois grâce à la fortune ! Je me rappelle encore avec plaisir le moment où je le trouvai dans mon lit. Pauvre petite créature ! Quelle étoit sa situation ! Je crois encore sentir ses innocentes mains pressant et caressant les miennes ! Je l'aimois, monsieur ; oui, je l'aimois bien tendrement !

A ces mots, les sanglots couperent

la voix à M. Alworthy, et ses yeux se couvrirent de larmes.

Mais, comme la réponse de madame Miller peut amener quelque chose d'intéressant, nous nous interrompons nous-mêmes pour rendre raison du changement visible qui semble tout-à-coup s'être fait dans l'ame de M. Alworthy en faveur de notre héros. Ces sortes de révolutions, qui sont véritablement assez communes dans nos romans et dans nos piéces de théâtre, n'ont souvent d'autre cause que la nécessité de finir ou l'histoire ou la piéce, et sont même justifiées par des autorités très respectables. Cependant, quoique notre histoire puisse peut-être en valoir d'autres, nous n'userons de nos pouvoirs qu'avec modération, et jamais que lorsque la nécessité pourra nous y contraindre : ce que nous ne prévoyons pourtant pas encore devoir

arriver dans le cours de ce grand ouvrage.

Les dispositions actuelles de M. Alworthy se trouvoient donc fondées sur une lettre qu'il avoit reçue immédiatement avant que de rentrer chez son hôtesse, et que le lecteur curieux peut parcourir au commencement du chapitre suivant.

C H A P I T R E I I I.

Contenant deux lettres de différent style.

LETTRE DE M. SQUARE À M. ALWORTHY.

MON DIGNE AMI,

« JE vous mandai par ma dernière
« que les eaux ne m'étant pas favora-
« bles, on me les avoit absolument dé-
« fendues. Je vous apprends mainte-
« nant une nouvelle qui touchera peut-
« être plus mes vrais amis qu'elle ne
« m'a touché moi-même. Les docteurs

« Harrington et Brewster m'ont noti-
 « fié que je dois me disposer à la mort.

« J'ai lu , je ne sais où , que le véri-
 « table usage de la philosophie étoit
 « d'apprendre à mourir. Je ne démen-
 « tirai donc pas la mienne au point de
 « marquer la moindre surprise à la vue
 « d'une leçon que je suis censé avoir
 « étudiée si long-temps. J'avouerai ce-
 « pendant sans rougir qu'un seul cha-
 « pitre des livres saints l'enseigne beau-
 « coup mieux que tous les volumes de
 « philosophie tant ancienne que mo-
 « derne. L'assurance qu'ils nous don-
 « nent d'une autre vie est bien d'un
 « autre poids aux yeux de la raison,
 « que toutes les consolations tirées du
 « cours invariable de la nature , du
 « vuide ou de la satiété des plaisirs d'ici
 « bas , et de tous les autres lieux com-
 « muns des déclamateurs : remedes
 « vraiment topiques, quelquefois ca-
 « pables d'armer notre ame contre la

« douleur et contre la mort même,
« mais toujours insuffisants pour éle-
« ver notre courage, jusqu'à mépriser
« l'approche du moment fatal, bien
« moins encore pour nous le faire en-
« visager comme un bien aussi réel que
« désirable. Mon intention n'est pas
« d'insinuer que tous ceux que nous ap-
« pellons philosophes aient nié l'exis-
« tence d'un être suprême, ou l'im-
« mortalité de l'ame. Plusieurs d'entre
« eux ont entrevu, par les seules lumie-
« res de la raison, quelque espoir d'une
« autre vie : mais, pour parler sans pré-
« vention, cette lueur étoit si foible,
« si incertaine, et leurs espérances par
« conséquent si peu fondées, qu'on
« peut sans injustice les regarder au
« moins comme douteuses. Platon,
« dans son Phédon, finit par déclarer
« que ses arguments les plus forts ren-
« dent au plus son opinion probable ;
« et Cicéron lui-même semble moins

« convaincu de l'immortalité de l'ame,
 « qu'il ne paroît avoir envie de la croi-
 « re. Quant à moi, pour vous parler
 « avec franchise, je ne la crus jamais
 « fermement que depuis que je suis re-
 « devenu vraiment chrétien..

« Cette dernière expression vous
 « surprendra sans doute ; mais j'ose
 « maintenant vous assurer que c'est
 « depuis très peu de temps que j'ai
 « quelque espèce de droit de me qua-
 « lifier ainsi. L'orgueil philosophique
 « avoit enivré ma raison, et la sagesse
 « la plus sublime n'étoit à mes yeux
 « (aussi fascinés que jadis ceux des
 « Grecs) qu'une chimère méprisa-
 « ble.

« Le ciel enfin a daigné m'éclairer :
 « tandis qu'il en est temps encore, j'ai
 « connu mes erreurs. Sa divine lumie-
 « re, en me montrant la vérité, m'a
 « fait voir les bords de l'abîme où j'al-
 « lois me plonger.... Mais je sens que

« je m'affoiblis : je me hâte d'en venir
 « au principal objet de ma lettre.

« En parcourant des yeux ma vie
 « passée, rien n'excite plus mes re-
 « mords que l'injustice dont je me suis
 « rendu coupable envers ce pauvre in-
 « fortuné que vous aviez ci-devant a-
 « dopté pour fils. J'ai non seulement
 « contribué aux infâmes projets d'au-
 « trui, mais j'ai moi-même agi con-
 « tre lui avec la plus grande injustice.
 « Croyez-moi, cher ami, croyez-en-
 « la déclaration d'un mourant ; il a
 « été indignement et lâchement trahi.
 « Quant aux faits principaux pour les-
 « quels vous l'avez banni de votre pré-
 « sence, je vous jure solennellement
 « qu'il n'en étoit point coupable. Lors-
 « que l'on vous croyoit mourant, c'est
 « le seul de tous ceux qui habitoient
 « votre maison, et qui vivoient de vos
 « bienfaits, dont la douleur et les in-
 « quiétudes aient été véritablement sin-

« ceres : la joie seule qu'il témoigna de
 « votre convalescence a fourni l'occa-
 « sion de l'accuser auprès de vous à
 « quelqu'un dont l'ame vile étoit seule
 « capable d'imaginer un complot aussi
 « noir..... Mais j'oublie que mon but
 « est seulement de justifier l'innocent,
 « et non pas d'accuser le coupable.
 « Croyez - moi donc, encore un coup,
 « mon ami ; ce jeune homme a le ca-
 « ractere excellent, l'ame grande et
 « généreuse, et possède au plus haut
 « degré toutes les vertus capables d'il-
 « lustrer l'humanité. Il a quelques dé-
 « fauts sans doute : mais bien loin d'être
 « ingrat , bien loin d'avoir été ou
 « d'être jamais capable de manquer à
 « son bienfaiteur, je serois volontiers
 « garant, lorsque vous le chassâtes,
 « que son cœur saigna pour vous, et
 « beaucoup plus que pour lui-même.

« Des motifs purement humains
 « m'ont rendu assez foible, assez cri-

« minel pour vous avoir si long-temps
 « caché ce secret honteux. Nul motif
 « ne me guide aujourd'hui que le desir
 « de rendre hommage à la vérité, de
 « justifier l'innocent, et de réparer,
 « autant qu'il est en moi, tous les maux
 « que je lui ai causés. Je me flatte donc
 « que cette déclaration, non suspecte
 « par tant d'endroits, produira tout
 « l'effet que je souhaite, et rendra à
 « M. Jones toute la faveur dont il est
 « digne. C'est la seule consolation que
 « puisse encore espérer dans ce mon-
 « de, si tant est qu'il vive assez pour
 « la recevoir,

« MONSIEUR,

votre très obligé, très obéissant
 et très humble serviteur

« THOMAS SQUARE. »

Après cette lecture, la révolution
 subite des sentiments de M. Alyworthy

en faveur de notre ami Tom paroîtra sans doute moins surprenante. Il avoit pourtant reçu par le même courrier une autre lettre d'un style différent, et dont nous croyons devoir faire part au lecteur, avec d'autant plus de raison, que c'est, selon toute apparence, la dernière fois que nous aurons à parler du personnage qui l'a écrite.

L E T T R E D E M. T U A K U M
À M. A L W O R T H Y .

« M O N S I E U R ,

« Ce que me mande votre digne ne-
« veu des nouvelles infamies du pu-
« pille d'un athée tel que M. Square ,
« ne me surprend en aucune façon.
« Un meurtre, quel qu'il soit, ne m'é-
« tonnera jamais de la part d'un jeune
« homme infecté d'une doctrine si per-
« nicieuse ; et je prie ardemment le ciel
« que votre propre sang n'attire pas

« enfin sur ce malheureux l'arrêt d'une
« réprobation finale. Quelque vif que
« soit votre repentir en vous rappel-
« lant vos foiblesses en faveur d'un su-
« jet si peu digne de vos bontés ; quels
« que soient vos regrets d'avoir nourri
« et protégé ce monstre au préjudice
« de votre famille et de la dignité de
« votre caractere , je croirois manquer
« encore à ce qu'exige mon devoir, si
« je balançois à vous remettre sous les
« yeux l'effrayant tableau de vos er-
« reurs. Souffrez donc que je vous sup-
« plie de réfléchir sur le supplice bien-
« tôt prêt à tomber sur la tête d'un scé-
« lérat qui ne l'a que trop mérité. Et
« puisse cet exemple terrible vous te-
« nir désormais en garde contre le mé-
« pris que vous eûtes jadis, que vous
« avez peut-être encore, pour les avis
« d'un homme dont les vœux les plus
« ardents n'eurent jamais d'objet que
« votre félicité présente et future.

« Si ma main, prête à infliger une
 « correction légitime, n'eût pas cent
 « fois été liée par un esprit d'indul-
 « gence mal entendu, j'aurois extirpé
 « peut-être ces semences infernales que
 « j'ai vues germer dès l'enfance dans
 « l'ame de cet objet infortuné du cour-
 « roux céleste. Mais de si tristes véri-
 « tés ne peuvent aujourd'hui guérir
 « le mal.

« Je suis fâché que vous ayez si
 « promptement disposé de la cure de
 « Westerton : je me flattois d'être du
 « moins averti de vos desseins.... Vos
 « réflexions sur la pluralité des béné-
 « fices sont extrêmement judicieuses :
 « cependant si la pratique en étoit cri-
 « minelle, mille personnes respecta-
 « bles se garderoient sans doute de
 « l'approuver publiquement par leur
 « conduite. Si le vicaire d'Adergrove
 « mourroit aussitôt qu'on le pense, je
 « me flatte, si vous êtes bien convain-

« cu de mon sincere attachement pour
 « vous, que vous daignerez enfin son-
 « ger à moi.

« Je suis, monsieur,

votre fidele et humble serviteur

« ROGER TUAKUM. »

C'étoit pour la premiere fois que M. Tuakum avoit osé écrire avec ce ton d'autorité à M. Alworthy : aussi ne tarda-t-il pas à s'en repentir. C'est toujours ce qu'on voit arriver à ceux qui, comme lui, ont assez peu de discernement pour imputer à un excès de foiblesse ce qui n'est en effet qu'un excès de bonté, trop sublime pour être senti et apprécié par certaines âmes.

Il est vrai que M. Alworthy n'avoit jamais aimé Tuakum. Il lui connoissoit le cœur aussi mauvais que vain : il savoit que la piété même du personnage avoit presque toujours la teinte

de l'âpreté de son caractere. Mais c'étoit en même temps un excellent homme de lettres , et d'un zele infatigable pour l'éducation des deux jeunes gens. Ajoutons à ceci l'extrême austérité de sa vie et de ses mœurs, une probité intacte , et l'attachement le plus vif pour tout ce qui concernoit la religion : de sorte que , tout bien pesé , quoique M. Alworthy n'aimât ni n'estimât cet homme , il n'avoit pourtant pu se résoudre à renvoyer un précepteur dont le savoir et la vigilance ne pouvoient qu'être extrêmement utiles aux deux disciples. Élevés dans sa maison et sous ses yeux , il s'étoit en un mot cru capable de corriger dans ces jeunes cœurs ce que les préceptes de Tuakum pouvoient y jeter de principes défectueux.

C H A P I T R E I V.

Continuation de l'histoire.

Monsieur Alworthy, dans son dernier discours, s'étoit rappelé quelques idées favorables concernant Jones, qui lui avoient tiré des larmes. Madame Miller, qui s'en étoit aperçue, ne perdit pas l'occasion de servir son ami.

Ne cachez point votre attendrissement, monsieur ! s'écria-t-elle avec transport ; vos sentiments et vos bontés pour cet infortuné jeune homme sont trop connus pour les dérober à nos yeux. Tout ce dont on l'accuse est faux ; ces prétendus témoins de la querelle pour laquelle il est arrêté sont des infâmes gagnés sans doute par un rival : M. Nightingale a tout découvert ; et ce rival est même un lord, qui prétendoit, dit-on, faire enlever M.

Jones pour l'embarquer par force sur la flotte. Celui qui commandoit ces malheureux, l'officier même, quel'on dit être un galant homme, a tout découvert à mon gendre, et n'eût jamais prêté son ministère pour ce complot horrible, s'il n'eût pas regardé M. Jones comme un vagabond abandonné par ses parents. Tel est le caractere qu'on donnoit à ce pauvre garçon.

M. Alworthy , fort étonné de ce discours , protesta que tout en étoit nouveau pour lui. = Je le crois bien , monsieur ! s'écria la bonne femme ; cette histoire ne ressemble guere à celle que ces indignes faux témoins ont faite à votre procureur.

A quel procureur , madame ? répondit avec vivacité M. Alworthy. A quoi tend ce discours où je ne comprends rien ?

Ah monsieur ! lui dit l'hôtesse , que je vous reconnois bien là !....

M. Alworthy croit toujours devoir cacher ses bonnes actions. . . . Mais M. Nightingale, ici présent, a vu votre homme.

Quel homme, encore un coup, madame? Je ne vous entends pas.

Eh! votre procureur apparemment, monsieur! celui que vous avez envoyé pour prendre connoissance de l'affaire.

Vous me plongez dans de nouvelles ténèbres, lui dit M. Alworthy; et je ne conçois rien à tout ceci.

En ce cas, parlez donc, mon cher Nightingale, s'écria madame Miller; dites-lui tout ce que vous savez.

Oui, monsieur, lui dit ce jeune homme, il est très vrai que j'ai vu ce même procureur, qui sort d'ici, dans un cabaret d'Aldersgate avec deux des soldats gagnés par mylord Fellamar pour faire enlever M. Jones, et qui tous deux ont été témoins du fatal

combat où M. Fitz-Patrick a été blessé....

J'avoue , monsieur , interrompit madame Miller , qu'en voyant ici ce procureur il y a quelques instants ; j'avoue , dis-je , de l'avoir cru chargé par vous de s'informer de cette affaire. J'ai même fait part de mes soupçons à M. Nightingale.

M. Alworthy , de plus en plus frappé de la singularité de tout ceci , resta quelques instants muet... Ce que vous m'apprenez , monsieur , dit-il à M. Nightingale , est pour moi la chose du monde la plus surprenante. Êtes-vous bien certain de ne vous être pas trompé ? Est-ce bien le même homme que vous venez de voir ici ?

Oh monsieur ! j'en suis sûr , répondit Nightingale.

A Aldersgate ? s'écria M. Alworthy : quoi ! ce même procureur avec deux des prétendus témoins ? Oui ,

monsieur, lui dit l'autre; j'ai même été environ trois quarts-d'heure avec eux.

Et peut-on vous demander, continua M. Alworthy, quels étoient les propos du procureur? Savez-vous ce qui s'est passé entre lui et ces gens-là?

Non, monsieur, répondit Nightingale: ils étoient ensemble long-temps avant mon arrivée.... Le procureur a peu parlé en ma présence. Mais je vous dirai plus. Après avoir interrogé nombre de fois ces deux hommes qui me faisoient une histoire absolument contraire à celle que je tenois de M. Jones et de M. Fitz-Patrick même, et m'appercevant clairement que ces témoins étoient gagnés par quelques ennemis secrets, j'ai vu avec étonnement ce procureur parler en faveur de M. Jones, et exhorter ces deux misérables à ne rien soutenir en justice que la vérité pure et simple. C'est ce qui m'a

fait croire , et sur-tout en voyant ici ce même procureur , que c'étoit par vos ordres qu'il s'étoit transporté à Aldersgate.

Quoi ! dit madame Miller à M. Alworthy , n'est-ce pas en effet vous-même qui l'aviez chargé de cela ?

Je vous jure que non , répondit-il ; vous m'en apprenez la nouvelle.

En ce cas , mes yeux s'ouvrent , s'écria l'hôtesse : sur mon ame , je suis au fait... Je ne m'étonne plus de les avoir vus depuis peu si soigneusement enfermés ensemble... Ô mon cher Nightingale ! courez , je vous en supplie ; allez chercher ces malheureux témoins.... S'ils sont encore sur la surface de la terre , hâtez-vous de les retrouver.... Mais non , restez... J'y vais , j'y cours moi-même.

Madame , calmez-vous , de grace , lui dit affectueusement M. Alworthy. Faites seulement appeller M. Dow-

ling, s'il est encore là-haut; sinon, que mon neveu descende.

Madame Miller vola, et revint dire que le procureur étoit sorti, mais que M. Blifil alloit paroître.

M. Alworthy étoit moins enflammé que la bonne femme, dont toutes les facultés étoient en l'air pour l'intérêt de son ami. Il n'étoit pourtant pas exempt de quelques soupçons assez semblables à ceux qui agitoient l'hôtesse.

A l'arrivée de M. Blifil, M. Alworthy, d'un ton grave et accompagné d'un regard tel peut-être qu'il n'en avoit jamais lancé... Avez-vous, lui dit-il, quelque connoissance que Dowling ait vu quelques uns des témoins de la querelle de Tom Jones avec M. Fitz-Patrick?

Rien n'est si dangereux qu'une question imprévue pour un homme dont l'intérêt le plus sensible est de cacher

la vérité. Le mouvement soudain et violent du sang, qu'excite la surprise, cause presque toujours un dérangement, une sorte d'altération dans la physionomie, qui force un criminel de se déceler tacitement lui-même.

Ce mouvement fut si prompt et si visible dans Blifil, que nous n'oserions presque blâmer la vivacité de madame Miller, qui s'écria dans l'instant même : Monsieur, il est coupable ! sur mon honneur, il est coupable !

Un regard de M. Alworthy fit sentir à la bonne femme que ce zèle inconsidéré n'étoit pas de son goût. Puis, en se retournant vers Blifil qui paroissoit anéanti : Pourquoi tant hésiter, monsieur ? lui dit-il sèchement ; pourquoi ne répondez-vous pas ?..... C'est par votre ordre apparemment que tout ceci s'est fait ? J'imagine du moins que Dowling n'eût pas été assez hardi pour agir de son chef, et sur-tout sans m'avoir consulté.

Monsieur, répondit enfin le déconcerté Blifil, oserai-je, en m'avouant coupable, espérer mon pardon? = Votre pardon! s'écria M. Alworthy en colère.

Oui, monsieur, répondit le neveu; j'avois prévu votre courroux. Mais mon cher oncle pardonnera sans doute aux effets de la moins criminelle des foiblesses. La pitié mal placée est un crime; je le sais, j'en conviens: cependant c'est un crime dont mon oncle même n'est pas tout-à-fait innocent. J'avoue que j'y suis retombé plus d'une fois par la même raison qui me rend en ce moment si suspect à vos yeux. Je ne vous cacherai donc plus que j'ai chargé M. Dowling, non pas d'une recherche vaine, mais de découvrir les témoins d'un forfait dont je gémis, et d'adoucir, s'il étoit possible, la rigueur de leurs dépositions. Voilà la vérité, monsieur, que je comptois pouvoir

tenir secrete... mais que je n'ose vous nier.

Il est vrai, dit M. Nightingale, que le procureur m'a paru parler aux témoins à-peu-près conformément à ce que dit M. Blifil.

Eh bien ! après ceci, madame, dit M. Alworthy, conviendrez-vous enfin d'avoir conçu légèrement de très mauvais soupçons ? et mon neveu, que vous aviez si cruellement accusé, sera-t-il toujours aussi noir dans votre esprit ?....

Madame Miller étoit confondue et muette. Quoiqu'elle ne pût regarder sitôt de bon œil un homme qu'elle croyoit toujours l'auteur des malheurs de Jones, M. Blifil étoit cependant parvenu, dans le moment présent, à lui en imposer aussi fortement qu'aux autres : tant le diable avoit à propos bien servi son ami ! Le vieux proverbe dit qu'il ne les élève que pour les faire tom-

ber de plus haut. Mais M. Blifil nous prouve le contraire. Son protecteur trahit, il est vrai, quelquefois de petits messieurs qu'il regarde comme de simples connoissances, ou qui ne lui sont attachés qu'à demi : mais il tient toujours ferme en faveur de ceux qui lui sont entièrement dévoués, et les secourt même avec zele dans les plus grandes extrémités... c'est-à-dire jusqu'à l'expiration de leur marché.

Si une conjuration découverte et punie affermit le gouvernement, si une maladie connue et bien traitée assure, du moins pour quelque temps, la santé prochaine du malade ; il en est de même de la colere, qui, au moment qu'elle se calme, donne souvent un renouvellement de vivacité à l'affection. C'est précisément le cas où se trouva M. Alworthy après la scene que nous venons de raconter. Blifil ayant trouvé le secret de dissiper le plus grand soupçon,

celui qui naissoit de la lettre de M. Square, ne laissa plus qu'une très légère impression dans l'ame de son oncle.

M. Tuakum, dont les expressions peu mesurées n'avoient pas disposé en faveur de leur auteur, porta seul tout le poids des réflexions que faisoit M. Square sur les ennemis secrets du pauvre Jones.

Quant au ressentiment de M. Alworthy contre le prisonnier, il diminuoit à chaque instant d'une façon sensible. Non seulement je vous pardonne, dit-il en s'adressant à M. Blifil, cet effort peu commun d'un bon naturel; mais je prétends vous donner le plaisir de me voir suivre votre exemple,.... Qu'en dites-vous, madame Miller? ferions-nous si mal de prendre un carrosse, et d'aller tous ensemble rendre visite à votre ami?

Nous pensons assez bien de nos lec-

teurs pour croire que chacun d'eux eût répondu comme cette bonne femme : mais il faut , avec un cœur comme le sien , avoir bien connu l'amitié pour bien sentir tout ce qu'elle sentit alors. Il en est très peu au contraire , nous l'espérons du moins , capables de juger de ce qui se passa au même instant dans l'ame de M. Blifil. Mais si tant est qu'il en soit davantage , ils conviendront peut-être qu'il ne pouvoit guere trouver d'objections tant soit peu vraisemblables contre ce que proposoit M. Alworthy. Cependant la fortune , ou le *monsieur* dont nous parlions tout-à-l'heure , vint au secours de son *ami* Blifil , et lui sauva une mortification si cruelle : car , au moment que l'on envoyoit chercher le carrosse , Partridge , qui revenoit de la prison , ayant fait appeler madame Miller , lui apprit l'affreux événement qui venoit d'arriver à Tom en conséquence de la visite de madame Waters.

Ciel ! oh ciel ! s'écria l'hôtesse , que dira M. Alworthy ?... Hélas ! nous allons tous partir avec lui pour voir ton déplorable maître. = Ah ! madame , lui dit Partridge , il faut rompre , il faut remettre ce voyage ; il faut cacher cette étrange découverte à M. Alworthy. S'il arrivoit maintenant à la prison , il y verroit mon maître avec sa mere , qui y entroit au moment de mon départ. Tous deux probablement gémissent en cet instant du crime horrible dont leur ignorance mutuelle les a rendus coupables.

La pauvre Miller , saisie d'horreur au récit de Partridge , n'avoit jamais été moins capable de rien imaginer pour arrêter M. Alworthy que dans l'instant présent. Cependant , comme une femme en pareil cas a plus de ressources qu'un homme , elle crut enfin avoir à proposer quelque chose d'assez raisonnable..... Vous vous étonnerez

sans doute , dit-elle à M. Alworthy en rentrant dans la chambre , vous serez bien surpris que ce soit moi qui s'oppose à ce que vous alliez voir aujourd'hui M. Jones..... Mais j'ai réfléchi , monsieur ; et voici mes raisons. Les différents assauts , les malheurs multipliés que ce pauvre garçon a eus à soutenir depuis quelques jours l'ont dû jeter dans le plus grand accablement. Si nous allions à l'improviste fondre tous ensemble chez lui , la surprise , la joie dont je le vois déjà saisi à la vue de son bienfaiteur , lui seroient probablement funestes ; et ce malheur est d'autant plus à craindre , que son domestique vient de m'assurer en rentrant qu'il s'en faut de beaucoup que son maître se porte aussi bien que je le voudrois.

Son domestique est ici ! s'écria M. Alworthy : qu'il vienne , qu'il entre ; je veux le voir et l'interroger moi-même sur la situation de Jones.

Partridge fut d'abord effrayé d'avoir à paroître devant M. Alworthy. Il se laissa pourtant persuader, après que madame Miller, à qui il avoit déjà raconté toute son histoire, lui eut promis de ne pas le quitter. M. Alworthy reconnut Partridge dans le moment. — Êtes-vous, lui dit-il, au service de M. Jones ?

Je ne sais, monsieur, répondit Partridge en tremblant, si je suis en effet à son service ; mais je vis avec lui..... Hélas ! non sum qualis eram, votre grandeur le sait.

M. Alworthy lui fit alors nombre d'autres questions, et sur-tout concernant la santé de notre héros, auxquelles le pédagogue répondit toujours conformément, sinon à la vérité, du moins conformément aux intérêts de M. Jones.

Pendant ce dialogue, M. Nightingale prit congé, et fut bientôt suivi de

madame Miller, au moment où elle apperçut que M. Alworthy congédioit Blifil.

Dès que M. Alworthy fut seul avec Partridge, il lui parla comme vous allez voir.

C H A P Í T R E V.

Continuation de l'histoire.

IL faut, ami, que vous soyez un homme bien étrange ! Non seulement vous vous êtes perdu de gaieté de cœur en soutenant obstinément un mensonge ; mais vous poussez la déraison jusqu'au point de passer publiquement pour le domestique de votre propre fils... Quels intérêts peuvent donc vous conduire ? Et quels sont vos motifs ?

Je vois, monsieur, lui dit Partridge en tombant à genoux, que, toujours prévenu contre moi, vous avez fermement résolu de ne jamais me croire. A quoi donc serviroient mes nouvelles

protestations ? Le ciel sait cependant que M. Tom n'est pas mon fils.

Quoi ! s'écria M. Alworthy , osez-vous , pouvez-vous me nier encore une vérité dont vous fûtes autrefois convaincu par l'évidence la plus manifeste ? Et que faut-il de plus pour confirmer un fait avéré depuis vingt ans , que de vous retrouver aujourd'hui attaché à ce même enfant dont vous osez nier d'être le pere?... Je vous croyois hors du pays : que dis-je ? je vous croyois mort depuis long-temps..... Par quel hasard vous trouvez-vous encore avec ce jeune homme ? Où vous êtes-vous rencontrés ? Comment l'avez-vous connu ? Quelle espece de correspondance avez-vous donc toujours entretenue ensemble?... Ne me déguisez rien ; votre fils ne peut qu'y gagner : ce sentiment d'amour filial pour un homme tel que vous , le soin qu'il a pris de soutenir secrètement son pere

pendant un si grand nombre d'années, ne peuvent qu'ajouter infiniment à l'estime que j'ai déjà conçue pour lui.

Si vous daignez être assez patient pour m'entendre, répondit Partridge, je vous dirai la vérité. = Parlez, dit M. Alworthy, je vous écoute. Mais, sur-tout, tenez-moi parole. —

Le malheur de vous avoir déplu, monsieur, s'écria en sanglottant le bon Partridge, entraîna bientôt ma ruine. Je perdis d'abord ma petite école; et le ministre de la paroisse, jaloux, sans doute, de vous faire sa cour, me destitua, quelques jours après, de l'office de clerc. Il ne me resta par conséquent pour vivre, que ma boutique de barbier, qui, dans notre village, est d'un très mince revenu.

Tant que ma femme a vécu, une pension annuelle de douze livres sterling, qui nous venoit d'une main inconnue, mais que je crois pourtant

très bien connoître, nous fut exactement payée. Mais, dès qu'elle fut morte, votre grandeur ayant jugé à propos de la supprimer, je tombai tellement dans la misere, qu'après avoir fait un paquet du peu qui me restoit, je partis de chez moi pour aller chercher fortune ailleurs.

Partridge, qui, dans cette premiere partie de son histoire avoit été supportable, ne le fut pas dans la seconde, dont la prolixité pourroit lasser le plus intrépide lecteur, autant qu'elle ennuya M. Alworthy; lequel, après s'être impatienté plus d'une fois, lui ordonna d'un ton si imposant d'en venir au moment de sa rencontre avec Tom, que le verbeux historien se crut obligé d'obéir, et lui raconta tout ce que nous savons déjà.

Voilà la vérité, monsieur, ajouta-t-il en finissant : M. Jones n'est ni ne fut jamais mon fils; je vous le jure sur

tout ce que je connois de plus sacré !
et puisse le ciel me punir à vos yeux ,
si je vous en impose d'un seul mot !

Que puis-je donc penser ? que puis-je donc conclure de tout ce que j'entends ? dit M. Alworthy.... Car enfin , à quel propos désavoueriez-vous si fortement un fait qui vraisemblablement ne pourroit aujourd'hui qu'être très avantageux pour vous ? = Quoi ! monsieur , vous doutez encore ? s'écria Partridge , dont la langue pétilloit de parler... Eh bien , puisque je ne suis point croyable , il faut enfin vous donner d'autres preuves..... Plaise au ciel cependant que vous n'avez pas mieux connu la mere de ce jeune homme , que vous n'en connoissez le pere !... /

Que veut encore dire ceci ? s'écria M. Alworthy ; pourquoi cette pâleur soudaine et ces frémissements ?

Partridge lui raconta alors toute l'histoire de Jones avec madame Waters...

Juste ciel ! interrompit M. Alworthy en cet instant baigné de larmes ; Dieu ! dans quel abîme de maux l'imprudence et le vice entraînent les foibles humains!..

À peine il achevoit ces mots , que madame Waters entra précipitamment dans la chambre.

Partridge ne l'eut pas plutôt reconnue , qu'il s'écria en sanglotant : La voilà , monsieur ; voilà la malheureuse mere de M. Jones ! c'est à elle à me justifier devant votre grandeur.. Ah ! madame , daignez!..

Madame Waters , sans faire aucune attention à ce que disoit Partridge , et s'approchant de M. Alworthy : Je crains , monsieur , dit-elle , après une si longue absence , que mes traits ne soient effacés de votre mémoire...

Vous êtes si prodigieusement changée à tous égards , répondit-il d'un air aussi sérieux qu'embarrassé , que , sans

cet homme qui m'apprend qui vous êtes, je vous aurois peut-être méconnue.... Auriez-vous quelques affaires particulieres à me communiquer?

Oui, monsieur, dit-elle en soupirant, j'en ai qui vous étonneront sans doute. Hélas! j'en ai d'un genre que je ne puis confier qu'à vous seul. Daignez, de grace, daignez m'entendre sans témoins.

Partridge alors eut ordre de sortir, et ne quitta la chambre qu'après avoir très instamment supplié cette dame de lui rendre justice, et de faire éclater son innocence aux yeux de M. Alworthy.

'Tranquillisez-vous, lui dit-elle, je ferai tout ce que je dois, tant envers monsieur, qu'envers vous.

CHAPITRE VI.

Suite de l'histoire.

MADAME Waters, restée seule avec M. Alworthy , ayant gardé quelque temps le silence : Je suis fâché, madame, lui dit-il, sur-tout après ce que je viens d'entendre du mauvais usage...
= Monsieur, s'écria-t-elle en l'interrompant, je ne connois que trop ma faute ; mais ne m'accusez point d'ingratitude. Je n'oubliai ni n'oublierai jamais tous les bienfaits que j'ai reçus de vous. Épargnez-moi maintenant les reproches ; j'ai des secrets trop importants à vous dévoiler, concernant le jeune homme à qui vous donnâtes autrefois le nom de Jones, que je portois alors...

Ah madame ! interrompit à son tour M. Alworthy, hâtez-vous de me répondre. Ai-je, par ignorance, puni un innocent dans la personne que vous

venez de voir ici?... n'étoit-il pas pere de l'enfant?...

Non , monsieur , s'écria la dame Waters ; non , monsieur , il ne l'étoit pas... Daignez vous rappeler mes discours : je vous promis , vous le savez , que ce secret vous seroit un jour dévoilé ; je vous promis de vous nommer un jour le pere du petit orphelin ; et je gémirai long-temps de la fatale négligence qui m'a empêchée de remplir plutôt ce devoir... Hélas ! je savois peu combien il étoit important.

Achevez , madame , lui dit M. Alworthy d'une voix altérée , achevez... Je brûle et crains également de vous entendre.

Vous souvient-il , monsieur , lui dit-elle , d'un jeune homme nommé Summer ?

Je m'en souviens très fort , répondit M. Alworthy ; c'étoit le fils d'un homme aussi vertueux que savant , et le plus cher de mes amis.

Vous l'avez bien prouvé, monsieur : c'est vous, je crois, qui fîtes élever son fils à l'université , et qui le retirâtes chez vous après ses études finies. Je crois le voir encore ; il étoit digne d'être aimé...

Pauvre jeune homme ! dit en soupirant M. Alworthy ; il me fut enlevé dans son printemps..... Hélas ! j'étois bien éloigné de le croire coupable de ce dont je vois qu'on l'accuse : car, sans doute, c'est lui que vous allez enfin nommer pour pere de votre enfant ?

Lui, monsieur ? répondit-elle : Tom ne fut jamais mon enfant.

Que prétendez - vous donc ? reprit M. Alworthy. A quoi tend tout ce préambule ?

A vous mettre au fait d'un événement, reprit-elle, dont je suis au désespoir d'être forcée de vous instruire... Ô monsieur ! préparez - vous à entendre un récit qui va vous affliger et vous surprendre.

Parlez, parlez, madame ; qu'aurois-je à craindre ? hélas ! mon cœur ne me reproche rien.

Eh bien, monsieur, ajouta-t-elle, ce même M. Summer, ce fils de votre ami, cet enfant nourri dans votre sein, qui, après un an de séjour dans votre château, au retour de ses études, vous fut ravi par une mort prématurée, que vous pleurâtes si amèrement, que vous regrettâtes comme un fils ; ce même sir Summer, enfin, étoit le père de Tom Jones.... Qu'entends-je ! s'écria M. Alworthy !.. Mais non... vous vous contredisez, madame.

Vous le croyez, répondit la Waters : il n'en est rien pourtant.... Il fut père de cet enfant ; et je n'en fus jamais la mère.

Prenez garde, madame ! lui dit M. Alworthy ; craignez d'ajouter le mensonge au crime : songez qu'il est un Dieu vengeur, dont l'œil perçant lit

jusques dans votre ame, et qu'il sait tôt ou tard punir les imposteurs.

Je vous le répète, monsieur, s'écria-t-elle; je ne suis point sa mere, ni ne voudrois l'être maintenant, pour l'univers entier!

J'entrevois enfin vos raisons, madame, et je desire, autant que vous, d'être forcé de les croire. Vous vous souvenez cependant de m'avoir autrefois tenu un tout autre langage... Pouvez-vous oublier que vous m'avez alors tout avoué?

Non, monsieur, répondit madame Waters; mais ce langage, mais cet aveu, quel qu'il soit, me fut expressément dicté. Je fus fidèle à ma promesse, malgré ma répugnance et mes regrets; je me suis exposée à l'opprobre, et n'ai pas lieu de m'en repentir.

Quelle autre femme étoit-ce donc?.. Ciel! hâtez-vous de me le dire, interrompit M. Alworthy.

Je tremble, monsieur, répondit madame Waters..... et je n'ose vous la nommer.

Ah ! tout cet embarras m'apprend qu'elle étoit ma parente. = Vous l'avez dit, monsieur... vous eûtes... une sœur....

Une sœur ! répéta-t-il en frémissant... Qu'a de commun ma sœur avec ce malheureux enfant ? = Elle en étoit la mère, dit en soupirant la Waters.

Ciel ! ah ciel ! est-il possible ? s'écria douloureusement M. Alworthy.

Calmez vos sens, mon cher monsieur, dit madame Waters : je n'ai plus rien à vous cacher.... Immédiatement après votre départ pour Londres, miss Brigitte vint un jour voir ma mère. Elle étoit charmée, disoit-elle, de tout ce qu'elle avoit oui dire de la singularité de mon caractère, de ma science et de ma gentillesse. Après m'avoir autant caressée que louée, elle m'invita

à la suivre au château. J'y consentis. Je l'amusai par des lectures qui paroissent lui plaire. J'acquis son amitié, bientôt après, sa confiance; et je me vis, en peu de jours, comblée de ses présents. Après m'avoir, plus d'une fois, sondée sur le chapitre de la discrétion, et s'être crue bien assurée, par mes réponses, que j'étois capable de garder un secret, miss Brigitte me fit un jour entrer, et m'enferma avec elle dans son cabinet. Chere Jenny, me dit-elle en répandant des larmes, je vais vous prouver combien je vous estime; vous allez savoir un secret d'où dépend mon honneur, et par conséquent ma vie!... Croyez-vous, ajouta-t-elle à travers mille sanglots, que je puisse avec sûreté le confier à votre mère?

- Je garantis sa discrétion, lui répondis-je, au péril de ma vie.

Miss Brigitte m'apprit alors tout le mystère de ses amours avec feu M.

Summer, qu'elle avoit secrètement épousé quelques jours avant qu'il mourût, et l'embarras cruel où les suites de cette inclination la plongeient alors.

Il fut arrêté entre nous que ma mere seule et moi la servirions en cette occasion ; et que madame Débora seroit écartée, sous prétexte de s'aller informer, dans le fond du comté de Dorset, des mœurs d'une femme de chambre que miss Brigitte vouloit prendre. On avoit déjà mis l'autre dehors depuis trois mois ; et l'on m'avoit prise à l'essai dans sa place, afin de pouvoir dire, en me renvoyant dans la suite, qu'on ne m'avoit pas trouvée assez adroite pour bien remplir ce poste.

Toutes ces précautions, et plusieurs autres encore, furent prises pour prévenir les soupçons de la redoutable Débora, lorsque j'avouerois être la mere de l'enfant en question.

Je m'exposai donc à tout, monsieur, ajouta madame Waters, pour sauver la réputation de votre sœur; et j'en fus réellement on ne peut mieux récompensée. Les terreurs de miss Brigitte n'avoient pour principal objet que Débora, qu'elle croyoit incapable de garder un secret, et sur-tout vis-à-vis de vous. On la retint éloignée du château; on retarda son retour de semaine en semaine sous différents prétextes, jusqu'au moment de la délivrance de madame votre sœur. Ma mere alors emporta l'enfant, et le garda chez elle. Ce ne fut que le soir même de votre arrivée de Londres, et après le retour de Débora au château, que miss Brigitte, qui ne pouvoit se résoudre à perdre un instant son fils de vue, me chargea de le porter dans votre lit. Sa conduite à l'égard de l'enfant, qu'elle feignoit de ne voir jamais de bon œil et que par complaisance pour vous, écarta l'om-

bre même des soupçons qui eussent pu tomber sur elle ; et la pauvre Jenny Jones porta seule et volontairement tout le fardeau de l'aventure.

Madame Waters, en finissant son histoire , en attesta la vérité par les serments les plus terribles, et les protestations les plus solennelles.

Ainsi, monsieur, ajouta-t-elle, vous connoissez maintenant votre neveu : car je ne doute pas, après ceci, que vous ne le regardiez comme tel ; et je doute encore moins qu'il n'en soit effectivement digne, tant par sa figure, que par la noblesse de ses sentiments.

Il est inutile, madame, dit M. Alworthy, que je vous peigne l'excès de ma surprise : vous n'eussiez pas voulu, vous n'eussiez pu même inventer et accumuler toutes les circonstances qui rendent ce fait aussi vraisemblable qu'évident à mes yeux. Je me rappelle, je l'avoue, certaines particularités tou-

chant M. Summer, qui, dans le temps, me firent soupçonner qu'il avoit pu plaire à ma sœur : j'en parlai même à miss Brigitte ; car j'aimois assez ce jeune homme, tant par rapport à lui-même , que par rapport à son pere, pour ne pas m'opposer à ce mariage. Mais ma sœur me parut être si choquée d'une proposition qu'elle croyoit sans doute hasardée de ma part pour l'éprouver, que je n'osai jamais la renouveler. Juste ciel, c'est toi qui conduis tout ! Je ne puis pourtant pardonner à ma sœur d'avoir emporté ce secret avec elle.

Je vous jure , lui dit madame Waters, que ce ne fut jamais son intention ; mais le ministre qui l'avoit mariée étoit tout-à-coup disparu ; on le prétendoit mort aux Indes ; et la pauvre femme redoutoit vos reproches ! elle m'a pourtant dit cent fois que son dessein étoit de vous tout déclarer un jour. Le

ciel, sans doute, en avoit autrement disposé. Peut-être même que miss Brigitte, charmée de la réussite de son complot, et de voir l'inclination naturelle que vous aviez pour cet enfant, ne croyoit pas qu'il fût bien nécessaire de précipiter une confidence qui ne pouvoit manquer de lui coûter infiniment. Ah monsieur ! si le ciel eût permis qu'elle eût assez vécu pour voir ce pauvre garçon chassé de chez vous comme le dernier des misérables ; que dis-je ? si elle eût vu M. Alworthy lui-même gagner un procureur pour lui faire imputer un homicide dont il est innocent... Pardon, monsieur ! si tant d'inhumanité me révolte... On vous a sans doute trompé : ce trait du moins ne quadre pas avec la bonté connue de votre caractère ; et M. Jones ne mérita jamais...

Arrêtez, madame ! s'écria M. Alworthy : quiconque vous a fait ce rap-

port, et m'insulte, et vous trompe.

Ah monsieur ! dit madame Waters, c'est le plus cher de mes souhaits !.... Je n'osois croire, je l'avoue, que M. Alworthy fût capable d'un ressentiment si cruel... Que vouliez-vous pourtant que j'en pensasse ? Un homme, qui me croit l'épouse de M. Fitz-Patrick, arrive chez moi.... Si M. Jones a assassiné votre époux, me dit-il, poursuivez hardiment le meurtrier : un digne et riche gentilhomme, qui connoît à fond l'infâme auteur du crime, vous soutiendra de toute sa puissance, et fera tous les frais de la procédure.

C'est par cet homme même, continua madame Waters, que j'ai su quel étoit M. Jones : il se nomme Dowling ; et M. Jones m'apprend qu'il est votre intendant. Cet homme avoit toujours refusé de me dire son nom ; mais Partridge, qui l'a rencontré chez moi, à

sa seconde visite, m'a dit l'avoir autrefois fort connu à Salisbury.

Et ce M. Dowling, interrompit M. Alworthy pénétré de surprise et d'horreur, a-t-il osé vous dire que c'étoit moi qui prétendois vous aider à poursuivre Jones?.... Non, monsieur, répondit-elle, je ne saurois l'en accuser. Il m'a dit seulement que je serois puissamment secourue. Il ne vous a pas nommé précisément : mais, attendu les circonstances, sur quel autre que vous pouvois-je vraisemblablement jeter les yeux?...

Attendu les circonstances!.... Ah madame, s'écria M. Alworthy, que ce ressouvenir est douloureux!... Grand dieu! par quels moyens aussi foibles qu'admirables tu dévoiles enfin les plus cachés et les plus noirs des crimes!... Oserois-je vous prier, madame, de rester ici jusqu'à ce que l'homme dont vous venez de me parler soit ar-

rié ? je l'attends à chaque instant ; peut-être même est-il déjà dans la maison.

M. Alworthy fit alors quelques pas vers la porte , pour appeller un domestique , et rentra l'instant après , non pas avec M. Dówling , mais avec le personnage qui va paroître dans le chapitre suivant.

C H A P I T R E V I I.

Nouveaux progrès de l'histoire.

C'étoit M. Western , qui à la vue de M. Alworthy , et sans faire attention à madame Waters.... Ô la belle besogne , dit-il en déployant sa voix , la belle découverte que j'ai faite !... Stupidés peres ! faites des vœux et souhaitez encore , après ce trait , d'avoir des filles !...

De quoi donc s'agit-il , mon cher voisin ? lui dit doucement M. Alworthy.

Des plus belles affaires du monde, répondit Western. Tandis que je la croyois prête à m'obéir, comme elle me l'avoit presque promis; tandis que je croyois enfin, pour terminer cette grande aventure, n'avoir besoin que d'un notaire; devinez à quoi nous en sommes..... La petite coquine me jouoit! Elle étoit en correspondance avec monsieur votre bâtard! Ma sœur Western, avec qui je m'étois brouillé à cause d'elle, m'en fit avertir dès hier. J'ai fait visiter les poches de mademoiselle pendant son sommeil; on a trouvé la prose de monsieur. Ah! quelle énorme lettre! je n'en ai pas lu la moitié: jamais mon bavard de ministre ne fut si long dans ses sermons. J'en ai pourtant assez vu pour être sûr qu'il est encore question d'amour entre eux; et je ne suis pas homme à m'y tromper... Mais je vous ai de nouveau claquemuré ma princesse dans sa

chambre ; et je la renvoie demain au village , à moins qu'elle ne consente d'épouser sur-le-champ votre neveu... Si elle osoit encore me résister , nous en verrons de belles ; et vous saurez , ou la peste m'étouffe , si l'on m'offensé impunément !

Vous savez , monsieur Western , répondit Alworthy , que les moyens violents ne furent jamais de mon goût ; vous aviez même consenti de n'y plus recourir.

A la bonne heure , s'écria Western ; mais c'étoit à condition que l'on m'obéiroit. Eh quoi , morbleu ! je serai pere , et ne serai pas le maître de ma fille ? sur-tout quand je ne la punis que pour son bien ?

Calmez-vous , de grace , répondit M. Alworthy. Si vous le permettez je la verrai ; je tenterai de l'amener à la raison.

Oh ! dans ce cas j'espere encore ;

dit Western en baissant le ton : voilà ce qu'on appelle parler, et en bon voisin : vous ferez peut-être plus avec elle en deux mots, que moi en mille ; car je sais qu'elle vous estime beaucoup... et que l'estime... = Eh bien ! dit M. Alworthy, si vous voulez retourner chez vous, et la remettre en liberté, vous m'y verrez avant qu'il soit une heure.

Mais supposons, interrompit le père de Sophie, qu'elle décampede de nouveau pendant ce temps-là ; car le procureur Dowling m'assure qu'il n'y a plus d'espérance de voir notre gredin pendu : l'homme qu'il avoit assassiné ne veut, dit-on, pas mourir ; et Dowling croit que Jones est peut-être, dès-à-présent, hors de prison..... Quoi ! interrompit M. Alworthy, auriez-vous chargé ce procureur de se mêler de cette affaire ?

Non pas que je sache, répondit Western : c'est de lui-même qu'il vient tout-à-l'heure de me bavarder tout cela.

Quoi ! tout-à-l'heure ? s'écria M. Alworthy. Eh ! de grace , où l'avez-vous vu ? Il faut absolument que je lui parle.

Il est chez moi , répondit l'autre , ou il ne tardera pas à y être , avec deux ou trois couples d'avocats qui s'y assemblent ce matin pour une consultation au sujet d'une hypothèque..... Jarni ! j'ai peur d'en être pour deux ou trois mille livres sterling avec cet honnête M. Nightingale.

Eh bien ! je vous y suis dans moins d'une heure , lui dit Alworthy.

Souvenez-vous sur-tout , s'écria Western , de parler ferme à la drôlesse : sans quoi , comptez que vous ne tenez rien..... Épouvantez-la hardiment : je vous transmets tout mon pouvoir. Apprenez-lui à craindre enfin son pere ; et cachez-lui sur-tout que je l'aime encore bien plus que je ne veux... Mais je vois que vous êtes en affaires

avec madame : ainsi je m'en vais ; ainsi je vous attends ; ainsi je suis votre serviteur.

Dès que M. Western fut sorti : J'aperçois, dit madame Waters à M. Alworthy, qu'il ne m'a pas du tout reconnue. Je suis en effet bien changée depuis le jour que vous daignâtes me donner des conseils..... que j'aurois bien mieux fait d'avoir suivis. = Je vous avoue, madame, lui dit-il, que je fus très affligé, lorsque j'appris.....

Ah monsieur ! interrompit-elle, j'eus victime du plus infâme des complots. Je n'entreprendrai point de me justifier absolument à vos yeux, vous n'avez pas le loisir de m'entendre : mais si vous saviez mes malheurs, peut-être me trouveriez-vous moins coupable ; peut-être auriez-vous pitié de mon sort... Apprenez seulement que je fus trompée, que je fus trahie par un perfide, sous la foi d'une promesse de ma-

riage en forme et solennellement jurée...

Madame Waters, qui, comme l'on sait très bien, si l'on se ressouvient de Jenny Jones, avoit de l'esprit et même du savoir, tentoit déjà de démontrer que le mariage consistoit uniquement dans le consentement mutuel des parties.... Je suis fâché, madame, dit en l'interrompant M. Alworthy, de vous voir discuter des matieres si délicates : avec moins de science, peut-être eussiez-vous été moins coupable. Plaise au ciel cependant que vous n'ayez à vous reprocher que ce premier égarement !

Je ne m'en reproche point d'autre, s'écria-t-elle, pendant les douze années qu'a duré ce premier engagement que je croyois sacré. Mais daignez considérer, monsieur, ce que peut une femme à qui l'on a ravi l'honneur, et qui n'a plus d'appui dans l'univers... Ainsi

qu'une brebis égarée, tout semble conspirer contre elle. Un seul faux pas dans le sentier étroit de la vertu jette une femme, et presque toujours pour jamais, dans le vaste chemin du vice. J'avois ouvert les yeux, monsieur; j'eusse été vertueuse: mais la nécessité m'a jettée dans les bras du capitaine Waters. J'ai vécu long-temps avec lui sous le nom de son épouse: ce n'est qu'au moment de sa marche contre les rebelles que nous nous séparâmes à Worcester; et c'est alors que je rencontrai M. Jones, qui me sauva des mains d'un scélérat.

Madame Waters termina son récit par l'éloge de notre héros, qui n'avoit, disoit-elle, que des foiblesses passagères et momentanées, mais dont les vertus solides et permanentes le rendroient toujours estimable aux yeux de tous les hommes assez heureux pour le connoître.

M. Alworthy, touché du récit de madame Waters, lui promit son assistance au cas qu'elle prouvât par sa conduite la sincérité de son repentir. Elle tomba à ses genoux, et commençoit à exprimer l'excès de sa reconnoissance, lorsque l'on entendit entrer quelqu'un. C'étoit M. Dowling.

Sa surprise et sa confusion éclatèrent à la vue de madame Waters. Il se remit pourtant ; et, en affectant de n'avoir pas de temps à perdre pour se rendre à la consultation des avocats assemblés chez M. Western, il se disposoit à sortir, après avoir dit quelques mots concernant l'affaire des billets de banque retrouvés chez M. Nightingale le pere, lorsque M. Alworthy se leva, et pour toute réponse ferma la porte de l'appartement.

Quelque pressé que vous soyez, monsieur, dit-il en le fixant d'un œil sévère, commencez, s'il vous plaît,

par me répondre... Connoissez-vous cette dame?

Cette dame, monsieur?... répondit en hésitant le procureur interdit.

Qui, cette dame, répéta l'autre en élevant la voix... Prenez garde, monsieur Dowling! si vous avez intérêt de me plaire, si vous voulez rester à mon service, n'allez pas chercher de détours : répondez nettement à mes questions... Encore un coup, connoissez-vous madame? = Oui, monsieur, répondit Dowling; je me souviens de l'avoir vue. = Où? = Chez elle, monsieur. = Quelles affaires vous conduisoient chez elle? qui vous y envoyoit? = J'y fus, monsieur, pour m'informer de l'affaire de M. Jones. = Et qui vous avoit chargé de cette commission? = Qui m'en avoit chargé, monsieur? C'étoit M. Blifil. = Comment vous expliquâtes-vous sur ce sujet avec cette dame? Parlez précisément. = Mon-

sieur, dit en bégayant Dowling, il ne m'est pas possible de me rappeler mes véritables expressions. = Vous plairait-il, madame, dit M. Alworthy à madame Waters, d'aider à la mémoire de monsieur?

Il m'a dit expressément, répondit-elle, que si M. Jones avoit assassiné mon mari, je serois abondamment pourvue de tout l'argent nécessaire pour la poursuite du coupable, par un très digne gentilhomme qui connoissoit l'infâme auteur du crime, et qui en feroit tous les frais... Telles furent mot pour mot les expressions de M. Dowling; et je l'affirme par serment.

Cela est-il juste, monsieur? s'écria Alworthy en s'adressant à Dowling. Sont-ce là vos paroles?

Ma mémoire n'est pas assez sûre pour me les rappeler exactement, répondit Dowling; mais je crois avoir dit à-peu-près cela. = Et c'est M. Blifil

qui vous avoit donné cet ordre ? reprit Alworthy.

Soyez certain , monsieur , lui dit le procureur , que je n'aurois pas agi de mon chef , ni rien hasardé de moi-même dans une affaire de ce genre. Si j'ai parlé comme le dit madame , je dois avoir suivi mes instructions.

Écoutez , monsieur Dowling , reprit M. Alworthy , je vous promets devant madame d'oublier tout ce que vous avez fait en conséquence des ordres de mon neveu , pourvu que vous me disiez exactement la vérité... C'est donc M. Blifil qui vous avoit aussi chargé d'aller à Aldersgate ?

Oui , monsieur , répondit Dowling.

Fort bien , dit M. Alworthy. Et quelles étoient vos instructions ?..... Rappelez bien votre mémoire , et rendez-moi tout aussi précisément que vous le pourrez ses propres expressions.

Il m'envoya , monsieur , pour tâcher

de trouver les témoins oculaires du combat, dans la crainte, me disoit-il, qu'ils ne fussent gagnés par M. Jones ou par quelqu'un de ses amis. Le sang, me disoit-il, doit être acquitté par le sang ; et tous ceux qui protègent un assassin, soit en cachant, soit en déguisant quelques circonstances du crime aux yeux de la justice, sont censés ses complices.

Vous-même, m'assuroit-il, desiriez fortement de voir le coupable puni : mais la décence seule vous retenoit, et ne vous permettoit pas de le poursuivre ouvertement.

Il vous a dit cela ? interrompit M. Alworthy avec autant de vivacité que d'indignation.

Oui, monsieur, s'écria Dowling ; et je me serois bien gardé de pousser les choses plus loin, si je n'eusse cru fermement remplir vos intentions.

Plus loin, monsieur ! répliqua l'au-

tre.... Et jusqu'où les poussâtes-vous donc ?

Monsieur, s'écria le praticien, n'allez pas me croire coupable de parjure, et moins encore de subornation..... Mais il est deux façons de mettre les choses en évidence. J'ai donc recommandé aux témoins de refuser toutes les offres qui pourroient leur être faites en faveur de l'accusé, en les assurant qu'ils seroient bien récompensés par l'honnête personne qui leur enjoignoit de ne dire que la vérité.

Nous étions bien certains, leur ai-je dit, par les rapports qui nous avoient été faits, que M. Jones avoit été le premier assaillant ; et si cela étoit vrai, qu'il falloit qu'ils le déclarassent. J'ajoutai même qu'il le falloit absolument, et que j'étois moralement convaincu qu'ils s'en trouveroient bien...

J'apperçois maintenant, interrompit M. Alworthy, jusqu'où vous avez poussé les choses.

Ah ! monsieur , reprit le procureur , ne croyez pas du moins que j'aie prétendu les engager à soutenir un mensonge . Croyez même que je n'aurois jamais osé m'exprimer ainsi , si l'espoir de vous obliger ne m'avoit pas conduit .

Cet espoir , lui dit Alworthy , ne vous eût pas guidé sans doute , si vous eussiez su que M. Jones étoit mon neveu ?

Il me convenoit peu , répondit Dowling , de paroître instruit d'un secret qu'il vous avoit plu de tenir caché .

Quoi donc ! s'écria M. Alworthy ; quoi ! ce secret étoit connu de vous ?

Monsieur , reprit le procureur , si vous m'ordonnez de parler , je vous dirai la vérité... Oui , monsieur , je savois dès long temps que M. Jones étoit votre neveu . C'est de madame votre sœur elle-même que je le tiens ; ce sont presque les derniers mots qu'elle me

dit en expirant : j'étois seul avec elle, à côté de son lit, lorsqu'elle me chargea de la lettre que j'eus l'honneur de porter chez vous de sa part.

De quoi me parlez-vous maintenant ? lui dit Alworthy..... Quelle est donc cette lettre ?

Je parle, monsieur, répondit Dowling, de celle que je portai chez vous de Salisbury, et que je remis alors entre les mains de M. Blifil.

Ah ciel ! s'écria M. Alworthy... Eh bien, quel en étoit le contenu ? et que vous avoit dit ma sœur ?

Elle étoit mourante lorsqu'elle m'en chargea, continua le procureur..... Hâtez-vous d'apprendre à mon frere, dit-elle en soupirant, que M. Jones est son neveu.... qu'il est mon fils... que M. Summer étoit mon époux.... et que je fais des vœux au ciel pour tous les deux. Je crus, après ce peu de mots, qu'elle alloit expirer... J'appel-

lai du monde : elle ne parla plus , et mourut quelques instans après.

M. Alworthy , les yeux au ciel et le corps immobile , sembloit avoir perdu toute espece de sentiment. Il revint enfin à lui-même ; et s'adressant au procureur... Qui vous empêcha donc , dit-il , de m'instruire de votre message ?

Rappelez-vous , monsieur , lui dit Dowling , que vous-même étiez très malade alors. Je remis ma lettre à M. Blifil , qui , depuis ce temps , m'a plus d'une fois assuré qu'il s'étoit acquitté auprès de vous de ma commission , mais en me recommandant toujours de n'en jamais ouvrir la bouche , attendu que la réputation de madame votre sœur vous forçoit d'ensevelir cette aventure dans le plus grand secret. Ne soyez donc plus surpris de mon silence : je me serois tu jusqu'à la mort , si vous-même aujourd'hui ne m'eussiez forcé de parler.

Nous avons observé déjà quelque part que l'on peut couvrir un mensonge, même en disant la vérité : c'est précisément ce qui arrivoit ici. Blifil en effet avoit dit à Dowling ce que ce dernier rapportoit à M. Alworthy, mais il ne lui avoit pas fait illusion, et ne s'en étoit même pas cru capable. Dans la réalité, les éblouissantes promesses que Blifil avoit faites à ce procureur étoient les seuls motifs qui l'avoient déterminé à garder scrupuleusement ce secret. Mais l'air menaçant de M. Alworthy, la promesse du pardon, et la façon imprévue dont il venoit d'être interrogé ; tout avoit concouru pour arracher de la bouche de M. Dowling le développement d'un mystère qu'il sentoit bien ne pouvoir plus cacher.

M. Alworthy, très satisfait de cette découverte, congédia M. Dowling, et le reconduisit même jusqu'à la porte

de crainte qu'il ne s'abouchât avec Bli-fil, qui étoit remonté dans son appartement, où il s'applaudissoit d'avoir encore, pour cette fois, trompé son oncle.

Au moment que M. Alworthy remontoit chez lui, il rencontra sur l'escalier madame Miller, qui, pâle et pénétrée d'horreur, lui dit : Ah monsieur ! j'ai vu passer cette coupable femme que vous quittez dans le moment : vous savez tout sans doute ; daignez pourtant ne pas abandonner ce pauvre et malheureux jeune homme. Considérez, monsieur, qu'il ignoroit que cette femme fût sa mere ; et que cette horreur seule, si vous y joignez votre ressentiment, va le faire périr.

Madame, lui dit M. Alworthy, je suis tellement agité de tout ce que je viens d'entendre, que je ne me sens point en état de vous répondre... Mais vous pouvez me suivre..... J'ai fait

d'étranges découvertes !.... Venez, je vous en ferai part.

La pauvre femme le suivit en tremblant. M. Alworthy, courant alors à madame Waters, et la prenant par la main, se retourna vers madame Miller.... Quelle récompense, s'écria-t-il avec transport, puis-je offrir à cette dame pour le service important qu'elle vient de me rendre ?..... Ô madame Miller ! vous m'avez entendu mille fois appeller Tom du tendre nom de fils : hélas ! je pensois peu qu'il appartînt à ma famille.... Oui, votre ami, madame, votre ami Jones est mon neveu !... Il est frere de ce serpent que j'ai si long-temps réchauffé dans mon sein !.. Madame Waters vous en racontera l'histoire ; elle vous apprendra par quel prodigieux concours de circonstances elle fut si long-temps regardée comme sa mere. Ah ! je suis maintenant, je suis trop convaincu d'avoir été indi-

guement trompé par celui que vous soupçonniez avec tant de raison..... C'est le plus lâche, le plus infâme et le plus détestable des hommes !

La joie de madame Miller la mit hors d'état de parler, et lui eût peut-être été funeste si un torrent de larmes secourables n'étoit venu fort à propos soulager un si digne cœur. = Quoi, monsieur ! s'écria-t-elle, mon cher M. Jones est en effet votre neveu ?.... il n'est donc pas le fils de cette dame ? et votre cœur enfin s'ouvre pour lui ?... Ah ciel ! j'ai donc assez vécu pour le voir aussi fortuné que je le desirois !

Oui, madame, lui dit tendrement M. Alworthy ; oui, madame, il est véritablement mon neveu : vous m'en voyez aussi convaincu que charmé ; et plaise au ciel que le reste de vos vœux en sa faveur soit bientôt accompli !

Et c'est à madame, s'écria l'hô-

tesse , c'est à cette chere dame que nous devons une si précieuse découverte?....

Oui, ma chere Miller, repartit, en s'essuyant les yeux, M. Alworthy; oui, c'est à elle-même que nous devons ce bonheur.

Eh bien ! s'écria la bonne femme, c'est donc à deux genoux que je supplie le ciel de répandre sur elle ses plus cheres faveurs... Puisse-t-il, pour une si belle action, lui pardonner toutes ses fautes, quelque nombreuses qu'elles soient !

Madame Waters leur apprit qu'elle avoit tout lieu de croire que la détention de Tom ne seroit pas longue, attendu que le chirurgien de M. Fitz-Patrick, accompagné d'un homme de grande condition, étoit allé chez le juge de paix qui l'avoit mis en œuvre, pour lui certifier que le malade étoit hors de danger.

M. Alworthy dit qu'il seroit charmé à son retour de trouver son neveu à la maison ; mais qu'il étoit absolument obligé de sortir pour une très importante affaire. Il ordonna alors à un domestique d'appeler des porteurs, et laissa les deux dames ensemble.

M. Blifil, dès qu'il entendit arriver la chaise, se hâta de descendre pour accompagner son cher oncle : il oublioit très rarement ces sortes de devoirs. M. Alworthy, à qui il adressa plus d'une fois la parole, ne lui répondit qu'au moment qu'il entra dans la voiture. Alors, avec un regard fait pour terrasser le plus intrépide des fourbes.... Ayez soin, monsieur, lui dit-il, de tenir prête, pour mon retour, la lettre que m'écrivit en mourant votre mere.

On comprend aisément que ces quatre mots laisserent M. Blifil dans une situation à ne pouvoir guere être

enviée que par quelqu'un que l'on mène au supplice.

C H A P I T R E V I I I .

Nouveaux progrès de l'histoire.

MONSIEUR Alworthy , chemin faisant, lut la lettre de Jones à Sophie, que lui avoit laissée M. Western , et y trouva plus d'une expression relative à lui-même , qui lui coûtèrent quelques larmes. Il arriva enfin chez M. Western , et fut introduit dans l'appartement de Sophie.

Après les premières politesses et quelques moments de silence de part et d'autre , durant lesquels miss Western , qui avoit été prévenue par son pere , s'amusoit avec son éventail tandis que tout en elle déceloit son trouble et sa confusion , M. Alworthy , qui n'étoit pas trop affermi lui-même , ouvrit pourtant enfin la bouche.

J'ai lieu de craindre, madame, lui

dit-il, que ma famille ne vous ait occasionné bien des peines ; et je crains plus encore , quoiqu'innocent à cet égard , que vous ne m'en regardiez comme l'unique auteur. Soyez pourtant bien convaincue, madame, que, si j'eusse été mieux instruit de votre éloignement pour l'alliance proposée, vous seriez depuis long-temps affranchie des persécutions que vous avez souffertes. J'ose donc me flatter que le motif de ma visite vous sera moins suspect, puisqu'il ne tend , je vous le jure , qu'à vous rendre entièrement à vous-même.

Monsieur, lui répondit Sophie d'un air modeste, une conduite si généreuse est telle que je devois l'attendre de la part de M. Alworthy. Mais puisque vous daignez me rappeler des peines auxquelles je vous vois compatir, souffrez que je vous dise à quel point elles m'ont été sensibles : je n'ai besoin que

d'un seul mot pour vous les peindre. J'aimois mon pere autant que j'en étois aimée : vos fatales propositions m'ont ôté toute sa tendresse. Je suis trop convaincue , monsieur , de la bonté , de l'équité de votre caractere pour que je vous soupçonne de conserver quelque ressentiment de mes refus. Nos inclinations sont indépendantes de nous ; et quel que soit le mérite de monsieur votre neveu , je ne puis contraindre mon cœur à s'attendrir pour lui.

Ne craignez rien , trop aimable Sophie ! lui dit M. Alworthy. Blifil dût-il être mon fils, dussé-je même l'estimer, mon cœur est incapable d'un ressentiment de ce genre. Je suis trop intimement convaincu que la raison ne maîtrise jamais l'amour.

Ah ! monsieur , répondit Sophie , toutes vos expressions prouvent la dignité de cette ame sublime que tout le monde reconnoît et respecte en vous.

Daignez croire du moins que la certitude de mon malheur futur a pu seule m'inspirer le courage de résister aux volontés d'un pere...

Je le crois ; oui , je le crois , madame , répliqua M. Alworthy , et je vous félicite même de cette généreuse résistance. Que de maux vous aviez prévus ! et que j'admire en vous un discernement si rare !.... Cet amant que vous avez si constamment refusé , cet unique auteur de tant de larmes qu'ont versées vos beaux yeux , cet époux enfin que vouloit vous donner un pere... n'étoit qu'un fourbe , qu'un perfide , en un mot , aussi digne de vos mépris qu'il l'est maintenant de ma haine.

Quoi , monsieur ! quoi ! s'écria Sophie.... Ah ciel ! que vous me surprenez !....

Ma surprise a surpassé la vôtre , madame , répondit M. Alworthy.... Mais ce que je vous dis n'en est pas moins vrai.

Ah monsieur ! interrompit-elle ,
me préserve le ciel d'en conserver le
moindre doute ! La vérité , la seule vé-
rité habita toujours sur vos levres....
Cependant... : par quel hasard.....
par quel événement aussi surprenant
qu'imprévu avez-vous découvert... ?

Vous apprendrez tout le tissu de
cette horrible histoire , lui dit en fré-
missant M. Alworthy. J'ai maintenant
des propositions plus pressantes et plus
sérieuses à vous faire....

Ô miss Western ! je sais tout ce que
vous valez ; et je ne puis abandonner
l'espoir de vous voir illustrer ma fa-
mille... Il me reste un parent , ma-
dame ; un jeune homme dont le carac-
tere (j'en suis bien convaincu) est le
parfait contraste de celui de Blifil , et
dont j'égalrai la fortune à celle que je
destinois au moustre qui nous trompa
tous si long-temps... Puis-je espérer,
madame , que vous daignerez recevoir
une visite de sa part ?

Sophie, après une minute de silence, lui répondit : Je ne dois ni ne puis agir que sincèrement avec M. Alworthy, son caractère et ses bienfaits l'exigent... J'ai résolu, monsieur, du moins quant à présent, de n'écouter, de quelque part que ce puisse être, aucune proposition de cette espèce. Mon seul désir est de regagner l'affection de mon père, et de me revoir à la tête de sa maison. Tels sont mes vœux, monsieur, et c'est de vous-même que j'ose en espérer la réussite. Souffrez donc que je vous supplie, permettez que je vous conjure, au nom de cette bonté même que tant de gens ont éprouvée, et que j'éprouve avec tant de reconnaissance, de ne point, en brisant mes fers, me replonger dans un autre esclavage encore plus douloureux.

Ah madame ! répliqua le respectable M. Alworthy, me croyez-vous capable d'avoir eu de pareils des-

seins?... Si telle est votre résolution, quoi qu'il doive en souffrir, je serai votre défenseur... Cet amant doit se taire.

Ah ! je renaiss, s'écria l'aimable Sophie en reprenant un visage riant ; les souffrances d'un inconnu n'auront pas droit de troubler mon repos.

Pardonnez-moi, madame, s'écria Alworthy ; ce malheureux vous est connu, et peut-être trop pour son bonheur ! Une passion aussi vive, aussi durable, aussi sincère que la sienne, ne peut qu'être fatale à mon infortuné neveu.

A votre neveu, monsieur ! s'écria en tremblant Sophie... Oh ciel ! en auriez-vous un autre?... Je n'en ouïs jamais parler.

Oui, madame, lui dit en soupirant M. Alworthy, j'en ai un autre.... Je l'ignorois ainsi que vous.... Ce n'est que d'aujourd'hui que je le sais. Ce

M. Jones qui , depuis si long-temps , brûle pour vous..... lui-même ! lui-même est mon neveu ! ..

Monsieur Jones ? Ah monsieur ! que me dites-vous ;... Lui , votre neveu ?.. Quoi ! se peut-il... ?

Il l'est , madame... Il est fils de ma sœur : je le reconnois , je le reconnoîtrai toujours pour tel , et je n'en rougirai jamais. Je rougis seulement de l'excès de mon injustice envers ce malheureux jeune homme : car son mérite , car ses vertus , car la noblesse de ses sentiments ne m'étoient pas aussi cachés que sa naissance... Ah madame ! ah ! que je fus injuste ! ah ! que je fus cruel à son égard !... Que de reproches à me faire !.. (Ici le bon homme s'essuya les yeux , et continua ainsi) : Je me sens dans l'impossibilité de jamais m'acquitter envers lui , si vous me refusez votre secours... Daignez me croire , adorable Sophie ! il faut

que je l'estime bien pour oser aujourd'hui vous l'offrir. Je sais qu'il fut coupable de quelques erreurs : mais il a le cœur d'un héros... Je le connois... Je vous réponds de lui, madame... il se rendra digne de vous.

M. Alworthy s'arrêta en attendant une réponse, qu'il ne reçut de miss Western qu'après qu'elle se fut un peu remise des mouvements tumultueux qu'avoit fait naître en elle une nouveauté aussi étrange qu'imprévue.

Je partage de grand cœur votre joie, monsieur, lui dit-elle; et je ne doute pas de sa durée. Votre neveu a des vertus, je ne puis le nier; je doute même que vous ayez jamais à vous repentir de vos bontés pour lui.

Je compte aussi, madame, repartit l'oncle, qu'il est plus capable qu'un autre de rendre une épouse véritablement heureuse... Eh ! ne seroit-il pas le plus abandonné des hommes, si,

possesseur d'une si digne épouse..?—
 Pardonnez , encore un coup , interrompit Sophie , si je suis sourde sur ce point. M. Jones est très estimable ; mais je n'en veux point pour époux... Non , monsieur ; c'est un parti mûrement pris... c'est moi qui vous le jure.

Madame , répondit M. Alyworthy un peu interdit , je ne m'attendois pas absolument à cet arrêt , sur-tout après ce que m'a dit tantôt M. Western... Et si cet infortuné jeune homme mérita jamais de vous plaire , j'ignore , en vérité , par quel endroit il a pu mériter de perdre la bonne opinion que vous aviez conçue de lui... Peut-être l'a-t-on mal-à-propos noirci dans votre esprit , ainsi qu'on l'avoit noirci dans le mien : la calomnie , une fois en fureur , n'épargne guere son objet... Il n'est du moins pas assassin comme on me l'avoit dit , madame. Il avoit été attaqué ; il a dû se défendre : il est donc inno-

cent; c'est du moins un fait que je vous atteste.

Monsieur, lui dit Sophie, vous connoissez mes sentiments : de grace , ne m'en parlez plus. Ce que mon pere a pu vous dire n'a rien de surprenant pour moi. Mais quelles qu'aient été ses craintes , il ne m'a point rendu justice : je ne les occasionnai jamais , puisque j'ai toujours eu et aurai toujours pour principe de ne prendre un époux que de sa main. Voilà , je crois , ce qu'un enfant doit à son pere ; et rien ne m'en eût fait départir. Je ne croyois pas , il est vrai , que l'autorité paternelle dûts'étendre jusqu'à nous forcer de passer dans les bras d'un objet trop odieux. Pour me sauver de cette violence que je n'avois , hélas ! que trop à craindre , j'ai osé m'absenter de chez lui , et chercher un asyle ailleurs. Voilà la vérité de mon histoire ; et si mon pere , ou peut-être le monde , ose me

prêter d'autres vues, le témoignage de mon cœur suffit pour me justifier à mes yeux mêmes... et c'est assez pour moi.

Je vous écoute, miss Western, s'écria M. Alworthy, je vous entends avec transport ! j'admire la justesse de vos idées et la noblesse de vos sentiments ; mais assurément vous ne dites pas tout. Je vais vous offenser peut-être !.... mais puis-je regarder comme un songe ce que je sais ; ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu ? Et se peut-il que vous ayez si long-temps souffert des cruautés d'un père pour un homme qui vous eût été absolument indifférent ?

Je vous supplie, monsieur, répondit Sophie, de vouloir bien ne pas insister avec tant de chaleur sur les motifs de mes refus... Oui, monsieur, je l'avoue... oui, j'ai long-temps et beaucoup souffert : ce n'est pas à M. Alworthy que je dois le cacher... J'avois ;

j'en conviens sans rougir, la plus haute opinion de M. Jones... et cette erreur m'a coûté cher !.... mon pere et ma tante le savent. Mais ces maux sont passés... Je ne demande plus que le repos ; et ma résolution est prise.... Votre neveu a des vertus, monsieur... il en a beaucoup... et, sans doute, en vous faisant honneur dans le monde, il ne peut qu'ajouter à votre félicité... Mais...

Vous seule, hélas ! pouvez faire la sienne, interrompit M. Alworthy ; et c'est ce motif seul qui m'engage à vous presser si fortement en sa faveur.

On vous trompe , monsieur , on vous trompe ! lui répondit Sophie... Ce n'est pourtant pas lui que j'en accuse absolument... Mais c'est bien assez qu'il m'ait trompée moi-même. Monsieur, encore un coup , ne me parlez plus de M. Jones... Je serois fâchée d'avoir à vous dire... C'est par rap

port à vous, enfin, que je l'épargne ici. Je lui souhaite, et bien sincèrement, tous les bonheurs ensemble : je vous répète même encore, quelque droit que j'aie de m'en plaindre, qu'il a de grandes qualités. Je ne cacherai même pas mes premiers sentiments pour lui ; mais rien ne sauroit me les rendre... et M. Bliffl même n'est peut-être pas aujourd'hui plus indifférent à mes yeux que celui pour qui vous parlez.

M. Western, très impatient du succès de cette conférence, venoit d'arriver à la porte, d'où ayant entendu les dernières paroles de sa fille... Elle a menti ! s'écria-t-il en se précipitant dans la chambre ; elle a menti comme... comme une femme. Elle aime encore... elle raffole encore de ce coquin de Jones, et se sauveroit encore avec lui si je voulois la laisser faire.

Vous ne me tenez point parole, lui dit M. Alworthy en le regardant d'un

air fâché : à quoi servent ces violences ? Vous ne connoissez pas encore votre fille, monsieur, sans quoi vous l'estimeriez davantage. Pardon, pourtant, de ma franchise : mais je crois parler à mon ami... et si nous l'étions moins, vous me verriez peut-être, après ce que je viens d'entendre d'elle, envier votre sort.

Il est bon là ! s'écria Western écumant de colere.... C'est donc ainsi qu'on vous attrape, ainsi que moi ?.. Sortez, sortez, entêtée que vous êtes, remontez vite à votre appartement ; et préparez-vous à m'obéir, ou nous verrons bientôt beau jeu.

Dès que Sophie fut retirée... Tenez, monsieur, dit le fougueux Western en montrant une lettre ; voyez ce que m'écrit mylady Bellaston ! Le bâtard est enfin sorti de prison ; et l'on m'avertit de trembler pour ma fille... Morbleu ! voisin, vous n'êtes pas au

fait ; vous ne connoissez pas le quart des ruses de ce maudit gibier-là !..

M. Alworthy, après lui avoir laissé purger sa bile, l'informa de sa découverte concernant Jones, de son juste ressentiment contre Blifil, et de toutes les particularités dont nous avons rendu compte au lecteur dans les chapitres précédents.

Les hommes les plus emportés sont ceux qui se calment le plus promptement. Western, instruit de l'infamie de son cher Blifil, entrevit à peine que M. Alworthy adoptoit Jones pour son héritier, qu'il s'unit avec l'oncle pour chanter les louanges du nouveau neveu, et qu'il témoigna autant d'ardeur pour le mariage de Sophie avec notre héros qu'il en avoit marqué précédemment pour celui de Blifil.

M. Alworthy lui fit alors le détail de la conversation qu'il venoit d'avoir avec Sophie, et en exprima tout son étonnement.

Western , qui n'y voyoit plus clair , se mit alors en tête que sa sœur étoit parvenue à disposer Sophie en faveur du lord Fellamar. Il n'en fallut pas davantage pour irriter de nouveau le bon homme , qui détestoit toujours bien cordialement tous les lords d'Angleterre.

L'oncle de Jones tira cependant de lui de nouvelles promesses de n'employer aucuns moyens violents contre sa fille. Il le quitta ensuite pour retourner chez madame Miller ; mais non pas sans avoir promis à M. Western de lui amener Jones dès l'après-dînée même , attendu , disoit le pere de Sophie , qu'il ne pouvoit trop tôt se raccommo-der avec son bon et ancien ami.

CHAPITRE IX.

Dans lequel l'histoire commence à tendre vers la conclusion.

Tom venoit d'arriver chez madame Miller au moment que M. Alworthy y rentroit.

On imagineroit difficilement une scène plus intéressante et plus tendre que cette première entrevue de l'oncle et du neveu, (car madame Waters, comme le lecteur le conçoit aisément, n'avoit pas manqué dans sa dernière visite de découvrir au prisonnier tout le secret de sa naissance). Les premiers transports de leur joie mutuelle seroient affoiblis par mes expressions : les cœurs sensibles se les peindront suffisamment ; nous n'écrivons pas pour les autres.

Après que M. Alworthy eut relevé Tom qui s'étoit prosterné à ses pieds, et qu'il l'eut reçu dans ses bras... O

mon enfant ! s'écria-t-il , que je suis condamnable ! que d'injustices n'ai-je pas à me reprocher !... Hélas ! comment pourrai-je réparer tous les maux que mon aveuglement t'a fait souffrir ?

J'en suis trop bien payé ! s'écria Jones : eussé-je dû souffrir mille fois plus , cet instant fortuné acquitte , efface tout !... Ô mon cher oncle ! tant de bonté , tant de tendresse me ravit , me transporte et m'accable... Quoi ! je suis à vos pieds ! quoi ! vous daignez m'aimer encore ! quoi ! je me sens pressé dans les bras de mon tendre , de mon illustre , de mon généreux bienfaiteur !...

Ô mon cher Tom ! dit en soupirant M. Alworthy , je fus trop cruel envers toi...

Il lui dévoila alors toutes les ruses , tous les noirs complots de Blifil ; il s'accusa cent fois lui-même , en gémissant , d'avoir été trop facile à sé-

duire, et d'avoir poussé trop loin son ressentiment contre un innocent opprimé.

Ah monsieur! arrêtez, s'écria Jones : ne m'aviez-vous pas élevé comme votre enfant? n'aviez-vous pas tout fait pour moi? Le plus sage, le plus prudent des hommes, eût été trompé comme vous; et, séduit par les mêmes prestiges, eût, sans doute, été plus rigoureux encore. À travers tout votre courroux, j'ai vu percer votre bonté; je lui dois tout ce que je suis. Dans des moments si doux, ne réveillez pas mes remords; ne me forcez point à m'accuser moi-même. Hélas! je fus bien moins puni que je n'avois mérité de l'être; et mon unique affaire, à l'avenir, sera d'être digne en effet de tout le bonheur dont vous me comblez maintenant. Ah! croyez-moi, monsieur; mes souffrances, soyez-en sûr, n'ont pas été totalement perdues: quoi-

que souvent coupable, mon cœur ne s'est point endurci; et je rends graces au ciel d'un châtiment qui m'a forcé d'ouvrir les yeux sur mes erreurs. J'en ai vu, j'en ai ressenti bien vivement toutes les conséquences..... Ô mon cher oncle! elles m'ont entraîné, par degrés, jusqu'aux bords de l'abîme.... Je me suis vu près d'y tomber!..

Je suis ravi, mon cher enfant, lui dit M. Alworthy, d'entendre vos regrets : car, bien convaincu que l'hypocrisie (juste ciel! à quel point ne m'en avoit-elle point imposé!) bien convaincu, dis-je qu'elle ne fut jamais comptée parmi vos défauts, je crois, et très sincèrement, tout ce que vous me dites.

Vous voyez maintenant, mon cher neveu, dans quels dangers trop de légèreté peut entraîner la vertu même. Ô mon ami! la circonspection est le premier de nos devoirs : si nous nous

aimons assez peu pour le négliger, ne soyons point surpris que le monde ait pour nous peu d'égards. Quand quelqu'un, de ses mains, jette les fondements de sa propre ruine, c'est pour l'édifice d'autrui que l'imprudent travaille... Vous avez donc reconnu vos erreurs, et vous me l'assurez? Je vous en crois, mon cher enfant; et par conséquent, à compter de ce jour, je veux, je dois les oublier. Ne vous les rappelez vous-même que pour les éviter à l'avenir. Souvenez-vous cependant, pour votre propre consolation, que la différence est grande entre les fautes que trop de candeur ou de légèreté fait dégénérer en imprudences, et celles qui procèdent uniquement d'un cœur faux et gâté. Les premières, peut-être, conduisent plus souvent un jeune homme à sa perte; mais, s'il rentre en lui-même, son caractère se changera totalement en bien : le monde, non pas

d'abord , mais insensiblement , lui rendra son estime ; et il est toujours aussi doux que consolant de réfléchir sur les dangers auxquels nous sommes échappés. Mais pour un fourbe , mais pour un lâche , mais pour un infâme , il n'est plus de retour : les taches qui l'avisent sont aussi noires qu'éternelles ; le temps ne peut les effacer. La juste horreur du genre humain poursuit sans cesse le coupable ; le mépris public l'écrase ; et s'il se voit enfin forcé de s'enterrer dans la retraite , les regrets , les remords , les craintes habitent avec lui. Plus foible qu'un enfant timide , seul dans son lit au milieu de la nuit le sommeil fuit loin de ses yeux , le moindre bruit ajoute à ses alarmes : sûr d'être haï de tous , il se défie de tout , il déteste tout , il craint tout , et n'espere rien. L'instant même qui doit terminer son supplice , ce dernier instant après lequel un homme au com-

ble du malheur aspire, n'offre à ses yeux que des suites horribles, et lui rend l'avenir plus redoutable encore que le présent. Consolez-vous donc, mon cher Tom : cette affreuse situation n'est pas la vôtre; et bénissez l'être suprême qui vous a dessillé les yeux, pour vous montrer le précipice où vos égarements alloient vous conduire à grands pas. Vous avez quitté, vous détestez cette route fatale, pour rentrer dans le sentier de la vertu; et le bonheur qui vous attend ne dépend plus maintenant que de vous-même.

A ces mots, Tom laissant échapper un soupir douloureux : Ah monsieur ! s'écria-t-il, je n'ai point de secrets pour vous.... Il n'est plus de bonheur pour moi !.... Celle de qui je l'attendois a droit de me croire coupable.. J'ai perdu son estime.... Et je ne puis la condamner..... Ô mon cher oncle, quel trésor j'ai perdu !...

Je vous entends , lui dit M. Alworthy. N'espérez pas que je vous flatte sur ce point : j'ai vu celle que vous aimez , et nous avons parlé de vous. Si vous voulez que je vous croie sincère , j'en exige une preuve : promettez-moi , soit qu'elle vous reçoive en grace , soit qu'elle persiste dans ses résolutions , de vous en rapporter entièrement à sa volonté. Elle n'a déjà que trop souffert par rapport à ma famille... J'en frémis , mon cher Tom !... Qu'elle soit libre ; n'en parlons plus. Son pere , je le connois , sera sans doute aussi prompt à la tourmenter désormais en votre faveur , qu'il le fut ci-devant en faveur d'un autre : mais je n'y saurois consentir. Sophie fut trop persécutée ; je veux qu'elle soit libre dans son choix.

Ô mon cher oncle ! répondit Jones , imaginez des ordres qui puissent m'acquérir quelque mérite en les exécutant..... Croyez , croyez , monsieur ,

que si j'étois capable de vous désobéir, ce seroit pour épargner à ma Sophie un seul instant de peine. Non, monsieur; si je suis assez malheureux pour lui déplaire, l'idée seule d'ajouter encore à ses maux suffiroit pour me faire étouffer jusqu'aux apparences même de ma passion pour elle. Le bonheur d'obtenir Sophie est le plus grand que le ciel puisse maintenant m'accorder : mais ce n'est que de l'amour seul que je veux le tenir.

Je vous l'ai dit, mon enfant, répliqua M. Alworthy, je ne puis vous flatter : je crains que tout espoir ne vous soit désormais interdit. Je ne vis jamais de résolution plus ferme que la sienne; et vous savez peut-être mieux que moi quel en est le motif... Hélas ! je ne le sais que trop, répondit Jones; je sais combien je suis coupable, et sa colere est juste...

Un domestique, qui entra alors,

vint annoncer que M. Western étoit sur l'escalier : l'empressement de voir Tom ne lui avoit pas permis d'attendre un instant sa visite. Sur quoi notre héros, dont les yeux étoient tout en larmes, pria son oncle de descendre en attendant qu'il fût en état de paroître ; et M. Alworthy donna ordre que l'on introduisît M. Western dans une chambre basse, où il alla le recevoir.

Madame Miller n'eut pas plutôt appris que M. Jones, qu'elle n'avoit pas encore vu depuis qu'il étoit libre, se trouvoit seul, qu'elle accourut pour l'embrasser. Après les premiers transports de sa joie, la bonne hôtesse fit tomber la conversation sur Sophie. Elle rendit compte à son ami Tom d'une nouvelle visite qu'elle avoit faite à son amante, mais dont le succès n'avoit pas été plus heureux que ci-devant..... Elle doit pourtant être bien éclaircie sur la lettre qui fait votre cri-

me à ses yeux, s'écria madame Miller; car je lui ai dit que M. Nightingale en étoit l'auteur, et qu'il étoit près de l'affirmer devant elle. Je lui ai dit que les motifs qui l'avoient fait écrire devoient vous rendre encore plus estimable à ses yeux mêmes, puisque c'étoit pour vous rendre plus entièrement à elle, en mettant fin à une intrigue qui ne vous avoit jamais plu; et que depuis son arrivée en cette ville, ou du moins depuis que vous l'y avez vue, vous ne vous êtes rendu coupable d'aucune infidélité. Je crains de m'être ici un peu trop avancée, ajouta madame Miller: le ciel me le pardonnera, sans doute; votre conduite future, je l'espère du moins, sera ma justification. J'ai dit, j'ai fait enfin tout ce dont j'ai pu m'aviser, mais sans rien obtenir. Elle est inflexible, monsieur! elle en a, me dit-elle, déjà trop pardonné; et son horreur pour tout ce qui sent la dé-

bauche est si grande, que je n'ai plus su que lui dire. Je voulois cependant vous excuser ; mais la justice de ses plaintes me fermoit aussitôt la bouche. Sur mon honneur, c'est une femme incomparable, et l'une des plus douces et des plus sensées que je connoisse. Je l'eusse volontiers embrassée pour une de ses expressions que je n'oublierais de ma vie : c'est une sentence digne d'un Cicéron ou d'un évêque : « Je crus
 « autrefois, me dit-elle, avoir décou-
 « vert un bon cœur dans M. Jones ;
 « c'est par-là qu'il m'avoit plu ; c'est
 « par-là que je l'estimois. Mais un pen-
 « chant trop décidé pour le libertinage
 « corrompt toujours le meilleur cœur ;
 « et tout ce qu'un vrai débauché peut
 « espérer d'une femme sensée, c'est
 « de lui voir mêler quelques sentiments
 « de pitié au mépris qu'elle conçoit
 « pour lui. »

Ô madame Miller ! répondit Jones ,

puis-je supporter la pensée de l'avoir perdue!..

Perdue? Oh que non! s'écria-t-elle, je vois encore de l'espérance. Changez, mon cher ami, changez de vie; perdez vos habitudes, et vous retrouverez l'espoir. Au surplus, si Sophie demeuroid inflexible, je connois une jeune dame, très aimable, très riche, et qui meurt d'amour pour vous. Je ne le sais que de ce matin, et j'en ai fait part à miss Western; j'ai même été un peu au-delà de la vérité, car je lui ai dit que vous l'aviez refusée: mais j'étois sûr que vous le feriez; cela revient au même... Ce que cette nouvelle a produit vous consolera peut-être un peu. Lorsque je lui ai nommé la jeune dame, qui n'est autre que l'aimable mistress Hunt, qu'elle ne connoît pourtant pas, mais que je lui ai peinte en beau, j'ai cru la voir pâlir. Mais quand j'ai dit que vous l'aviez refusée, son

teint, je vous le jure, a reparu tout-à-coup ce qu'il étoit auparavant; peut-être même un peu plus animé..... En un mot, j'ai vu que M. Jones, quoique disgracié, étoit toujours dans le cœur de Sophie.

Cette conversation fut ici interrompue par l'arrivée de M. Western, que l'autorité de M. Alworthy même, quoique très puissante sur lui, n'avoit pu retenir plus long-temps.

Il se précipita sur notre héros, en criant à gorge déployée : Ah mon ancien ami ! ah ! mon cher Tom ! je suis, morbleu, charmé de te revoir ! Plus de souvenir du passé, je t'en prie. Mon intention ne pouvoit être de t'insulter; Alworthy le sait, et tu le sais toi-même, puisque je te prenois pour un autre. Tout bon chrétien doit pardonner : ainsi plus de rancune entre nous deux.

J'espere, monsieur, répondit Tom,

ne point oublier vos bienfaits ; et je ne me rappelle pas que vous ayez jamais pu m'offenser...

Touche donc là, lui dit M. Western. Tu es en vérité, ajouta-t-il en lui serrant la main de façon à le faire crier, le plus honnête garçon que je connoisse.... Viens, mon cher Tom ; je veux te présenter à ta future....

M. Alworthy l'arrêta, et le fit enfin consentir, quoiqu'à regret, de remettre jusqu'à l'après-midi la visite de Tom à miss Western.

C H A P I T R E X.

Où l'histoire continue de marcher à grands pas vers la conclusion.

DÈS que le bon homme fut sorti, Jones apprit à son oncle et à madame Miller que sa liberté lui avoit été procurée par deux lords qui, suivis de deux chirurgiens et d'un ami de M. Nightingale, avoient été chez le ma-

gistrat par les ordres duquel il avoit été arrêté, et qui, sur leur rapport affirmé de l'état du malade, avoit ordonné son élargissement.

L'un des deux lords, ajouta Jones, ne lui étoit pas inconnu. Mais sa surprise avoit été extrême en voyant l'autre lui demander excuse d'une offense dont il s'avoit coupable, et qu'il disoit n'avoir commise qu'après avoir été trompé par certains ennemis secrets de M. Jones.

Développons dès à présent cette aventure, dont M. Jones ne fut pourtant bien éclairci que dans la suite.

Le lieutenant que le lord Fellamar, à l'instigation de lady Bellaston, avoit employé pour faire arrêter Tom, en rendant compte à ce seigneur de son expédition, avoit fait un rapport très avantageux du courage de ce jeune homme, et avoit fortement assuré le lord que M. Jones, loin d'être un va-

gabond comme on le lui avoit fait entendre, étoit certainement tout autre chose. Le lieutenant, en un mot, s'étoit expliqué si affirmativement sur cet article, que le lord Fellamar, dont le fonds du caractère étoit aussi noble que généreux, entrevoyant quelque malentendu, et craignant les suites d'une action qui ne pouvoit manquer d'être généralement condamnée, avoit senti quelques inquiétudes sur la vérité des avis qu'on lui avoit donnés.

Le hasard l'avoit fait dîner le lendemain avec le pair d'Irlande dont nous avons déjà parlé, qui, à propos d'une conversation sur le duel, avoit fait part à la compagnie du combat de M. Fitz-Patrick, auquel il n'avoit pas absolument rendu justice, et sur-tout relativement à l'épouse de cet Irlandois. Cette femme, suivant lui, étoit la plus à plaindre de son sexe; et il s'intéressoit d'autant plus vivement pour elle,

que tout étoit à craindre pour la vie de l'épouse si le mari la contraignoit jamais de retourner avec lui.

Le lord Fellamar, qui avoit cru l'occasion très propre pour s'éclaircir plus amplement sur ce qui touchoit M. Jones, avoit proposé au pair d'Irlande de l'accompagner chez Fitz-Patrick, pour l'engager, s'il étoit possible, à se séparer volontairement d'avec son épouse ; et la proposition du lord anglois avoit été d'autant plus volontiers acceptée, qu'il étoit vraisemblable que la présence d'un lord de plus ne pourroit être que d'un très grand poids aux yeux de M. Fitz-Patrick.

L'événement justifia qu'il pensoit juste ; car le pauvre mari ne vit pas plutôt sa femme protégée par deux lords, qu'il consentit à tout ce qu'on voulut, et signa tout de bonne grace.

Il avoit même été si bien désabusé par madame Waters des soupçons

qu'il avoit eus contre Jones et contre sa femme à cause de l'aventure d'Upton, que, devenu totalement indifférent sur cet article, il parla hautement en faveur du prisonnier, fit son éloge au lord Fellamar, prit tout le blâme du combat sur lui-même, et déclara que son adversaire s'étoit comporté dans cette affaire avec toute la bravoure et tout l'honneur imaginable.

Le pauvre Fitz-Patrick, interrogé plus amplement par le lord Fellamar sur la personne et sur la famille du prisonnier, l'avoit assuré, conformément à ce qu'il avoit appris de madame Waters (après l'entrevue de cette dame avec Dowling), que M. Jones étoit neveu d'un seigneur campagnard très opulent et très considéré dans sa province.

Tout ceci avoit touché le lord au point qu'il avoit cru ne pouvoir employer trop tôt tout son crédit pour

rendre justice à un gentilhomme qu'il avoit insulté si mal-à-propos; et, sans songer à la rivalité qui avoit subsisté entre eux (car il avoit perdu tout espoir de jamais posséder* Sophie), il s'étoit déterminé à ne pas perdre un instant pour rendre la liberté à M. Jones. C'étoit même en partant de cette résolution qu'il avoit engagé le pair d'Irlande à l'accompagner à la prison, où il s'étoit comporté envers M. Jones de la façon dont nous venons de vous l'apprendre.

Revenons maintenant à M. Alworthy et à notre ami Tom, à qui son oncle fit alors le détail de ce qu'il avoit appris de madamé Waters et de M. Dowling.

Tom lui en marquoit toute sa surprise, lorsqu'un laquais, envoyé par M. Blifil, vint demander si M. Alworthy trouveroit bon que son maître vînt lui rendre ses devoirs. Le bon gentil-

homme, étonné du message, tressaillit et changea de couleur. Dites à celui qui vous envoie, s'écria-t-il, que je ne le connois plus.

Ah monsieur ! lui dit Jones d'une voix tremblante, daignez considérer... Tout est considéré, répondit l'oncle ; et c'est vous que je charge de ma réponse à ce malheureux.... nul n'est plus propre à lui porter l'arrêt de sa condamnation que celui dont il avoit si lâchement comploté la perte.

Pardonnez-moi, mon cher monsieur, s'écria Tom : un instant de réflexion, j'en suis certain, vous convaincra absolument du contraire. Ce qui pourroit lui sembler juste en sortant de toute autre bouche, ne lui paroîtra qu'une insulte en partant de la mienne. Et d'ailleurs qui prétendez-vous que j'opprime?... mon propre frere ! votre neveu !.. Permettez que je vous supplie, monsieur, de laisser

calmer votre ressentiment avant que de rien prononcer contre lui.... Et songez, mon cher oncle, que je fus condamné moi-même sans avoir été entendu

M. Alworthy resta muet pendant quelques instants.... Ah mon cher Tom ! s'écria-t-il en l'embrassant les yeux baignés de larmes, que tu redoubles mes regrets ! Ciel ! quel étoit mon aveuglement lorsque je t'ai persécuté !

Madame Miller, qui entra dans ce moment, trouva Jones dans les bras de son oncle. Rien ne put contenir les transports de cette bonne femme, qui, tombant tout-à-coup à genoux, remercia le ciel d'un événement qui rendoit, disoit-elle, tant de gens heureux..... Elle courut ensuite à M. Jones ; et l'embrassant de tout son cœur, elle l'accabla de toutes les félicitations que lui dicta l'amitié la plus

vive. M. Alworthy même, comme l'on peut juger, en eut aussi sa bonne part, et lui témoigna à son tour combien il étoit enchanté d'avoir retrouvé dans Jones un ami et un parent si digne de toute sa tendresse. Madame Miller les pria de descendre pour dîner dans sa salle à manger, où ils verroient une assemblée de gens aussi satisfaits qu'eux : c'étoit M. Nightingale avec sa jeune épouse, et sa cousine Henriette avec son nouvel époux.

M. Alworthy la pria de l'excuser. Il avoit résolu de dîner dans son appartement avec son neveu ; à cause de quelques affaires particulières qu'il avoit, disoit-il , à terminer avec lui : mais il promit, et pour lui-même, et pour M. Jones , que l'un et l'autre augmenteroient le soir cette aimable société.

Madame Miller demanda alors ce que M. Alworthy prétendoit faire de

Blifil. Pour moi, dit-elle avec chaleur, je ne puis être tranquille tant que je sentirai ce méchant homme dans ma maison.

Madame, lui répondit M. Alworthy, il m'inquiète autant que vous, et me pese encore plus.

Oh bien ! s'écria-t-elle, dès qu'il en est ainsi, laissez-moi le soin de vous en défaire ; il verra bientôt le devant de ma porte , je vous en réponds ! j'ai là-bas deux ou trois grands gaillards...

La violence est inutile, interrompit l'oncle. Si vous voulez vous charger auprès de lui de deux mots de ma part, je suis persuadé qu'il sortira à l'amiable.

Si je le veux ? s'écria l'hôtesse : c'est, dans ma vie, tout ce que j'aurai fait de meilleur cœur !

M. Jones intervint ici. J'y ai pensé plus mûrement, dit-il ; et si mon oncle le permet, je me chargerai de ses or-

dres. Je crois, monsieur, ajouta-t-il, connoître assez le fond de vos intentions : accordez-moi la grace de les lui apprendre moi-même... Blifil est assez malheureux sans accroître encore un désespoir qui pourroit lui devenir funeste. Vous êtes trop bon ! vous êtes trop bon ! monsieur Jones, s'écria madame Miller en quittant la chambre, vous n'êtes pas fait pour vivre dans ce monde-ci.

Mon enfant, dit l'oncle attendri par ce dernier trait d'humanité, j'admire à la fois votre bon cœur et votre jugement. Me préserve le ciel de souhaiter que ce misérable n'ait pas le temps de se repentir de ses crimes !... Allez-y donc vous-même, et parlez-lui comme vous l'entendrez. Ne le flattez cependant pas, ou je vous désavoue, d'aucun espoir de me revoir jamais : je ne puis pardonner le crime qu'autant que la religion l'exige ; et cela ne

s'étend pas jusqu'à m'obliger de vivre ni de converser jamais avec le criminel.

Jones alors monta chez Blifil qu'il trouva dans l'état le plus déplorable. Il étoit en travers sur son lit, immobile de désespoir, et noyé dans les larmes : non pourtant de ces larmes que fait couler le repentir, et qui affoiblissent les crimes de quiconque ne les commit que par séduction ou par surprise ; les larmes de Blifil étoient de celles que verse un scélérat que ses forfaits conduisent au supplice, de ces larmes en un mot que la nature arrache aux monstres mêmes au moment de leur destruction.

Il seroit peu agréable, et peut-être ennuyeux, de peindre cette scène dans toute son étendue. Qu'il suffise de savoir que Tom fut généreux ; qu'il n'oublia rien de tout ce que son imagination put lui inspirer pour ranimer le

courage abattu de Blifil avant que de lui faire part des ordres qui lui enjoignoient de quitter la maison dès le soir même ; qu'il lui offrit tout l'argent dont il pouvoit avoir besoin , lui pardonna sincèrement tout ce qu'il avoit fait contre lui , l'assura qu'il le regarderoit toujours comme son frere , et qu'il feroit les plus grands efforts pour le réconcilier bientôt avec M. Alworthy.

Blifil , d'abord , avoit conservé son air sombre et silencieux , examinant dans son ame s'il pouvoit encore tout nier. Mais l'évidence étoit trop forte : son œil même en étoit accablé ; son courage l'abandonna. Il embrassa les genoux de son frere , lui demanda pardon , lui baisa les pieds ; fut en un mot aussi méprisable dans l'infortune qu'il avoit été haïssable dans la prospérité.

Tom , en rougissant de la lâcheté de son frere , s'efforça vainement de cacher tous les sentiments qui l'agi-

toient : il se hâta de le relever , le pria de se souvenir qu'il étoit homme , l'exhorta à supporter mieux ses malheurs ; et après lui avoir réitéré sa promesse de tout employer pour les adoucir , il le quitta , et revint chez son oncle.

M. Alworthy , en dînant avec son neveu , lui fit part de la découverte qu'il avoit faite chez M. Nightingale pere , des 500 livres sterling en billets de banque. J'ai , dit-il , déjà consulté un avocat , qui m'a dit , à mon grand étonnement , que les loix ne décernoient point de peines pour une friponnerie de ce genre. Mais quand je réfléchis sur l'effroyable ingratitude de cet homme envers vous , je crois un voleur de grand chemin beaucoup moins coupable que lui.

Juste ciel ! s'écria Jones , se peut-il que George ait commis ce forfait ?... Cette horreur me confond ! J'avois d'autres idées de ses sentiments... La

somme étoit trop grande, la tentation fut trop forte : en de moindres occasions je l'ai vu plus fidele. Ah mon cher oncle ! ce fut plutôt foiblesse en lui qu'ingratitude. George m'aimoit, j'en suis encore convaincu ; j'en eus des preuves, et ne saurois les oublier : il s'est sûrement repenti de son crime. Il n'y a pas deux jours encore, dans le temps même où mes affaires étoient le plus désespérées , il n'y a pas deux jours, dis-je, qu'il est venu me voir et m'offrir tout ce qu'il possédoit. Considérez ; monsieur, ce que peut sur un malheureux la tentation de s'approprier une somme assez considérable pour le mettre à l'avenir, ainsi que sa pauvre famille, au-dessus des besoins.

Mon enfant, s'écria M. Alworthy, vous poussez trop loin l'indulgence : de pareilles foiblesses ne sont pas moins des injustices , et sont d'autant plus pernicieuses à la société, qu'elles

encouragent le crime. J'aurois pu pardonner à la cupidité, mais jamais à l'ingratitude. Sachez, mon cher neveu, qu'en nous laissant toucher par un sentiment de pitié pour les foiblesses du prochain, notre probité n'en subsiste pas moins dans tout son lustre : je l'ai senti plus d'une fois dans les grandes sessions ; j'ai compati souvent au sort des voleurs mêmes lorsque certaines circonstances paroissent les avoir forcés au crime, et mitigeoient l'atrocité de leur forfait. Mais quand le crime est revêtu de circonstances odieuses, telles que la cruauté, le meurtre ou l'ingratitude, cette pitié devient un crime qui déshonore celui qui cede à ses impressions. Cet homme a le cœur aussi bas que mauvais ; j'en ai la preuve : il faut qu'il soit puni.

Cet arrêt fut prononcé d'un ton si absolu, que Tom ne crut pas qu'il lui

convînt de répliquer. D'ailleurs le moment assigné pour sa visite chez M. Western étoit si prochain , qu'il avoit à peine le temps nécessaire pour s'habiller. Il se hâta de passer dans un cabinet voisin, où Partridge, qui l'attendoit, lui servit de valet de chambre.

Partridge avoit à peine vu son maître depuis le changement de sa fortune; le pauvre homme manquoit de termes pour exprimer tout son ravissement : sa tête étoit trop foible pour son cœur. Il entassa méprise sur méprise en habillant Jones : on l'eût pris pour un extravagant.

Sa mémoire pourtant ne le trahit pas tout-à-fait. Il se rappella mille présages, et tout autant de pressentiments de ce qui venoit d'arriver : il n'oublia sur-tout pas le rêve qu'il avoit fait la veille de sa première rencontre avec notre héros, et termina cette récapitulation en s'écriant : Je vous l'ai tou-

jours dit , monseigneur ! je vous ai toujours dit , et mon cœur me l'assuroit , qu'un jour ou l'autre vous feriez ma fortune !

Tom lui promit avec bonté que ces présages seroient vérifiés pour Partridge comme ils venoient de l'être pour lui-même : ce qui n'ajouta pas peu aux transports qui agitoient le pauvre pédagogue en faveur de son cher maître.

C H A P I T R E , X I .

Où l'histoire touche à sa conclusion.

MONSIEUR Jones , complètement habillé , accompagna son oncle chez M. Western. Il étoit sous les armes , très bien mis , et d'une figure à tourner la tête à la plus saine partie du genre féminin.

Sophie , quoique toujours irritée , avoit moins que jamais négligé le soin de sa propre parure. Nous laissons

aux dames à en pénétrer la raison ; mais elle se montra si belle aux yeux du sage Alworthy même, qu'il ne put s'empêcher de dire à demi-voix à son neveu, que jamais femme ne lui avoit paru si charmante. = Tant mieux, morbleu ! tant mieux pour l'ami Jones, s'écria Western qui l'avoit entendu ; tant mieux, voisin, pour les futurs époux !

Ceci fut dit d'un style un peu plus crud, et n'étonnera pas pour peu que l'on connoisse M. Western. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la pauvre Sophie en rougit de la tête aux pieds, tandis que M. Jones, pâle, tremblant, et ne sachant que faire de ses yeux, se soutenoit à peine, quoiqu'assis dans un bon fauteuil. Mais la table à thé étoit à peine renvoyée, que l'ardent Western, sous prétexte d'affaires, entraîna M. Alworthy dans une chambre voisine.

Graces au ciel ! s'écrie l'auteur anglois, voilà donc enfin nos deux amants vis-à-vis l'un de l'autre !.... Après tant de contrainte, après tant de soucis et de traverses, avec tant d'amour des deux parts, qu'ils sont contents ! qu'ils ont de choses à se dire !.... Ils se taisent pourtant, et tous les deux sont immobiles ; tous les deux ont les yeux fixés sur le plancher ; tous deux enfin ont un air si gêné, qu'un spectateur indifférent n'eût jamais seulement soupçonné qu'ils s'aimassent.

Jones, durant cet intervalle, tenta deux ou trois fois d'ouvrir la bouche ; mais incapable de rien articuler, il bégayoit, ou plutôt soupiroit quelques mots entrecoupés, lorsque Sophie enfin, peut-être par pitié, peut-être dans l'idée de détourner le sujet de la conversation qu'elle craignoit qu'il n'entamât... En vérité, monsieur, dit-elle, après ce que M. Alworthy m'a racon-

té... je vous regarde maintenant comme le plus heureux des hommes. — Pouvez-vous me le croire, madame, lui dit Jones en soupirant, tandis que je suis assez malheureux pour vous avoir déplu ?

Monsieur, dit-elle... à cet égard... vous savez si je suis injuste...

Je ne tenterai point de m'excuser, madame... mes torts vous sont connus.... Madame Miller vous a pourtant dit exactement la vérité... Ô ma Sophie ! dois-je toujours désespérer de mon pardon ?

Je crois monsieur Jones assez équitable, répondit Sophie, s'il se rappelle sa conduite, pour prononcer lui-même sa sentence.

Ah madame ! répliqua-t-il, ce n'est pas votre justice, c'est votre pitié que j'implore. Tout me condamne, je le sais... Ce n'est pourtant point la lettre à mylady Bellaston qui me rend

criminel: je vous jure que sur ce point on vous a dit la vérité.

M. Jones expliqua alors plus clairement à Sophie tout le mystère de la lettre écrite par le conseil de Nightingale, uniquement pour rompre avec mylady Bellaston. Il s'avoua pourtant coupable de la plus insigne imprudence, pour avoir laissé cette pièce importante dans les mains de la dame... Hélas! s'écria-t-il, que j'ai bien payé cette faute par tous les maux que j'ai soufferts, et par ceux que je souffre encore!.... Ah madame! ah ma Sophie! me croyez-vous un imposteur?...

Non, monsieur, lui dit-elle, je ne veux ni ne puis croire sur cette lettre que ce que vous voulez; et ma conduite (je l'espère du moins) doit vous prouver que cet objet m'intéresse très foiblement... Mais monsieur Jones me nierait-il que mon courroux n'ait pas

d'autres motifs ? Après l'aventure d'Upton pardonnée, recommencer dans le moment une nouvelle intrigue avec une autre femme, tandis que je le crois fidele, tandis qu'il feint de gémir et de n'être plus occupé que de moi... voilà, monsieur, d'étranges procédés ! Après de pareils traits, puis-je vous croire encore sincere ? et si je pouvois le penser, de quel bonheur pourrois-je me flatter avec un homme sujet à l'inconstance ?

Ô ma Sophie ! s'écria douloureusement Tom, je suis perdu si vous doutez de la passion la plus pure dont le plus tendre des amants brûla jamais ! Songez plutôt, madame, à la situation désespérante où se trouvoit alors le malheureux Jones... Pouvois-je, adorable Sophie, pouvois-je me flatter qu'il me seroit jamais permis de tomber à vos pieds comme je fais en cet heureux instant ? Si j'eusse pu fonder

un tel espoir, quelle autre femme eût été digne d'occuper un moment mes regards ?.. Tom inconstant ! Tom infidèle à sa Sophie !.. Ah ! si votre clémence extrême daignoit fermer les yeux sur le passé, ne craignez pas, unique et cher objet de ma tendresse, ne craignez pas d'avoir jamais de ces affreux reproches à me faire !.. Jamais remords ne furent plus sincères... Ah ! puissent-ils toucher ce cœur qui seul peut faire ma félicité !

Un repentir sincère, monsieur Jones, répondit-elle, peut se flatter d'obtenir grace auprès d'un juge aux yeux de qui les cœurs voudroient en vain se déguiser : mais on peut trop facilement en imposer aux nôtres. Attendez-vous par conséquent, monsieur, (si tant est que votre repentir me touche au point de vous pardonner vos erreurs), préparez-vous, dis-je, à me voir exiger les preuves les plus fortes d'une

tendresse que le passé ne m'a rendue que trop suspecté.

Ah madame ! parlez , s'écria vivement Jones, prescrivez-moi les plus dures épreuves : je me soumets à tout... Mais , hélas ! qui pourra vous convaincre de la fidélité que je vous jure?...

Le temps , répliqua Sophie, le temps seul pourra me prouver que vous avez abjuré des erreurs qui vous rendroient méprisable à mes yeux si je vous croyois capable d'y retomber encore...

Ah ! ne le croyez pas , lui dit l'aimoureux Tom ; rendez-moi votre confiance : c'est à vos pieds que je vous la demande ; le reste de ma vie est destiné à la mieux mériter.

Commencez donc , lui dit Sophie, par me prouver que c'est votre dessein. Je compte en avoir dit assez en vous assurant que je vous croirai dès

l'instant où je pourrai vous en présumer digne. Après tout ce qui s'est passé, monsieur, vous n'imaginez pas sans doute que je m'en fie à de simples promesses ?

Ne m'en croyez donc pas, répliqua Jones : ma constance trouve un meilleur garant ; il est irréprochable, et tous les cœurs seront de mon avis. = Quel est-il, monsieur ? lui dit Sophie un peu surprise. = Le voici, le voici, madame, dit-il en prenant la main de Sophie qu'il entraîna vis-à-vis d'une glace. Regardez bien ces yeux charmants, cette taille adorable, et cette âme céleste qui perce à travers vos regards. Le possesseur de tant de charmes aura-t-il le pouvoir d'être inconstant ? Rochester (1) même, en les voyant, eût pour jamais cessé d'être

(1) Le lord Rochester fut aussi fameux, sous le règne de Charles II, par ses galanteries que par ses vers.

volage. Vous n'en douteriez pas , ô trop adorable Sophie, si vous pouviez vous regarder par d'autres yeux que par les vôtres.

Sophie, en rougissant, ne put s'empêcher de sourire. Mais en forçant tout-à-coup son visage à reprendre un maintien sévère : = Si le passé , dit-elle , doit m'être garant de l'avenir , mon image, lorsque vous la perdrez de vue , ne subsistera pas plus long-temps dans votre cœur que dans ce miroir même quand je ne serai plus dans cet appartement.

Ah madame ! s'écria Tom , mon cœur la conserva toujours ; jamais elle n'en sortit un instant. L'estimable délicatesse de votre sexe ne conçoit pas toute la grossièreté du nôtre , ni combien certaine espede de galanterie prend peu sur notre cœur. = Je n'épouserai jamais , non , je n'épouserai jamais , interrompit gravement So-

phie, un amant assez peu délicat pour n'être pas aussi peu capable que moi-même d'entrer dans de pareilles distinctions. = J'appris de vous à l'être; je le suis déjà, lui dit Jones : l'heureux instant qui m'a fait entrevoir que Sophie pouvoit enfin devenir mon épouse; ce premier instant, dis-je, m'a tout appris, a tout dit à mon cœur. Le reste de son sexe entier, à compter de cet heureux moment, ne m'inspirera plus rien.... Eh bien ! lui dit Sophie, le temps pourra nous en convaincre. Votre situation, monsieur Jones, est bien différente de ce qu'elle étoit ci-devant; j'en suis charmée; je vous le jure : nous pouvons désormais nous voir; et vous pourrez, en réalisant vos promesses, dissiper enfin mes soupçons.

Ô digne objet de ma tendresse ! s'écria Tom en cédant à toute la vivacité de ses transports, quelles seront les expressions de ma reconnoissance ? Se

peut-il que vous soyez assez généreuse pour être sensible à ma prospérité?.. Croyez-moi, croyez-moi, madame, mon cœur n'en est flatté qu'autant qu'il conçoit la chère espérance... Ô ma Sophie ! daignez ne pas la rejeter trop loin... Vos ordres, vos souhaits seront toujours des loix pour votre amant. Je n'ose vous presser qu'autant que mon impatience pourra ne point trop vous déplaire. Permettez cependant que j'ose encore vous supplier d'abrégér une épreuve que mes remords et mon amour rendent peu nécessaire. Laissez-moi du moins entrevoir l'instant où je pourrai vous croire convaincue d'une vérité que mon cœur, pour peu que vous le connoissiez, n'oseroit affirmer s'il n'en étoit vivement pénétré.

Lorsque j'ai bien voulu, répliqua-t-elle, aller volontairement jusques-là, monsieur Jones devoit supposer que

mon intention n'est pas.... = Ah ma Sophie ! s'écria notre amant , détournez , adoucissez ce funeste regard. Je ne vous dis plus rien ; hélas ! je n'ose vous presser... Permettez cependant que je n'ignore pas quel terme vous fixez à mon supplice ; et daignez compatir à la plus vive impatience que l'amour inspira jamais.

Eh bien ! lui dit Sophie , nous verrons dans un an. = Un an ? ah ciel ! madame , c'est me parler de l'éternité même !

Peut-être en ôterai-je un peu , reprit-elle d'un air à enchanter tout autre même qu'un amant : mais je ne veux point qu'on me presse ; et si vos sentimens sont tels que je les souhaite , je ne compatis plus que légèrement à vos peines...

Ah ! je suis trop heureux , s'écria Tom ; je vois un terme à mes malheurs... Vous n'êtes point inexorable..

Espoir délicieux ! Je puis donc me flatter que je verrai ce jour qui me promet le plaisir ravissant de rendre ma Sophie aussi heureuse que mon cœur le desire !... Cette espérance me transporte... Ah charmante Sophie ! ô ma seule divinité ! ces levres adorables, qui ont prononcé l'arrêt de mon bonheur futur, ont droit dès à présent à toute ma reconnoissance...

Sophie étoit dans les bras de l'aimoureux Tom, qui, pour la première fois, l'embrassoit avec une ardeur dont il n'avoit pas encore osé se croire en droit de lui exprimer tous les sentimens, lorsque M. Western, qui depuis quelque temps écoutoit aux portes, entra brusquement dans la chambre.... Courage ! courage, enfant ! s'écria-t-il en vrai chasseur... A elle ! à elle ! C'est cela, mon ami !.. Eh bien ! est-on d'accord ? A-t-elle enfin pris jour ? sera-ce pour demain ? sera-ce

pour le jour suivant ? Je n'accorde pas une minute de plus , je vous en avertis.

Permettez, monsieur, lui dit Jones... *Permettez que je vous baise* (1), s'écria Western : je vous croyois un peu moins sot, monsieur mon gendre... Est-on dupe à votre âge ? donne-t-on dans toutes ces petites ruses de fille ? Va, va, cher Tom, sois sûr que sa bouche dément son cœur. N'est-il pas vrai, Sophie ?.... Allons, sois bonne fille ; avoue la dette ; sois une fois sincère... Quoi ! tu te tais ? Quoi ! je ne saurai donc jamais ce que tu penses ?..

Qu'aurois-je à vous dire, monsieur, répondit miss Western, puisque vous croyez si bien le savoir ?..

Oh ! c'est parler cela, s'écria le pere : tu as donc enfin consenti ?... Non pas, monsieur, en vérité, répliqua Sophie.

(1) C'est le refrain d'une chanson.

Comment ! dit Western irrité : eh ! qui donc t'en empêche ? est-ce le plaisir de me faire enrager ? de désobéir à ton père , et de le rendre malheureux ?

Eh ! de grace , monsieur , lui dit Jones. = Vous êtes un nigaud , vous dis-je , s'écria Western outré du prétendu refus de Sophie. Lorsque je vous étois contraire , ce n'étoient qu'à soupirs , que larmes , que langueurs , billets , complots et messages secrets ; et maintenant que je consens à tout , elle ne veut rien faire. Ô femmes ! femmes ! vous naquîtes pour contredire... Mais j'ouvre enfin les yeux ; madame rougiroit d'être gouvernée par son père ; elle en sait plus que lui : voilà la vérité du fait.

Que voulez-vous donc que je fasse ? lui dit en soupirant Sophie. = Ce que je prétends que tu fasses?... Ce que déjà tu voudrois avoir fait. Allons , donne-lui la main tout-à-l'heure. =

Eh bien ! monsieur , lui dit sa fille , vous serez obéi. . . Monsieur Jones , recevez ma main.

Bon cela ! s'écria le pere : mais consens-tu de l'épouser demain matin ?.. Voyons un peu si ta chienne de tête se résoudra à m'obliger deux fois de suite. . . Voyons cela. . . Eh bien ! parleras-tu ?..

Je vois , monsieur , répondit-elle en rougissant , qu'il faut absolument vous obéir. . .

Jones , à ces mots , tomba aux pieds de l'aimable Sophie. Western , après avoir presque étouffé sa fille dans ses embrassements , courut , en sautant de joie , chercher M. Alworthy qui étoit en conversation avec Dowling , et laissa fort à propos nos deux jeunes amants jouir de cet instant délicieux.

Il ne tarda pourtant pas à revenir avec M. Alworthy , qui n'osoit encore se flatter que Sophie eût sitôt cédé à

son pere sans quelque espece de contrainte. Mais bien rassuré sur ce sujet, l'oncle de Jones embrassa tendrement les futurs époux, et combla Sophie de caresses. Western, qui ne se possédoit plus, ne vouloit pas permettre que l'oncle et le neveu soupassent ailleurs que chez lui. Vous me pardonnerez, mon cher voisin, lui dit M. Alworthy; je suis solennellement engagé, et vous savez que ma promesse... = Engagé! et avec qui? répondit Western: est-il quelque autre occasion plus importante que celle-ci?

M. Alworthy l'informa alors de son engagement avec madame Miller, et des aventures de la compagnie qui devoit s'y trouver.

Eh parbleu! s'écria Western, nous en serons aussi: je ne vous quitte pas ce soir; et nous ne pouvons, sans cruauté, séparer l'ami Jones d'avec sa maîtresse... Allons, allons, voilà tout

arrangé ; nous serons des vôtres.

Cette offre ne pouvoit manquer d'être acceptée par M. Alworthy ; Sophie y consentit aussi après avoir secrètement tiré parole de M. Western qu'il ne parleroit en aucune façon de la noce arrêtée pour le lendemain.

C H A P I T R E X I I.

Conclusion générale.

LE jeune Nightingale avoit été l'après-midi même chez son pere, de qui il avoit été beaucoup mieux reçu qu'il n'avoit osé l'espérer. Il y avoit rencontré son oncle qui étoit revenu en ville pour tâcher de déterrer sa fille et son gendre.

Ce mariage étoit l'incident le plus heureux qui pût arriver au jeune Nightingale : car son pere et son oncle ayant toujours été en querelle sur le gouvernement de leurs enfants, tous deux ayant critiqué de grand cœur la

méthode l'un de l'autre , chacun d'eux essayoit alors de pallier l'offense qu'il avoit reçue , pour d'autant plus aggraver celle qu'avoit reçue son frere.

Ce sentiment d'amour-propre , joint à la force des arguments qu'avoit employés M. Alworthy , avoit opéré si efficacement sur le vieux Nightingale , qu'il avoit reçu son fils d'un air presque riant , et étoit devenu assez traitable pour consentir d'aller souper dès le soir même chez madame Miller.

Quant à l'autre frere , dont la tendresse pour sa fille étoit sans bornes , il étoit moins difficile de l'amener à une réconciliation qu'il desiroit encore plus qu'elle.

Il ne fut pas plutôt informé par son neveu que sa chere Henriette étoit avec son nouvel époux chez madame Miller , qu'il prétendit y aller aussi. Sa faiblesse pour sa fille ne lui permettoit même point d'attendre qu'elle lui de-

mandât pardon : il la prit dans ses bras avec une tendresse qui toucha toute l'assemblée ; et dans moins d'un quart d'heure tout fut aussi paisible entre le beau-père , le gendre et la fille , que si le mariage eût été fait dans la forme ordinaire.

Telle étoit la situation des choses , lorsque M. Alworthy, arrivant avec sa compagnie , mit le comble à la satisfaction de madame Miller , qui , à la vue de Sophie , n'eut pas de peine à augurer que tout étoit réglé , et que son ami Tom étoit sur le point d'être heureux.

On n'en vit , je crois , jamais tant à la fois dans une même compagnie. •

Les deux jeunes épouses étoient aimables ; mais leurs charmes étoient tellement éclipsés par l'éclat de Sophie , que tous les yeux , sans excepter ceux des jeunes époux , étoient fixés sur elle. Peut-être même les deux

femmes en eussent-elles été jalouses , si toutes deux n'avoient eu le meilleur cœur du monde.

Ainsi le souper fut extrêmement gai : tous les cœurs étoient contents , et sur-tout ceux qui , quelques jours auparavant , avoient moins lieu de l'être.

Cependant , attendu que la joie qui naît d'une révolution imprévue est ordinairement muette , et remplit beaucoup plus le cœur qu'elle n'opere sur la langue , Jones et Sophie sembloient moins enjoués que tous les autres.

Western , qui s'en apperçut , et qui ne le trouvoit pas bon , crioit à chaque instant : Qu'as-tu donc , mon ami ? Pourquoi cet air rêveur ?.. Et toi , ma fille , as-tu perdu ta langue ? Buvez donc l'un et l'autre encore un coup à ma santé... ou , parbleu ! je vais vous trahir...

Quelques couplets très naturels , et ,

selon lui, très innocents, mais qui faisoient cruellement rougir Sophie, suivoient ces petites exhortations, et désoloient tellement miss Western, que M. Alworthy, qui jusques-là avoit été occupé par le vieux Nightingale, y fit attention, et pria très sérieusement son cher voisin de donner quelque trêve à sa fille. Western auroit eu bonne envie de soutenir les droits paternels, et sur-tout celui de parler à sa fille comme il le trouvoit bon : mais se voyant seul de sa bande, il rentra par degré dans l'ordre.

A cela près, le bon homme se trouva si satisfait, qu'il invita toute la compagnie pour le jour suivant.

Sophie, le lendemain, fit les honneurs du festin de son pere ; et s'en acquitta tout au mieux. Elle avoit été mariée dès le matin en présence de MM. Alworthy, Western, et de la bonne hôtesse seulement. La jeune

épouse avoit obtenu de son pere que nulle autre personne de la compagnie ne seroit instruite de son mariage. La même priere avoit été faite à madame Miller, et Tom s'étoit rendu garant de M. Alworthy. Cette assurance mettoit Sophie un peu plus à son aise vis-à-vis de toute cette compagnie.

Cependant, vers la fin du souper, M. Western, échauffé par le vin, et incapable de retenir plus long-temps les transports de sa joie, s'arma d'un rouge-bord, et porta hautement la santé de la nouvelle épouse. Mais cette santé, célébrée par tous les convives, déconcerta Sophie, au point que l'ami Jones, toujours compatissant à ses moindres peines, tâchoit en vain de la consoler par la douceur de ses regards. A dire vrai, cette nouvelle n'avoit rien appris à personne : car madame Miller l'avoit dite à l'oreille à sa fille, sa fille

à son mari , le mari à sa cousine , et celle-ci à tous les autres.

Sophie saisit la plus prochaine occasion de se retirer avec les femmes , tandis que son cher pere , toujours très ferme à table , faisoit face à tous les hommes , qui , insensiblement , l'abandonnerent , à la réserve de l'oncle du jeune Nightingale , dont les talents bachiques égaloient ceux du redoutable Western. Ces deux champions tinrent très constamment la lice , et combattoient encore long - temps après l'instant délicieux où l'aimable Sophie s'étoit enfin laissé contraindre de livrer tous ses charmes aux vœux ardents de son heureux époux.

C'est ainsi , cher lecteur , que , grâces au ciel , nous voici parvenus , du moins selon toute apparence , à faire de notre héros le plus heureux de tous les hommes : car si ce monde peut produire quelque espece de félicité qui soit

préférable à la possession d'une épouse telle que Sophie, nous ignorons, d'honneur, en quoi cette félicité consiste.

Quant aux autres personnages qui ont joué quelque rôle important dans le cours de cette histoire; comme quelques lecteurs pourroient desirer d'être plus amplement instruits de leur destinée, nous allons tâcher, en peu de mots, de contenter leur curiosité.

M. Alworthy n'a jamais pu se déterminer à revoir Blifil; mais, vaincu par les importunités de Jones et de Sophie, il a enfin consenti à lui faire une rente viagere de deux cents livres sterling, que son frere a secrètement augmentée d'un tiers. Il vit avec ce revenu dans le fond du nord de l'Angleterre, où il se trouve enfin, par ses épargnes, en état d'acheter les voix de son village pour la députation au prochain parlement. Il s'est même, dit-on, rendu puritain, dans l'intention d'épouser

une très riche veuve de cette secte , dont tous les biens sont situés dans le canton où il a fixé sa demeure.

Square mourut quelques jours après sa dernière lettre à M. Alworthy. Quant à Tuakum , il est toujours vicaire de sa paroisse. Il a fait vainement différentes tentatives pour regagner la confiance de M. Alworthy , et pour rentrer en grace avec M. Jones.

Madame Fitz-Patrick , toujours séparée d'avec son mari , a sauvé quelques débris de sa fortune ; et vit en assez passable odeur dans un quartier reculé de Londres. Elle est même aujourd'hui si singulièrement arrangée , qu'elle mange , dit-on , trois fois le double de son revenu , sans pourtant rien devoir dans son quartier. Elle est étroitement unie avec l'épouse du pair d'Irlande , et toujours très reconnoissante envers mylady des obligations qu'elle croit devoir à mylord.

Ce lieutenant, si bon ami de Jones, et sous lequel nous avons vu notre héros faire son apprentissage militaire (1); cet honnête homme, dis-je, après avoir fait des prodiges de valeur à la bataille de Culowden, où presque tous ses officiers supérieurs ont été tués, a enfin obtenu la majorité de son régiment, et s'est vu presque en même temps enrichi par la dépouille d'un lord écossais, qui, après avoir été blessé à mort, avoit été secouru par ce généreux officier jusqu'au dernier soupir. Pour comble de bonheur, il se trouve être frère de madame Miller, qu'il n'avoit point vue depuis l'enfance, étant entré jeune au service. Le hasard les a fait rencontrer depuis peu avec M. Jones chez cette bonne femme; et le brave major, maintenant veuf et sans enfants, en assurant sa succession à l'épouse de M. Nightin-

(1) Tome I, livre 7, chapitre 3.

gale et à la petite Betty, vient de combler de joie la bonne madame Miller.

Madame Western n'a pas tardé à se réconcilier avec la charmante Sophie, et a même passé trois mois à la campagne avec les deux jeunes époux. Mylady Bellaston n'a pas été des dernières à venir en cérémonie complimenter les mariés, et s'est comportée envers M. Jones à-peu-près comme envers quelqu'un qu'elle n'auroit jamais connu.

Le vieux Nightingale a acheté pour son fils une terre dans le voisinage de Jones, où ce jeune homme, son épouse, madame Miller et la petite Betty sont allés depuis peu s'établir, et forment une société charmante pour Jones et pour Sophie.

Quant à nos acteurs subalternes ; madame Waters, à qui M. Alworthy a fait une rente de soixante livres sterling, vient d'épouser le ministre Sup-

ple , à qui M. Western , à la sollicitation de sa fille , a enfin donné un très bon bénéfice.

George , le garde-chasse , aux premiers mots de la découverte de son vol , a pris la fuite , et s'est retiré on ne sait où. M. Jones a distribué les cinq cents livres sterling à sa famille ; et Moly , comme de raison , en a eu double part. Partridge , avec cinquante livres sterling de rente , créées par M. Jones , a levé une nouvelle école où il fait des merveilles. On parle même d'un mariage entre lui et Moly Séagrim : c'est Sophie , dit-on , qui s'en mêle , et tout porte à croire que cette alliance aura lieu.

Revenons maintenant prendre congé de Jones et de Sophie , qui , deux jours après leur mariage , retourneront à la campagne avec MM. Alworthy et Western. Ce dernier a remis son château et la meilleure partie de ses

domaines à son gendre, et s'est retiré dans une terre plus propre pour la chasse. Il vient souvent voir M. Jones, qui, ainsi que sa charmante épouse, ne néglige rien pour lui plaire, et ils y réussissent si bien, que le bon gentilhomme ne fut jamais, dit-il, ni plus content ni plus heureux. Il a un appartement très bien meublé, très commode, où ils s'enivre tant qu'il lui plaît; et sa fille est toujours aussi disposée qu'autrefois à lui jouer sur le clavecin tous ses airs favoris.

Notre chère Sophie est déjà mère de deux enfants aussi beaux qu'elle, et dont le vieux Western est si enchanté, qu'il passe avec eux tout le temps qu'il dérobe à la chasse et à la table.

M. Alworthy ne fut pas moins libéral envers son neveu que M. Western; sa tendresse pour les deux époux est vraiment paternelle; et c'est en dire assez, puisque nous connoissons son

caractere. Ce qui pouvoit rester de vicieux dans celui de Jônès (car quel homme est parfait !), s'est corrigé par degrés dans son commerce habituel avec ce respectable seigneur, et par son union avec sa chere et vertueuse épouse. Les réflexions qu'il a faites sur ses erreurs passées lui ont même acquis un air de réserve et de prudence que les gens vifs n'acquièrent ordinairement qu'avec l'âge.

Ces époux, en un mot, sont heureux au-delà de toute expression. Ils conservent l'un pour l'autre la tendresse la plus vive et la plus pure ; et chaque jour l'augmente, ainsi que leur estime mutuelle. Tout se ressent enfin de leur bonheur ; et parmi leurs voisins, leurs fermiers et leurs domestiques, il n'en est point qui ne bénisse l'heureux jour qui vit unir notre héros à sa Sophie.

F I N.





